



# Action Poétique

## *Kurt Schwitters*

Inédits  
Proses  
Poèmes  
Documents

&

Patrick Beurard-Valdoye & Isabelle Ewig

&

Édith Azam  
Paul Bogaert  
Pascal Boulanger  
Constantin Kaitéris  
Sandra Moussempés  
Charles Pennequin  
Virginie Poitrasson  
Stephen Rodefer  
Serguéï Zavalov  
Laurent Zimmermann

202



Isabelle Vorle, vidéogramme tiré du film *Schwitttraces*, 2005, 45mn, couleur.

Florence Pazzotu, *Incise 10* ..... 3

## **Act, Kurt Schwitters**

**& les Arts poétiques** [Act] ..... 5

Proses, Poèmes, Inédits

Présentation et traduction Patrick Beurard-Valdoye & Isabelle Ewig

&

Édith Azam, *Débauche* ..... 64

Paul Bogaert, *Poèmes* • trad. du néerlandais (Belgique) Daniel Cunin ..... 68

Pascal Boulanger, *L'échappée belle (2)* - extrait ..... 74

Constantin Kaïtéris, *Trois jardins capitaux (extrait)* ..... 80

Sandra Moussempés, *Acrobaties dessinées* ..... 87

Charles Pennequin, *La fin des poux* ..... 92

Virginie Poitrasson, *Patch (!)* ..... 96

Stephen Rodefer, *Anemic cinema* • trad. de l'anglais (USA) Abigail Lang ..... 102

Laurent Zimmermann, *Bouquet de fleurs* ..... 107

*Documents & caetera* [d&c] ..... 110

Serguéï Zavalov, *Les quatre bonnes nouvelles* • trad. du russe Yvan Mignot

*Actualités / Chroniques* [a/c] ..... 116

Jacques-Henri Michot, *Les premiers jours d'octobre* ..... 116

Louise Lambrichs, *Mathématique et poétique* ..... 119

Michel Plon, *Libres associations* ..... 121

Claude Adelen, *chronique de poésie*, Bernard Chambaz ..... 124

Anna Malaprade, *Michel Robic* ..... 126

Yves Boudier, *Revue & Revues* ..... 128

Le journal de Joseph Julien Guglielmi ..... 133

Liliane Giraudon/ Gwenaëlle Stubbe, *entretien* ..... 136

Liliane Giraudon / Patrick Laffont, *Crèche-Pudding* ..... 138

Liliane Giraudon, *Le mot à ne pas oublier, Couille* ..... 141

*LIRE*, [Li] ..... 142

*COUVERTURES* :

2<sup>e</sup> & 3<sup>e</sup> : Isabelle Vorle, vidéogrammes tirés du film *Schwitttraces*, 2005, 45mn, couleur.

4<sup>e</sup> • Henri Deluy, *Le sandre à Berlin (illustré)*

# Florence Pazzottu,

## *Incise 10*

Paris, 15<sup>ème</sup>. M. Kaourou Dembele, trente ans, y travaillait dans une entreprise de nettoyage, avec laquelle il était, depuis janvier 2005, en contrat à durée indéterminée. Apprenant son placement en rétention, et par la même sa situation irrégulière, l'employeur de M. Dembele avait fait parvenir le 28 février à la Direction départementale du travail une demande d'autorisation en vue de la délivrance d'une carte de séjour salarié. Son avocat faisait valoir que la mesure d'éloignement qui avait permis sa mise en détention était caduque et que Kaourou répondait à tous les critères de régularisation par le travail de la circulaire de 2009. Sans que sa situation ait été réexaminée, Kaourou Dembele a été expulsé vers Bamako ce 19 mars 2010. Né au Niger, d'un père Malien mais qui lui-même est installé depuis longtemps à Niamey, Kaourou n'a jamais vécu au Mali et n'y a aucune attache.

Satolas. Avant d'y être placé plusieurs semaines en centre de rétention, M. Le vivait paisiblement en Isère. Cet ancien pêcheur vietnamien qui avait fui la pauvreté était arrivé en France en 1999. En 2004, sa femme avait pu le rejoindre, avec leur fille, Jade, qui avait été aussitôt scolarisée. C'est dans le restaurant de Voiron où il était employé que M. Le a été arrêté le 16 avril. Malgré la mobilisation de RESF et de la CGT, qui avait déposé pour lui, en juillet 2009, une demande de régularisation, M. Le a été expulsé vers le Vietnam, après onze ans passés en France, ce 17 mai 2010.

Noisy-le-sec. Été 2010. Yayah Mbarki y vivait chez son frère, rue Paul Verlaine, avec sa compagne qui est française. Un enfant, que Yayah a reconnu par anticipation, doit naître avant la fin de l'année. Le 20 août, Yayah Mbarki était interpellé dans le métro et placé en rétention à Bobigny. Le 28 au matin, il était embarqué dans un avion pour le Maroc. Yayah ne sera pas présent pour la naissance de sa fille. Devenu père d'un enfant français, il n'aurait plus, alors, été expulsable.

# BIPVAL

Biennale Internationale des Poètes en Val-de-Marne

**Du 17 au 25 mai 2011,  
onzième biennale Internationale  
des poètes en val-de-Marne.**

Lectures dans divers lieux de la région parisienne  
(renseignements au 0149598800)

Poètes invités :

**Caucase :**

Arménie : Hovhannes Grigorian, Violet Grigoryan, Mariné Petrossian, Hasmik Simonian, Arpi Voskanyan

**Géorgie :**

Maghwala Gorarshvili, Ela Gotchiavili, Shota Iatashvili, Nika Jorjanelli, Besik Kharanaouli, Lia Stourouva

Haut-Karabagh : Robert Yesaian

Remise du prix poésie-média le 20 mai 2011 à 19 heures au MACVAL.

Nuit de la poésie le samedi 21 mai 2011 (lieu à préciser).

Publication de « Je prends note », anthologie de la biennale.

Le BIPVAL invite également le **festival de poésie de Charleville-Mézières** qui présentera quelques poètes européens.

**Action Poétique**  
éditions

Publications 2010 du BIPVAL :

Giuliano Mesa,

Saskia De Jong,

Pascale Petit,

Notopos

(anthologie de la rencontre européenne avec DVD).

**VAL de  
MARNE**  
Conseil général

Renégnements au BIPVAL :

0149598800 ou [biennaledespoetes@biennaledespoetes.fr](mailto:biennaledespoetes@biennaledespoetes.fr)

# Act

## Kurt Schwitters & les arts poétiques, [Act]

**Patrick Beurard-Valdoye & Isabelle Ewig**

L'œuvre littéraire de Kurt Schwitters est publiée en cinq fort volumes<sup>1</sup>. Seule une courte partie est traduite en français à l'heure actuelle, le plus souvent à l'initiative de Marc Dachy et Corinne Graber<sup>2</sup>, ou des commissaires de la rétrospective Kurt Schwitters au Centre Georges Pompidou en 1994<sup>3</sup>.

Le public français ignore en partie l'aspect protéiforme de l'œuvre schwittersienne. Il en connaît des bribes. Dans le domaine littéraire, on mentionne de réputation le poème *Anna Blume* qui rendit son auteur célèbre dès 1919, et l'*Ursonate*, qu'il est aisé de pouvoir entendre désormais interprétée en public. Il n'est sans doute pas inutile au passage de préciser que l'*Ursonate* est catégoriquement un poème, en dépit de son appellation musicale ; que son auteur l'a considérée en poème de langue allemande — éventuellement teintée d'un accent bohémien si l'on désire rendre hommage à Raoul Haussmann qui en fut le catalyseur. Il s'agit bien évidemment de la première œuvre performative d'ampleur. Nombre de poètes d'expression française y font volontiers référence.

Parallèlement à ces deux poèmes fameux, il existe des textes certes moins spectaculaires, qui traversent et souvent bousculent les domaines de la lyrique, de l'art scénique ou dramaturgique, du poème visuel, du poème en prose, du récit, de la fable, lesquels textes participent du genre grotesque, peu représenté dans les arts poétiques actuels d'expression française (nous pourrions mentionner Nathalie Quintane, Christophe Tarkos, Gwenaëlle Stubbe ou bien Charles Pennequin).

<sup>1</sup> Voir Kurt Schwitters. *Das literarische Werk*, sous la direction de Friedhelm Lach, publié en cinq volumes, de 1973 à 1981, aux éditions DuMont, Cologne. Réédition de poche en 1998.

<sup>2</sup> Voir Marc Dachy (éd.), *Kurt Schwitters. Merz. Écrits*, Paris, Editions Gérard Lebovici, 1990 ; *Anna Blume. Poèmes de Kurt Schwitters*, Paris, Editions Ivrea, 1994 ; *i (manifestes théoriques & poétiques). Kurt Schwitters*, idem.

<sup>3</sup> Voir Serge Lemoine (sous la dir.), *Kurt Schwitters*, cat. expo., Paris, Musée national d'Art moderne, 1994.

C'est de cette diversité formelle, de cette volontaire exploration de toutes les formes jusqu'à en inventer de nouvelles, dont nous avons voulu rendre compte, concernant une production étalée entre les premiers poèmes de 1913, et les derniers textes, tantôt en allemand, tantôt en anglais, de 1947, alors que Schwitters était en exil depuis 1940.

Comme on le sait de sa pratique plastique, faite de cueillette d'objets délaissés auxquels il redonne par son geste artistique sens et vie, beaucoup de textes sont imprégnés du contexte et de la réalité urbaine et populaire dans laquelle Schwitters vit. Nombre d'entre eux intègrent des idiomatismes, assimilent des parlures dialectales, annexent des propos entendus, de faux adages ou néo-proverbes (« qui cherche longtemps trouve vite »). *Petit poème pour grand bègue* écrit en 1934 en Norvège coïncide avec sa collaboration avec l'organiste local Høyer-Finn, dont nous avons pu savoir qu'il était lui-même bègue. Cette pratique du prélèvement peut aller jusqu'au nom propre. Auguste Bolte, héroïne du récit éponyme publié en 1923 aux éditions de la galerie berlinoise Der Sturm<sup>4</sup>, est tiré du nom (féminisé) de l'armateur hambourgeois August Bolten.

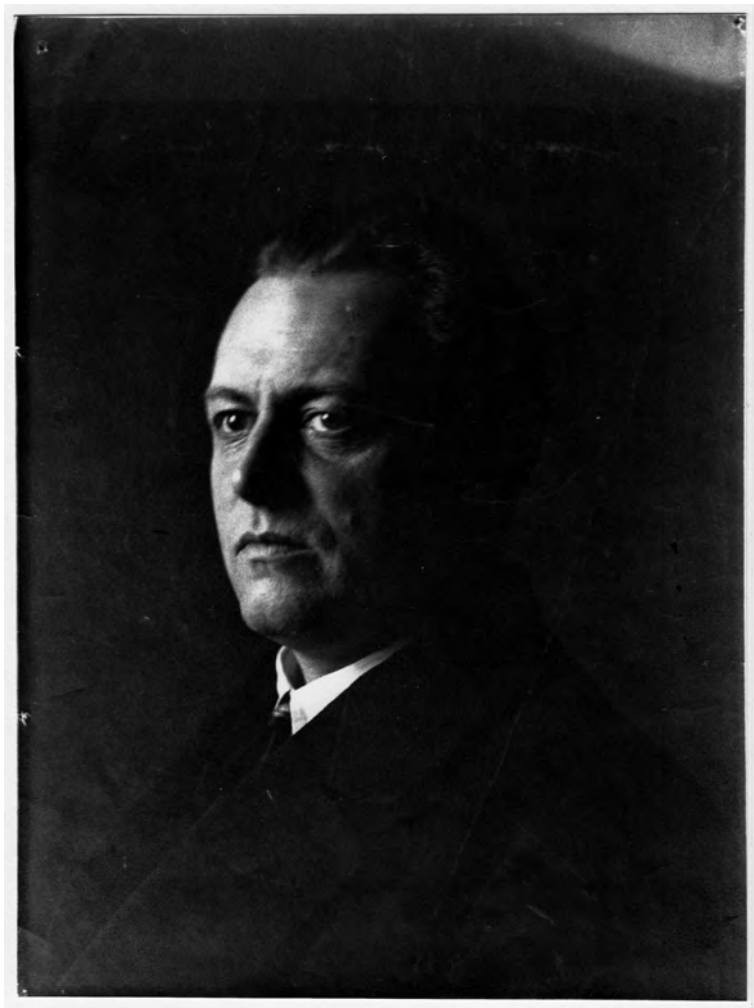
Kurt Schwitters était artiste plasticien. Lui-même a toujours revendiqué le statut de peintre (*Kunstmaler*) et bien qu'ayant été engagé dans le champ de la poésie, il n'a pas fait usage du terme de poète (*Dichter*) en temps que fonction, à l'exception, semble-t-il, d'un texte ironique évoquant un article d'un quotidien local anglais, qui narre l'aventure (inventée de toute pièce) de Schwitters avec un cygne gobant ses clefs.

Il revient sur sa pratique plastique dans un certain nombre de textes, où l'esprit théorique cher aux avant-gardes est heureusement contrebalancé par une bonne dose d'humour et d'absurde. Ainsi fait-il le récit des circonstances de la réalisation de son premier *Merzbild* (Tableau Merz), un portrait de son psychiatre ; ou bien s'en prend-il aux critiques d'art, leur expliquant ce qui à ses yeux devrait être leur mission. L'œuvre littéraire est soumise à un même regard auto-réflexif, qui confirme que les poèmes, les textes de Schwitters proviennent d'une pratique d'artiste plasticien, à l'instar de son ami Jean Arp, tous deux auteurs de poèmes dont la filiation se situe aussi, et peut-être de prime abord, dans le champ visuel. Ce qui a pour incidence une approche formelle parfois singulière, et pour conséquence que Schwitters est assez rarement mentionné dans les anthologies de littérature. La poésie de Kurt Schwitters a toutefois une filiation affichée avec celle des expressionnistes rassemblés autour de Herwarth Walden à Berlin, August Stramm et Rudolf Blumner. Il en résulte une jouissance rythmique, des cascades sonores et une construction sémantique souvent élaborée à partir d'éléments simples, ainsi que la nécessité de la déclamation et de la confrontation au public. C'est précisément l'attitude paradoxale schwittersienne par excellence, que d'osciller entre une poésie élémentaire, co-inventant la poésie concrète, et un phrasé plein de verve colorée à caractère expressionniste.

On peut constater que les poèmes les plus audacieux correspondent à la période Dada et aux quelques années suivantes. Viennent ensuite des textes narratifs dont la forme paraît moins prioritaire. Sans doute est-ce le cas chez

<sup>4</sup> Voir *Auguste Bolte*, traduction de Robert Valançay, Paris, Jean Hugues Éditeur, 1967. Réédition Galilée, 1980.





László Moholy-Nagy, Portrait photographique de Kurt Schwitters, années 1920

ses contemporains aussi. Il faut lire entre les lignes les textes qui critiquent la montée du nazisme, certains, comme *Radio*, recourant avec force au grotesque. Cette période sombre de l'Histoire ouvre, pour Schwitters, le temps de l'exil, douloureux et même dramatique, qui incite clairement l'auteur à se reconstruire selon des formes solidement ancrées. Il existe un poème classique de deux quatrains rimés écrit de sa main sous les bombardements nazis.

Dans la littérature allemande, des auteurs comme Arno Schmidt, Oskar Pastior, Franz Mon ou Helmut Heissenbüttel ont entretenu un lien avec les textes de Schwitters ; de même en Autriche, le Groupe de Vienne, dont Gerhard Rühm, s'est réclamé.

Il serait plus délicat aujourd'hui de souligner l'actualité des textes de Kurt Schwitters dans le panorama français. Son influence paraît souvent être passée de manière indirecte, à l'exception de poètes comme François Dufrêne, Bernard Heidsieck, Jean-François Bory ou Michèle Métail. Ce qui n'est pas le cas en Belgique wallonne, où les poètes autour de la revue *Fantomas*, Théodore Koenig en premier, ont trouvé en Schwitters un père dès 1956.

À l'image de la rencontre désastreuse entre un André Breton tiré à quatre épingles, et le brouillonnant et gesticulant Kurt Schwitters montrant ses collages faits d'objets « impurs », l'esprit parisien, naguère un peu guindé, de fibre quelque peu anti-allemande, n'a que tardivement repéré les aventures formelles et sémantiques du cosmopolite Kurt Schwitters, si l'on excepte évidemment Arp, Tzara et Seuphor, et dans une certaine mesure Soupault.

Mais la transmission infuse parfois des sphères inattendues. Un témoignage du surréaliste Mesens<sup>5</sup> évoque la présence probable du jeune Raymond Queneau dans une soirée aux « deux magots » autour de Schwitters en 1926 ou 27.

Nous en conviendrons toutefois, il serait sans doute audacieux de voir en « Doukipudonktan » un clin d'œil à l'*Ursonate*...

<sup>5</sup> Voir E.L.T. Mesens, « A Tribute to Kurt Schwitters », *Art News and Reviews*, vol. X, n° 19, octobre 1958.



Congrès international des Constructivistes et des Dadaïstes, Hanovre, septembre 1922.  
De gauche à droite : El Lissitzky, Théo van Doesburg, Jean Arp, Nelly van Doesburg, Ernst, Helma et Kurt Schwitters.

## *Je chante ma chanson*

|  |                         |
|--|-------------------------|
| Je chante ma chanson dans les profondeurs, | on l'entend à peine.    |
| Elle remonte du fond de ma poitrine,       | inconsciemment.         |
| Ça te donne une mélodie,                   | maintenant ou jamais.   |
| Ne m'as-tu donc pas encore exaucé,         | suis-je indigné         |
| Je bois une tisane de tilleul,             | qui atténue la douleur, |
| Et me demande : « Qu'est-ce que tu es,     | toi grosse vache ? »    |

Trad. I. E. & P. B.-V.

*[Ich sing mein Lied]*, v. 1913. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Friedhelm Lach (éd.), *Das literarische Werk. Band 1 Lyrik*, Cologne, DuMont Schauberg, 1973, p. 35.

## *Inidiot*

Écoute donc gland crin tracassa Morea  
Murmère luit disapprit toi je chante  
Strident arda gland taracassa tout fin  
Comme les essieux crient crin  
Ardeur tracassa chaud-les-corps disapprit clarté  
O écoute : I disapprit tracassa des tracas  
    T'avu Sibeelee la lune patatras  
    O toi vois donc oh chante donc avec !  
    Libeelee orfèvre Glotea  
Toutefois des tracas rêve étrangle mes chants.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Undumm* [1917], *Der Zeltweg*, Zurich, n°1, novembre 1919.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 39.

## Portrait de Herwarth Walden

Glisse silenciel<sup>1</sup> des trains traînent

Cigarette corolles or

La tige de cigarette file tige

Du thé la main, des notes oursent des trains, des trains

Et tournent des trains, main les mains doux les roues

Course silenciel trains tournent main.

Trains sonores traînent

Cible cigarette doux douce chevelure

À la cible, à la cible

Et des trains, des trains, des trains

Soyant la soie l'ouate et main la main.

<sup>1</sup> Voir *La grande ardeur dada, marche funèbre*, 1921, trad. Roland Schacht : « Chemins de fer volent queue en spirale par-devant par l'air. »

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Porträt Herwarth Walden, Der Sturm*, Berlin, X, n° 8, novembre 1919.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 67.



*Dem Sturm gewidmet (Dédicé au Sturm)*, 1919. Collage, 22,2 x 18 cm. Chicago, The Art Institute of Chicago, Morton G. Neumann Family Collection

## *Portrait de Rudolf Bluemner. Poème 30*

De la voix s'estampe en cap les pieds désaxé  
Croize des bras tourmenta tanguent coup sur coup.  
Rayonnant manze à ramper, à brailler troize.  
Et coup sur coup.  
Désaxé du coup, les lambeaux déchirassent couine strammien.  
Et coup sur coup.  
Et coup sur coup.  
Croise des jambes brassent couine la chaise.  
La chaise est une visse grimpinçant du Stramm.  
Et de la voix coup sur coup chapîte.  
Les jambes vissent des bras s'étranglant, litt.

Trad. P. B.-V.

*Porträt Rudolf Blümner. Gedicht 30, Der Sturm, Berlin, X, n° 8, novembre 1919.*  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 67.



## À Anna Blume

Ô toi, bien aimée de mes 27 sens, j'aime à toi !

Toi, ton, à toi te, à toi je, à moi tu, ... nous ?

Entre nous ça n'a rien à voir ici.

Qui es-tu, gazelle sans nombre, tu es, es-tu ?

Les gens disent que tu serais.

Laisse-les dire, ils ignorent ce qui fait tenir un clocher.

Tu portes un chapeau à tes pieds et tu marches sur les mains,

Sur les mains tu marches.

Heh ! Tes robes rouges, sciées de plis blancs,

Rouge j'aime Anna Blume, rouge j'aime à toi.

Toi, ton, à toi te, à moi tu, ... nous ?

Entre nous ça a à voir avec le froid désir.

Anna Blume, Anna Blume rouge, comment donc disent les gens ?

*Question pour un champion :*

- 1) Anna Blume a un petit vélo,
- 2) Anna Blume est rouge.
- 3) De quelle couleur est le petit vélo ?

Bleu est la couleur de tes cheveux blonds,

Rouge est la couleur de ton vélo vert.

Toi simple fille en tenue de tous les jours,

Toi chère petite bête en vert, j'aime à toi !

Toi, ton, à toi te, à toi je, à moi tu, ... nous ?

Entre nous ça a à voir avec ... la boîte à désir.

Anna Blume, Anna, A ---- N ---- N ---- A !

Je fais pleuvoir ton nom.

Ton nom goutte comme du doux suif.

Sais-tu Anna, le sais-tu,

On peut te lire par derrière aussi.

Et toi, toi grâce entre toutes,

Tu es par derrière comme par devant :

A ----- N ----- N ----- A.

Du suif EFFLEURER perle sur mon dos.

Anna Blume,

Toi petite bête déperlante

J'aime ----- à ----- toi !

Trad. P. B.-V.

*An Anna Blume, Der Sturm*, Berlin, X, n° 5, août 1919, et en tant que premier poème Merz dans Kurt Schwitters, *Anna Blume Dichtungen*, Hanovre, Paul Steegemann, coll. « Die Silbergäule », 1919.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 58-59.

# An Anna Blume

O du, Geliebte meiner siebenundzwanzig Sinne, ich liebe dir! - Du deiner dich dir, ich dir, du mir. - Wir?

Das gehört (beiläufig) nicht hierher.

Wer bist du, ungezähltes Frauenzimmer? Du bist - - bist du? - Die Leute sagen, du wärest, - laß sie sagen, sie wissen nicht, wie der Kirchturm steht.

Du trägst den Hut auf deinen Füßen und wanderst auf die Hände, auf den Händen wanderst du.

Hallo, deine roten Kleider, in weiße Falten zerfägt. Rot liebe ich Anna Blume, rot liebe ich dir! - Du deiner dich dir, ich dir, du mir. - Wir?

Das gehört (beiläufig) in die kalte Glut.

Rote Blume, rote Anna Blume, wie sagen die Leute?

Preisfrage:

1. Anna Blume hat ein Vogel.
2. Anna Blume ist rot.
3. Welche Farbe hat der Vogel?

Blau ist die Farbe deines gelben Haares.

Rot ist das Gurren deines grünen Vogels.

Du schlichtes Mädchen im Alltagskleid, du liebes grünes Tier, ich liebe dir! - Du deiner dich dir, ich dir, du mir, - Wir?

Das gehört (beiläufig) in die Glutentüte.

Anna Blume! Anna, a:n:n:a, ich tränste deinen Namen.

Dein Name tropft wie weiches Hindertalg.

Weißt du es, Anna, weißt du es schon?

Man kann dich auch von hinten lesen, und du, du Herrlichste von allen, du bist von hinten wie von vorne: „a:n:n:a“.

Hindertalg tränfelt streicheln über meinen Rücken.

Anna Blume, du tropfes Tier, ich liebe dir!

---

*Dies ist eine Probe aus dem schönen Buche „Anna Blume“ von Kurt Schwitters  
Es ist in allen Buchhandlungen vorrätig. Jeder Gebildete sollte es besitzen. Mk. 4.80*

## Exécution. Poème Merz 9

Un type exigea l'exécution d'Anna Blume. Exécuter lève avec peine crucifixion.  
Crucifier Anna Blume vous exécute. Anneau le couteau brille des brèches se  
lèvent avec peine brandissent le couteau. Anneau le couteau brille vos têtes  
étêtées. Anneau des cadavres déferlent tête qui tourne étêtée, qui tourne.

Des gens ! Des gens cervellent des gens. Vos gens avec la cervelle d'un type  
(mais mon cher Monsieur !) les gens sont sages, Anna Blume a un petit vélo.

O toi, ma bien aimée de mes vingt-sept sens, A-N-N-A, aussi par derrière, toi  
que j'aime à toi, toi ton à toi, te. Il ne faut pas que ça soit. Des jardins englou-  
tissent des mondes baiser. Des jardins fleurissent des mains, des prés  
habitent des tentes, ciel fane fil, l'automne télégraphie du temps. Mais toi, la  
plus souveraine, tu verts oiseau. Tu rassasies des tons couteau les champs.  
Terre fane ? Marcher des gens doivent mourir ? L'acier fou saillant embrille  
ton corps. Mort dur ardent fouette d'ardentes portes vin. Meurs seulement,  
toi, le type sage. Tu verts cervelle des gens. Tu verts trembler cervelle des  
gens. Tu meurs, mince je meurs. Anna Blume vit des mondes. O toi ma bien  
aimée, tu verts vie feuille fanée.

Des fils fanent des gens ?

De pauvres jambes s'abaissent corps.

Anna Blume vert le fané.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Hinrichtung. Merzgedicht 9*, in Kurt Schwitters, *Anna Blume Dichtungen*, Paul Steegemann, coll. « Die Silbergäule », 1919.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 65.

## *Le droit à l'autodétermination des artistes. Postface.*

Mondes de ciel, tentes de fer, gare et Paul Steegemann. C'est la raison pour laquelle je me suis décidé à éditer ce recueil de poèmes. Amen.

Que veut dire écrire de la poésie ?  $2 \times 2 = 4$  ; ça n'est pas encore un poème. (La ligne droite Syracuse, tartine beurrée, chauffage central). Il est très difficile de détourner poétiquement un constat. Stramm en bat mille, et même des millions. (Du sel désinfectant est utilisé pour les troubles gastriques les plus divers). Stramm en bat mille et même des millions. Stramm était le grand poète. Les mérites du Sturm pour faire connaître Stramm sont très. Les mérites de Stramm en poésie sont très.

Poésie abstraite.

La poésie abstraite valorise valeurs contre valeurs. On peut aussi bien dire « mots contre mots. »

Il n'en résulte aucun sens, mais cela développe un sentiment du monde et c'est ce qui compte. (Le simple soldat doit respect et obéissance à tout officier).

Traduction de la vision du monde de l'artiste. (Remède contre les cors au pied en temps de paix, denrées de guerre.) Totale expérience vécue reverdit cerveau, mais c'est la forme qui compte.

Rime, rythme et extase ne doivent jamais être maniérisme. (Quand la nuit tombe, ceux-ci sont complétés gratuitement, donc seulement une édition originale). C'est ça la poésie abstraite.

La poésie Merz est abstraite. Elle détourne, à l'instar de la peinture Merz, des bribes de phrases toutes faites de journaux, d'affiches, de catalogues, de conversations etc. avec ou sans modifications. (C'est épouvantable). Ces bribes n'ont pas besoin de constituer du sens, parce qu'il n'y a plus de sens. (C'est tout autant épouvantable). Il n'y a plus non plus d'éléphants, mais seulement des fragments de poème. (C'est terrible). Et vous ? (Souscrivez aux emprunts de guerre !) Décidez vous-même ce qu'est un poème, et ce qu'est le cadre.

Je dois beaucoup à Anna Blume. Je dois plus encore au Sturm. Le Sturm fut le premier à publier mes meilleurs poèmes et à montrer un ensemble de tableaux Merz.

Salutations à Herwarth Walden !

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Selbstbestimmung der Künstler. Nachwort*, in Kurt Schwitters, *Anna Blume Dichtungen*, Hanovre, Paul Steegemann, coll. « Die Silbergäule », 1919.

Friedhelm Lach (éd.), *Das literarische Werk. Band 5 Manifeste und kritische Prosa*, Cologne, DuMont, 1981, p. 38.

## *Chant des travailleurs*

Travailleur  
Tavuça  
Travailleur  
Contremaître  
Tourne force  
Contremaître tourne force  
Tourne tavuça  
Contremaître  
Travailleur de force  
Contreforce tavuça.

Je fais l'appel :  
Contremaître là-contre !  
Force là-contre !  
Tavuça là-contre !  
Moi là-contre !  
Là-contre travailleur  
Là-contre force  
là-contre tavuça  
Moi là-contre tavuça.

Tavuça là  
Vulà  
Moi là-contre Tavuça  
Moi là-contre force  
Moi là-contre travailleur.  
Là-contre travailleur moi ?  
Là-contre force tavuça là ?  
Vulà ça ?  
Tourne force  
Moi tourne force  
Travailleur tourne.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Arbeiterlied, in Sturm-Bilderbücher IV : Kurt Schwitters, Berlin, Verlag Der Sturm, 1920.  
Lach, Band 1 Lyrik, p. 80.*

## À Franz Marc

Jambes

de chat

Jambes de chats gente envie

Gente mondent terre courbent les chats

Pattes de chats l'herbe tendre

Croisent fils trait

Des cerveaux envie hurles les vingt mille chats

Pattes d'encre queuttent chats espace

Et des espaces, des espaces, des espaces chats

Et des chats, des chats, des chats espaces

Et des pattes, des pattes, des pattes clartés

Gent.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*An Franz Marc*, 1921, *Der Sturm*, Berlin, XII, n° 10, octobre 1921.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 84.

## Propreté

(À l'usage de ceux qui ne le savent pas encore)

J'aime la propreté hygiénique. Les couleurs à l'huile sentent la graisse rance. Celles à la tempera puent l'œuf pourri. Le fusain et la mine de plomb constituent la plus grasse des saletés, comme on le déduira de leur seule couleur noire. J'aime la propreté hygiénique comme la peinture hygiénique. J'appelle ça «MERZ». La peinture Merz utilise les matériaux les plus délicats, la colle de farine, les petits lambeaux de papier et de tissu désinfectés, le bois bien lavé, les produits non alcoolisés comme la ferraille, la peinture Merz est entièrement aseptisée. Le seul bacille vraiment transmissible par Merz est celui de la rage. Il a été jadis inoculé à Merz, sans que j'en sois responsable, par la morsure d'un critique enragé, et se transmet depuis à chacun de ces messieurs les critiques qui s'attaquent à Merz. Ce n'est pas Merz qui mord, mais ces messieurs les critiques. Car les critiques mordent, comme des bouledogues. Je regrette vivement que, sur ces entrefaites, la quasi-totalité de la critique allemande, à l'exception de quelques fortes personnalités, ait été enragée à la suite d'une merzure.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Sauberkeit (Für Leute, die es noch nicht wissen), Die Pille, Hanovre, II, n° 18, mai 1921.*  
Lach, *Band 5 Manifeste und kritische Prosa*, p. 88.



*Sur la valeur de la critique (post-scriptum).*  
*Mon opinion sur la valeur de la critique*  
*(pour l'Ararat)*

Pour juger de la valeur de la critique, il faut d'abord se demander quel est son but. Doit-elle être un intermédiaire entre l'artiste et le spectateur, ou donner à l'artiste un avis impartial sur l'œuvre dans un but de conseil ; ou encore montrer la valeur de l'œuvre critiquée en lien avec quelque programme politique ; c'est-à-dire : la critique doit-elle transmettre, instruire ou organiser ? Je tiens pour faux l'organisation et la formation, car l'artiste doit rester indépendant de toute influence extérieure à son œuvre même. Il resterait donc comme but de la critique, la transmission.

Pour transmettre, le critique doit connaître l'œuvre de manière approfondie, sa compréhension pour le langage de l'œuvre et sa tolérance doivent être suffisantes, pour ne lire l'œuvre que comme elle l'entend. Sa connaissance de la nature de l'art et des œuvres doit être tellement étendue qu'il décèlera effectivement ce qui est singulier dans l'œuvre d'art.

En outre le critique, pour être compris, doit tenir compte de la culture du lecteur enfin, il doit avoir lui-même suffisamment de force créatrice pour assurer ce rôle d'intermédiaire. La façon dont il s'y prend est son problème ; dans ce cas, il est lui-même artiste et c'est pourquoi on ne peut lui dicter sa conduite. En ce qui me concerne, j'ai une préférence pour une critique elle-même œuvre, c'est-à-dire une œuvre analogue à celle critiquée, par les moyens du langage.

La critique n'aura de valeur concrète que si le lecteur ne fait pas que lire la critique, mais va aussi sur place regarder l'œuvre. Selon mon expérience, la compréhension d'une œuvre ne peut venir que par l'observation et l'exercice de l'œil, peut-être aussi en pensant, mais jamais en réfléchissant. Le meilleur critique sera donc celui qui développe la capacité de réception du lecteur, en l'incitant à faire un effort sur lui-même et à laisser l'œuvre agir sur lui.

Je conseille en revanche au profane qui aime l'art, de travailler à ses propres capacités artistiques. Qu'il soit critique à l'égard des critiques. Qu'il contrôle la critique en regardant l'œuvre. Une bonne critique doit pouvoir supporter la comparaison avec l'œuvre d'art critiquée. Et de toute façon, l'observation devrait être la base des considérations du profane sur l'art.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Über den Wert der Kritik (Nachtrag). Meine Ansicht über den Wert der Kritik (Für den Ararat), Der Ararat, Hanovre, II, n° 5, mai 1921.*

Lach, *Band 5 Manifeste und kritische Prosa*, p. 87-88.

## *Roses fleurissent comme des pâquerettes. Poème*

Roses fleurissent comme des pâquerettes sur les pelouses, que le grand PRA pousse avec ses doigts de miel moelleux, et embrasse l'horizon de ses reins écumants. Les guirlandes taches de foie dansent devant les cils des cochons d'Inde, qui jouent du bout des lèvres à la balle avec son nom hérité de longue date : « P R A ». Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le, et fais le tien. Et sur leurs groins dorés dansent de manière kaléidoscopique des petits bouts, comme des balles immensément grandes, et pesant le poids d'un X. Et quand ils s'affalent, une aurore se déploie spontanément sur la peau dorée de leurs popotins bronzés, et la remise à œufs périssable de plus de 23 000 presse-pâte à pudding se déverse dans l'éther azur.

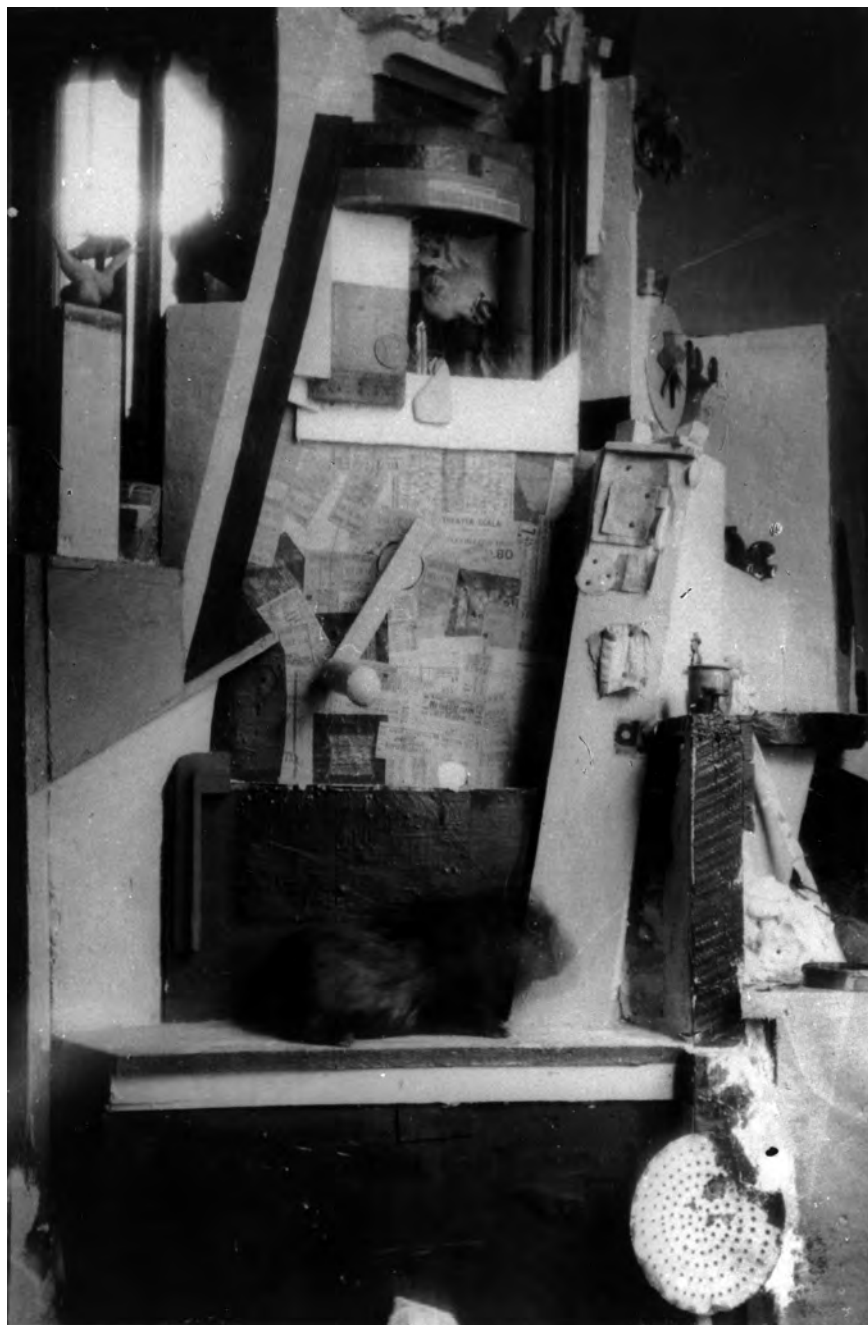
Trad. I. E. & P. B.-V.

*Rosen blühen wie Gänseblümchen. Gedicht*, v. 1922. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover. Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 92.



KURT SCHWITTERS

1938



Détail du Merzbau, Hanovre, vers 1929 : *La Cathédrale de la Misère érotique*, avec un cochon d'Inde

## *Montres de glace*

Bouillir montres bouillir souffler glace

Braise s'émiette braise bouillir glace

Montres cuire montres glace bouillir braise

Montres cuire glace

Mimosa, orange, Aphrodite, tulipe flora, Aphrodite.

Je chemine un poisson mort à la vie.

Trad. P. B.-V.

*Eisuhren*, in Kurt Schwitters, *Elementar. Die Blume Anna. Die neue Anna Blume*, Berlin, *Der Sturm*, 1922.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 89.

# *Jeunesse métallique de Franz Müller*

## **Premier chapitre**

Origine et début de la grande et glorieuse révolution à Revon  
(Reproduction, traduction, adaptation cinématographique et représentation  
publique interdites)

Quelles sortes d'arbres faudrait-il  
pour que les grands éléphants puissent se promener  
sans se cogner

L'enfant, en train de jouer. Et qui voit un homme là, se tenant debout.  
« Maman », dit l'enfant ; la mère : « Oui. » — « Maman » — « Oui. » —  
« Maman » — « Oui. » — « Maman, il y a un homme, là. » — « Oui. » —  
« Maman, il y a un homme, là. » — « Où ? » — « Maman il y a un homme, là. »  
— « Où ? » — Maman il y a un homme, là. » — « Où y a-t-il un homme ? » —  
« Maman il y a un homme, là ! » — « Où y a-t-il un homme ? » — « Maman il  
y a un homme, là ! » — « Allons donc ! » — « Maman il y a un homme, là ! » —  
« Laisse donc cet homme là » — « Maman il y a un homme, là ! » — La mère  
arrive. En effet il y a un homme, là. Bizarre, qu'est-ce qu'il peut bien avoir à  
être là ? Vaudrait mieux appeler papa. La mère : « Papa ! » Le père : « Oui. » —  
Papa, il y a un homme, là. » — « Laisse-le là. » — Papa, il y a un homme, là ! »  
— Qu'est-ce qu'il veut cet homme, là ? » — Ça je n'en sais rien, demande-le lui  
donc ! » — « Laisse-le donc là ! » — « Papa, mais enfin viens, il y a quelqu'un,  
là. » — Papa arrive. En effet il y a là quelqu'un qui est là. « Monsieur, pourquoi  
êtes-vous là ? » — l'homme se tient là. « Monsieur, pour quelle raison êtes-  
vous là ? » — L'homme se tient là. C'est vraiment extraordinaire, il y a un  
homme, là, et il ne répond pas. « Monsieur, je demande pour la troisième fois  
pourquoi vous êtes là. » — L'homme se tient debout.

Arrive quelqu'un. « Monsieur le voisin, venez donc, il y a un homme, là. » —  
« Qu'est-ce qu'il y a ? » — « Il y a un homme, là. » — « Comment ça ? » — Il y  
a un homme, là. » — En effet il y a un homme, là. Et voici des passants, un  
attroupement se forme autour de l'homme. Des questions se font entendre,  
du genre : « Pourquoi y a-t-il cet homme, là ? » — Pour quelle raison y a-t-il cet  
homme, là ? » — « Où donc y a-t-il un homme ? » — Vous l'homme, là,  
pourquoi vous tenez-vous là ? » — « Monsieur, qu'avez-vous à vous tenir, là ? »

L'homme se tient là. Parmi la foule autour de l'homme il y a de surcroît un étranger. Nul ne le connaît. L'auteur est en mesure de révéler qu'il se nomme Alves Bäsensiel. L'homme se tient là. C'est ce même Alves Bäsensiel que connaissent déjà mes chers lecteurs, depuis mon histoire de l'oignon : « Ce fut un jour très particulier que celui où je fus envoyé à l'abattoir » (Revon en bouteilles familiales pour 2,50 M.). L'homme se tient là.

Entretemps voici d'autres gens qui se tiennent là. « Que se passe-t-il donc ici ? » — « Pourquoi y a-t-il ces gens là ? » Pour quelle raison y a-t-il ces gens, là ? » — « Quelqu'un aurait-il été écrasé ? » — « Il y a un homme, là. » — « Comment ça ? » — « Il se tient là. » — « Bon, comment se fait-il qu'il soit là, il doit bien vouloir quelque chose. » — « C'est justement ce que nous ignorons. » — Madame Schön se trouve elle aussi sur place, mais cela n'intéressera guère le lecteur. L'homme se tient là.

Entretemps voici le Docteur Leopold Feuerhake. Le Dr. Friedrich August Leopold Feuerhake a un geste de surprise. Soudain le Dr. Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Feuerhake dit à son épouse Madame le Docteur Amalie Feuerhake : « Amalie », dit soudain le Dr. Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Gneomar Lutetius Feuerhake à son épouse, « Amalie, il y a un attroupement là-bas ! » — « Un attroupement de quoi ? », demande Madame le Dr. Amalie à son époux le Dr. Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Gneomar Lutetius Obadja Feuerhake. « Un attroupement d'hommes, évidemment. » (Revon sans raisins secs.) Madame le Dr. Amalie a un geste de surprise, ceci, faut-il préciser, d'une manière tout à fait distinguée, et la voici qui jette un coup d'œil en direction de l'attroupement. Elle place ses lorgnons devant les yeux et dit à son époux : « Leopold renseigne-toi donc pour savoir ce qui se passe au juste ». Le Dr. Leopold demande à un homme : « Qu'est-ce qui se passe donc ? » — « Je n'en sais rien. » — Le Dr. Leopold demande encore : « Qu'est ce qui s'est passé ? » — « Il y a un homme, là. » — « Comment ça ? » — « Il y a un homme, là. » — « Mais un homme ne peut pas être là ! — Si, il y a un homme, là. » — « Mais enfin, réfléchissez, où pourrait-il y avoir un homme là ? » — « Si, il y a un homme, là. » Le Dr. Leopold se fraie un chemin parmi la foule, il veut voir l'homme qui se tient là. Madame le Dr. Amalie le suit. En effet il y a un homme, là. Le Dr. Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Gneomar Lutetius Obadja Feuerhake et son épouse Madame Dr. Amalie s'étonnent : il y a en effet un homme, là. En effet, il y a un homme, là. « Bon », dit alors le Dr., à présent se pose la seule, et qui n'est pas tout à fait sans importance, la seule question, de savoir pourquoi donc il y a un homme là ». La profession de Monsieur Feuerhake est en effet rédacteur et critique. Alves Bäsensiel, l'homme étranger, s'intéresse désormais à Feuerhake. Il s'ingénie par ailleurs à se faire passer pour Meyer. « Tu as raison » dit alors Madame Dr. Amalie à son époux : « à présent se pose la seule — et qui n'est pas tout à fait sans importance

— la seule question, de savoir pourquoi donc il y a un homme là. » — « Le plus simple serait que je demande à l'homme lui-même » déclare le Docteur — « Tout à fait », déclare Madame Dr. Amalie, « Le plus simple serait que tu demandes à l'homme lui-même. » Là-dessus le Docteur dit : « Monsieur, pourquoi au juste vous tenez-vous là ? » L'homme se tient là. « Monsieur, pour quelle raison vous tenez-vous au juste là ? » L'homme se tient là. « Monsieur, je vous demande pour la troisième fois, pourquoi vous tenez-vous là ? » L'homme se tient là. « Mais enfin êtes-vous sourd ? » L'homme se tient là. « Répondez ! » L'homme se tient là. « Monsieur je ne saisis pas ce que vous avez à être là. » La profession du Dr. Feuerhake est en effet critiquée. L'homme se tient là.

C'en est trop pour Madame Dr. Amalie. Elle écarte son époux et s'adresse à l'homme en ces termes : « Mon mari vous a demandé à plusieurs reprises ce que vous aviez à être là. Qui êtes-vous donc ? Qui êtes-vous donc, vous qui ne répondez pas à mon mari ? Ignorez-vous à qui vous avez affaire ? Mon époux de bonne condition est le Docteur Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Gneomar Lutetius Obadja Jona Micha Nahum Habakuk Zephanja Hagai Maleachi Feurhake, directeur du journal Revon, et il y a cet homme, là. Répondez à mon mari, à Monsieur le Directeur ! » L'homme se tient là.

Alors Madame Dr. Amalie se met en colère. Elle dispose ses lorgnons devant les yeux, les ôte. Parmi la foule il fait très chaud. (En cas de mal de dents rhumatismal et de céphalée pas plus de 2-3 cachets de Revon et ce, sur le ventre). Madame Dr. Amalie sent les regards tournés sur elle, Madame Dr. Amalie sent qu'aujourd'hui elle est la personne centrale, Madame Docteur Amalie sent qu'elle doit déclarer quelque chose, Madame Dr. Amalie renifle quelques secondes, et s'adresse à l'homme en ces termes : « Qu'est-ce que cet homme va s'imaginer ? Je suis madame Dr. Amalie Feuerhake, cet homme est mon époux, le Rédacteur-en-chef Feuerhake, Directeur du journal Revon, et il y a cet homme, là. Mon mari et moi nous demandons avec insistance à cet homme, ce qu'il a à être là, cet homme est là et ne répond ni à moi ni à mon mari. Monsieur, je ne supporterai pas une telle offense. »

« Ma chère Amalie » dit le Dr. Rédacteur calmant le jeu. « Cette femme a raison » dit soudain le monsieur étranger Alves Bäsensiel. Toutes les têtes se tournent vers lui. (À accrocher au téléphone, emballage en sus. Le jouet se remet en marche dès qu'on l'a reposé.) « Cet homme a raison » dit quelqu'un dans la foule. « Qui a raison ? » demande une voix dans la foule. Le Dr. Rédacteur allait de nouveau dire quelque chose, mais son épouse sentit qu'elle devait parler. « Cet homme », dit-elle, « cet homme est un malotru. » Feuerhake sursauta. « Cet homme est un criminel » dit sèchement Alves Bäsensiel. « Cet homme », dit Madame Dr. Amalie « cet homme est un



personnage fort mal élevé. » Et alors, comme si elle était en train de perdre son quant à soi, elle employa une expression, une expression sans doute entendue chez un homme sans éducation, une expression qu'elle n'avait sans doute jamais eue sur les lèvres, une expression que l'auteur lui-même n'avait jusqu'ici jamais employée, que voici : « Charogne de vaurien ». — « Filou », cria quelqu'un, « Cochon de navets. » « Cet homme est un criminel » répéta Alves Bäsensiel distinctement.

Qu'il soit permis à l'auteur d'introduire ici un de ses poèmes

Quadrilatère.

Lait tiédi combat ton âme triangle

Des fleurs poussent jaune lune au soleil

Lune bleussent jaunes, journées jaunes

Et la grenouille oblique la question bouillante de tes yeux

Des yeux fondent à ton rencontre

Lait tiédi combat ton âme triangle

À toi

Et toi

Et des yeux question bouillante avec de la grenouille.

Voici que reprend l'histoire à son début. L'enfant jouant. Et qui voit un homme là, se tenant debout. « Maman », dit l'enfant ; la mère : « Oui. » — « Maman » — « Oui. » — « Maman » — « Oui. » — « Maman, il y a un homme, là. » — « Oui. » — « Maman, il y a un homme, là. » — « Où ? » — « Maman il y a un homme, là. » — « Où ? » — Maman il y a un homme, là. » — « Où y a t-il un homme ? » — « Maman il y a un homme, là ! » — « Où y a t-il un homme ? » — « Maman il y a un homme, là ! » — « Allons donc ! » — « Maman il y a un homme, là ! » — « Laisse donc cet homme là » — « Maman il y a un homme, là ! » — La mère arrive. En effet il y a un homme, là. Bizarre, qu'est-ce qu'il peut bien avoir à être là ? Vaudrait mieux appeler papa. La mère appelle le père, le père appelle le voisin. L'homme se tient là. Se forme un groupe autour de l'homme, un attroupement entre parenthèses. Le Docteur Friedrich August Leopold Kasimir Amadeus Gneomar Lutetius Feuerhake du journal Revon et son épouse, Madame Dr. Amalie Feuerhake se renseigne vainement pour connaître la raison qui fait qu'il y a un homme, là. Madame Dr. Amalie s'en irrite et se laisse aller à employer des expressions, des expressions qu'elle a dû apprendre d'on ne sait quel individu sans éducation, des expressions jusqu'ici inouïes d'elle et à plus forte raison sur des lèvres distinguées, comme par exemple « *charogne de vaurien* ». D'autres injures encore, la question pour un champion étant : s'agit-il d'injures ou de jurons ? Alves Bäsensiel traite l'homme de criminel, ce qu'il a déclaré distinctement à

deux reprises, surtout la seconde fois, après quoi Madame Dr. Amalie s'est laissé aller à employer des expressions, dont l'auteur n'aurait jamais fait l'usage : « charogne de vaurien ! »

À cet instant critique l'auteur se permet d'introduire un de ses poèmes :

Quadrilatère.

Lait tiédi combat ton âme triangle  
Des fleurs poussent jaune lune au soleil  
Lune bleussent jaunes, journées jaunes  
Et la grenouille oblique la question bouillante de tes yeux  
Des yeux fondent à ton rencontre  
Lait tiédi combat ton âme trigone, quadrigone, pentagone,  
hexagone, heptagone, octogone, nonagone, décagone,  
À toi  
Et toi  
Et des yeux éventent la question avec de la grenouille.

Quelles sortes d'arbres faudrait-il donc pour que les grands éléphants puissent se promener sans se cogner ?

Et quand tu songes que la lune se couche, elle ne se couche pas, elle semble simplement comme ça.

Et quand tu songes que la lune se couche, elle ne se couche pas...

Et voici que reprend l'histoire à son début. L'enfant jouant. Et qui voit un homme là, se tenant debout. « Maman », dit l'enfant ; la mère : « Oui. » — « Maman » — « Oui. » — « Maman » — « Où ? » — « Maman » — « Où ? » — « Maman. » Notre lecteur sait à présent comment ça se poursuit ; pourtant on ne peut dire avec suffisamment de clarté, qu'il y a un homme là, ou qu'il y a eu. On verra bien.

Peu de temps après Anna Blume apparaît. Anna Blume ? Mais oui, cher lecteur, cette Anna Blume, par devant comme par derrière A-N-N-A, mais c'était avant l'époque de sa publication par Steegemann, elle n'était même pas encore parue dans le *Sturm*, encore moins traquée dans la forêt de pages allemandes par les commentaires des rédactions. Elle était alors quasi inconnue. (Afin d'accroître la sécurité du service l'ascension se fera dans la partie avant, le trajet dans la vallée se fera dans la partie arrière. Tout contrevenant fera l'objet d'une amande). Modestement elle s'arrêta loin derrière. Bleu est la couleur de tes cheveux jaunes. Elle aperçut un rassemblement de gens, sans oser rien demander. Et parmi la foule il y avait un homme, là, qui ne bronchait pas. Anna Blume avait l'impression que les gens se tenaient là à



de tout ce remue-ménage autour de l'évanouissement de Madame Dr. Amalie, pour se rapprocher de l'homme qui est là. Tout juste quand Madame Schön dit « Pfuideubel », crache au centre du parquet, et devient ainsi le centre d'intérêt, Alves Bäsensiel avance droit sous le visage de l'homme. L'homme se tient toujours là, dans sa situation qui ne tient sans doute qu'à un fil, comme le dit le chroniqueur Hans Arp.

Tout à coup Alves Bäsensiel dit : « Vous qui m'écoutez, regardez cet homme, cet homme vous provoque. Cet homme qui se tient là, se tient là, cet homme vous provoque, cet homme, qui se tient là, cet homme vous provoque, cet homme se tient là. Cet homme qui vous provoque, se tient là, cet homme, qui se tient là, vous provoque, cet homme, qui se tient là, se tient là, l'homme qui vous provoque, vous provoque ; ça ressemble fort à une provocation, à moins que vous ne pensiez que cet homme se tient là par plaisir. Mais non, il n'y a nulle part personne là par plaisir. Cet homme à une intention en se tenant là, regardez-le, voyez comme il se tient là, il n'y a personne là comme ça sans intention. Mais quelle serait son intention ? Vous, bande de niais bande de nazes, vous ne pouvez dépister la supercherie ; mais moi je sais quelle est son intention, je connais ce type d'individu. Cet homme est un séducteur, un séducteur de population. » « Bravo », hurle la foule. « Tu es trompé, peuple, tu es trompé, peuple. Ton destin est le mensonge. » « Bravo », hurle la foule. « Moi je vous dis la vérité, cet homme est un séducteur, et qui vous séduit, vous insulte. Un peuple ne doit pas se laisser insulter. Insulter un peuple, qui a de l'honneur, c'est un crime de lèse-majesté. Un peuple insulté, qui a de l'honneur, se doit d'agir. Hommes de Revon, avez-vous de l'honneur ? Alors agissez, agissez, agissez ! Si vous n'agissez pas, cet homme va vous couvrir de honte. » « Bravo », hurle la foule. « Cet homme vous a déjà couvert de honte, cet homme est un couvreur de honte. Un couvreur de honte est une écharde dans l'œil du peuple. Allez-vous supporter une écharde dans votre œil ? Hommes de Revon, on peut bien avoir une poutre dans l'œil, on a le droit d'avoir une poutre dans l'œil car les poutres sont autorisées, mais une écharde sûrement pas. Les poutres permettent à l'homme de voir qu'il devine la paille dans l'œil du voisin, alors que les échardes font mal et rendent aveugle. Cet homme n'est pas une poutre, cet homme est une écharde ! » — « bravo », hurle la foule. « Savez-vous ce qu'on fait avec une écharde dans l'œil ? » — « Bravo » hurle la foule en liesse « Savez-vous ce qu'on fait avec une écharde dans l'œil ? » — « bravo », hurle la foule en liesse.

C'est alors que le tribun fut interrompu. On vit en l'air une charrette attelée tirée par quatre ponets, en forme de parapluie, sur laquelle on pouvait lire en caractères majuscules de feu, le nom P-R-A. Le nom n'avait du reste que des initiales. L'auteur livre ici un secret : c'était un pressentiment, lequel monté

sur quatre ponets attelés à une charrette traversait les airs tel un fut du canon. Quelqu'un dit : « Cela ne convient pas là, c'est l'auteur qui a fait ça. » Ainsi toute l'ambiance nécessaire au discours d'Alves Bäsenstiel tomba par terre. Or dans l'intervalle Madame Dr. Amalie s'était suffisamment rétablie pour que l'on dût à nouveau parler d'elle, je crois qu'il est temps enfin d'appeler la police. Car enfin à quoi sert la police ? Le Dr. Friedrich August se rendit du coup personnellement dans une rue voisine et chercha jusqu'à ce qu'il trouve un brouillant agent de police. C'était en effet une de ces villes sensibles où la coutume consistait à ce que la police n'intervînt qu'en cas d'extrême urgence, c'est-à-dire dans les cas sans importance, et quand l'agent sans risque et avec force gestes, et sans irriter la foule, pouvait interpellé un individu tout à fait inoffensif. J'affirme expressément ici, que pareille coutume n'était que l'apanage de l'État de Revon. Mais qu'un agent vit un attroupement, il s'éloignait discrètement avec tact et prudence. Le Dr. Friedrich August de ce fait eut du mal à trouver un policier, et lorsqu'il le dénicha, à le persuader que son intervention serait dans ce cas bienvenue. L'agent avait en effet mal compris, croyant devoir arrêter le tribun Alves Bäsenstiel ; quand il apprit qu'il ne s'agissait que de l'homme qui se tenait là stupidement, il rappliqua.

« Monsieur » dit-il à l'homme. L'homme reste en place. « J'ai le regret de devoir procéder à un contrôle d'identité. L'homme reste en place. « Quel est votre nom ? » — L'homme reste en place. Anna Blume parcourait des mondes en une seule minute. L'homme reste en place. « Au nom de la loi je vous arrête. » L'homme reste en place. Cet homme a insulté le peuple », dit Alves Bäsenstiel. « Cet homme n'a rien fait, il s'est seulement tenu là, dit Madame Schön. « Suivez-moi » dit l'agent levant son bras droit. L'homme reste en place. « Un refus constituerait un outrage à agent de la force publique. »

Voilà que l'inouï se produisit, là. L'homme tourna la tête de côté. L'effroi aurait miné la vue les entrailles sifflaient. Le policier riait en pomme laquée. Le public restait extrêmement tendu, c'était fou comme l'on attendait les événements. Certains revirent ce nom en grandes majuscules P-R-A aux couleurs du motif. Dans l'intervalle un jeune artiste cria : « En soi un artiste a quelque chose de ridicule, vous ne trouvez pas ? » (Économisez électricité et chauffage !) Les derniers spectateurs s'étaient mis sur la pointe des pieds. (Tous les hommes mentent, pas vrai.) Un enfant fut écrasé entre deux femmes (Ne suis-je pas une adorable créature ?) On lança avec désinvolture les restes amollis du gamin sous les pieds. (L'œil voit le ciel tout ouvert.) Quelques uns s'emparèrent du cadavre pour monter dessus, pour voir eux aussi quelque chose. Madame Dr. Amalie sur le banc de jardin, souffrait de ne plus être au cœur des événements. (Le sais-tu Anna, le sais-tu vraiment ? on peut te lire aussi par derrière et toi, ma préférée de toutes, tu es par derrière comme par devant Q-R-S-T-U-V-W-Z.). Sois patiente, bientôt tu te reposeras aussi. Ce

mot de « bientôt » appartient sans doute aux plus belles inventions des temps nouveaux. « Suivez-moi » dit l'agent, levant son bras gauche. L'homme reste en place. « Suivez-moi », dit l'agent levant son bras droit. L'homme reste en place. « Monsieur, si vous ne venez pas immédiatement », l'homme reste en place, « j'appelle du renfort ».

Voilà que l'inouï de l'inouï se produit. Lentement, avec un calme de machine idéale, l'homme s'en va, saluant cordialement de tous côtés mais seul, et dans la direction opposée à celle de l'agent. Les commères piaillent, les compères étonnent les arbres, les enfants poussent des cris. Madame Dr. Amalie tombant une deuxième fois dans les pommes, ce qui tomba bien car elle était encore sur le banc de jardin. Quant à l'agent, il restait en place, à l'instar de l'homme resté en place auparavant ; et l'homme s'en alla.

Dans le laps de temps qui s'en suivit, le théâtre des opérations donna l'image précise d'une énorme déflagration. Comme la poudrière explose du fait de l'étincelle, les gens couraient en tous sens comme soudain pris de panique. Le tumulte pourchassait l'horrible fuite sauvage. Quelques uns trébuchèrent contre le petit cadavre écrasé puis tombèrent. Les malheureux furent piétinés par la foule en furie. Dans l'agitation, un coup de pied percuta Madame Dr. Amalie près du ventre, en sorte qu'elle s'éveilla relativement vite de son deuxième évanouissement, pour tomber une troisième fois dans les pommes. À l'image de ces murs de fondation qui tiennent debout après l'explosion, ici cinq personnes restaient là, sans compter les cadavres ; l'agent également restait là, rédigeant son procès verbal.

Il notifia qu'un inconnu dont l'identité n'avait pu être relevée, du fait de surdité, de résistance, du fait d'une troisième raison, ou d'une quatrième, l'individu étant par ailleurs inconnu des personnes présentes, par suite d'actes répréhensibles, avait entraîné la mort d'une, de deux, de trois, quatre, cinq, six personnes plus un enfant de l'État libre de Revon. En conséquence de quoi le soussigné agent avait dû procéder à l'arrestation de l'individu. Celui-ci toutefois s'était malheureusement soustrait à la procédure pour s'enfuir précipitamment, contre toute attente, sans que l'autorité n'ait pu l'en empêcher et ce, d'autant que les forces de l'ordre étaient en cet endroit, à ce moment, en effectif insuffisant. Il s'en est suivi, pendant et surtout ensuite, de regrettables incidents, dont l'énumération fait suite.

Les personnes présentes furent notées en tant que témoin. Alves Bäsensiel se fit appelé pour l'occasion Lutetius Hagedorn. La réquisition des cadavres par les autorités s'en suivit. L'on donna des coups de tampon, l'on pesa, l'on

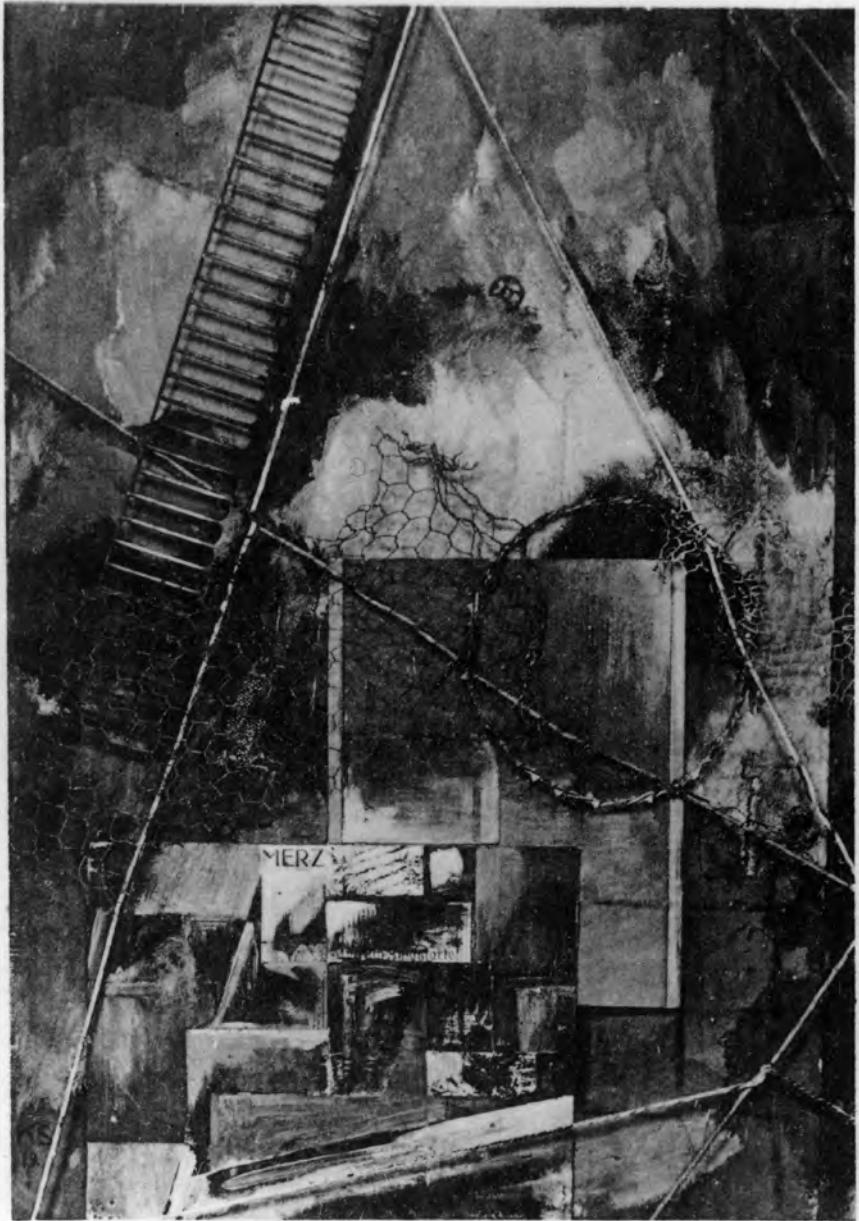
recherche de la trichine, l'on transporta les cadavres à la morgue pour identification, l'une des tâches primordiales de la police.

Cependant qu'un jeune homme sur son attelage à deux boucs s'engageait avec des clochettes électriques dans les rues de Revon en criant : « Séance exceptionnelle au Parlement, séance exceptionnelle au Parlement, à l'ordre du jour le début de la grande, de la glorieuse révolution, rien de moins. »

Trad. P. B.-V.

*Franz Müllers Drahtfrühling. Erstes Kapitel. Ursachen und Beginn der grossen glorreichen Revolution in Revon, Der Sturm, Berlin, XVIII, n° 2, novembre 1922.*

Lach, *Das literarische Werk. Band 2 Prosa 1918-1930*, Cologne, DuMont Schauberg, 1974, p. 29-38.



**Kurt Schwitters. Das Merzbild**

*Das Merzbild*, 1919. Œuvre disparue.





**Kurt Schwitters et Edith Thomas dans le Lake District, vers 1946**

## *Mer du Nord (Pour Helma)*

Vert métal, lisse, montueux, reposant, mouvementé, calme déferle l'éternelle mer.  
Grande dans le gris l'aurore rouge irradie.  
Grande dans le gris l'aurore rouge irradie. Soulève le vent les vagues,  
Mont sur mont, de la lointaine vallée à la vallée.  
Grand toujours fidèle à lui-même du même pas, marche, monte et descend, le même  
mais différent, croit sans but, vers soi.  
Comme dans la vie la monotonie se soulève et s'affaisse.  
Comme dans la mort le silence déferle et tombe.  
La nuit tombe aussi ainsi avec de gros nuages par-dessus le métal noir.  
Et la pénombre croit en un rien éternel.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Nordsee* (Für Helma), 2.7.1933. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 117.

## *Petit poème pour un grand bègue<sup>1</sup>*

Il y a il y avait sur le sur le récif  
Une ép une ép une épépave de poisson.  
Comment y est-elle comme elle comment y  
Est-elle parvenue venue venue ?

C'est la mer qui la mer à la mer qui là  
Rame l'a ramenée menée jusque là  
Elle est lllllà c'est elle c'est lllllà qu'elle  
Est qu'elle est llllà fort bien d'ailleurs !

Vint un pèpè un pèpèpèpêche un pèpèpèpèpèpè-pèpèpèpèpèpè  
(truc perçant) pèpè pèpè pèpè pèpèpêcheur  
pèchant du frai du vrai poisson frais.  
Il leva leva il leva il leva  
L'épave il l'enleva

Désormais le récif reste reste lllllà  
Seul s s s sans son épave de poisson  
Emi éminence tenue en l'immense mer  
Si nu et d'un nu si effeff effrayant.

<sup>1</sup> Il pourrait s'agir du premier poème bègue de l'histoire de la poésie. Ecrit en 1934, sans doute lors d'un séjour sur l'île Hjertøya, au contact de son alter ego organiste de Molde Høyer-Finn, avec qui il entreprit plusieurs duos (dont une version voix et orgue de l'*Ursonate* qui n'a pas abouti). Høyer-Finn était... bègue.

Trad. P. B.-V.

*Kleines Gedicht für grosse Stotterer*, 4e version, v. 1934. Manuscrit *Die Feuerfliege*, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover. Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 118.

## *Pierre sur pierre, voici la construction*

Pierre sur pierre, voici la construction.

Non comme somme, la construction est forme.

La construction est forme à partir de la masse et de l'espace.

Les mains créent la forme et lui donnent la couleur.

Elles donnent davantage : le temps.

Les mains qui créent donnent à l'espace tout ce que l'homme créateur, est : son monde.

Dans la forme, dans le jeu des formes, des couleurs, des images, des lois, et même des choses que l'on ne nomme pas dans la construction, le temps vit dans l'espace pour tous les temps.

L'espace devient ainsi égal au temps ; il signale la mise en forme éternelle.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Stein auf Stein ist der Bau*, 25.12.1934. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 120.



**Photographie du Merzbau, v. 1932. Détruit en 1943.**

## *Radio (pour un usage productif de la T.S.F.)*

(Ce compte-rendu a été rédigé en 1934 par Monsieur N.N. ; nous le rendons public à présent, non sans réserves)

On a su que l'homme le plus fort du monde allait parler à la radio. Il régnait un tel intérêt pour son discours que, huit jours auparavant, on ne trouvait déjà plus un seul poste. Dans la rue, on voyait des jeunes filles pressées et affairées faire des allées et venues, tandis que des commerçants faisaient du porte-à-porte avec des récepteurs radio atteignant des prix exorbitants. Moi-même je vis une pauvre fille plus âgée effectuer des va-et-vient désespérés. Elle demandait à tout le monde l'aumône afin de pouvoir à son tour s'offrir un appareil radio, quand bien même ce n'eût été que pour cinq minutes. Ce moment approchait, ce grand moment où, selon les annonces, l'homme le plus fort du monde allait parler à la radio. Le soir, j'avais prévu d'aller au cinéma et cherchais une jeune fille pour m'accompagner. On aurait bien cru de la sorcellerie. Quand j'en vis une enfin, elle fut immédiatement abordée par dix messieurs et déclara : « Je me sens tellement tamerlan aujourd'hui, un tout petit peu tamerlan oui, tamerlan, ce serait bon aujourd'hui. » Ou alors elle dit : « Fichez le camp, fichez le camp, cela ne sert à rien », puisque l'homme le plus fort du monde allait parler aujourd'hui à la radio, à neuf heures en effet.

Cependant que l'homme le plus fort du monde parlait à la radio il y eut un silence étrange. Peu après j'aperçus dehors les plus belles rondes, par des femmes, par des vierges et des grand-mères, toutes parées comme lors d'un repas de noces, comme si elles venaient de quitter un excellent repas de noces. Il régnait partout de l'allégresse, une allégresse extraordinaire oui, une allégresse silencieuse et introvertie comme au cours d'une douce nuit de mai. D'ailleurs les mêmes phénomènes furent rapportés par tous les reporters connus du monde entier et en tous lieux connus, de Chicago à Peking, du pôle Nord au Cap, et de la Meuse au Niémen.

Or le lendemain on lisait dans la presse que l'athlète, M. Ainsison, n'avait pas parlé à la radio ce soir-là, car il avait été subitement souffrant. À sa place son frère, le lilliputien bien connu, M. Toutefason, aurait pris la parole. La déception fut énorme. Pas un œil ne resta sans larme. C'était tout simplement horrible. Les femmes de tous les pays sanglotaient à vous déchirer le cœur. Mais à quoi bon maudire et s'arracher les cheveux du fait qu'à la place de l'homme le plus fort du monde, ce fut son frère qui parla à la radio ? À quoi bon du reste annoncer que l'homme le plus fort du monde s'exprimerait le

lendemain à la radio, puisque le besoin ne s'en faisait plus sentir ?  
D'ailleurs cela n'aurait même pas pu se faire puisque le jour en question, une suffragette assassina l'homme le plus fort du monde. Un bref moment de satisfaction suivit la première colère résultant de la déception. Il s'en suivit par le monde neuf mois de chagrins et de soucis. Lorsqu'enfin ces neuf mois de misères cessèrent, un jour terrible arriva. Je voulais justement aller à nouveau au cinéma en me faisant accompagner par une jeune fille. Mais il n'y avait que des enfants et de toutes petites filles. Et les heures du crépuscule étaient traversées de tant de douleur que ce soir-là, on ne captait la radio nulle part à cause des parasites. C'est ainsi qu'un sermon remarquable du pasteur Animus sur la propagation des maladies vénériennes, qui devait être diffusé ce soir-là, se fonda dans le vide. D'abord je ne réalisais pas ce qui se passait, car rien n'avait été annoncé sinon le sermon d'Animus. Mais dans le journal, des avis venant de partout annonçaient que la nuit serait rude pour des femmes. Et le lendemain matin : tous ces faire-part de naissance ! Exactement comme pour des fiançailles à Pâques ! Jamais le monde n'avait vu chose pareille. Je ne connaissais ni une femme ni une jeune fille plus ou moins âgée qui cette nuit-là, n'avait donné le jour à un robuste petit nain, à neuf heures précises. Une précision à l'allemande. Étrange : que des nains et encore des nains ; et toutes ces femmes avaient été mordues à la jambe par des cigognes, et ce au moyen d'ondes électriques. Le lendemain matin il y eut un démenti dans le journal : le communiqué selon lequel l'homme le plus fort du monde avait été à l'époque indisposé était une fausse information. L'homme le plus fort du monde avait ainsi espéré par ce moyen grossier, avoir une nouvelle fois des auditeurs pour son discours. Mais maintenant il était trop tard, et l'on ne pouvait rien y faire ; les enfants étaient tous des nains et allaient le rester. De quoi est capable l'imagination tout de même !

Faute d'impression : il faut bien sûr lire « devrait ».

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Radio (Eine Anregung, den Radioapparat produktiv auszunutzen)*, 1934. Manuscrit Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.

Friedhelm Lach (éd.), *Das literarische Werk. Band 3 Prosa 1931-1948*, Cologne, DuMont Schauberg, 1975, p. 39-41.

## Bâle

Ça crescent au fur,  
Ça descend à mesure,  
Dans l'entre-deux coule le Rhin.  
Ses eaux devraient virer au vert.  
Qu'il pleuve vente ou neige,  
Elles sont marron ;  
Marron au regard.  
Le föehn souffle plus ou moins fort,  
Ça rissolle au fond sous terre ;  
Là-dessus, une ville  
Du nom de Bâle et qu'elle porte.  
Ici Böck<sup>2</sup> est l'un ;  
L'autre oh ! là est Bein,  
Ça walde vert ça witze.  
À la cathédrale  
Le chevalier terrasse le lombric.  
L'édifice en béton  
Est l'acmé de Moser.  
Ça flambe  
Quand ça flambe,  
Dans le vêtement.  
La douce chorale de femmes  
Sourit au portail.  
Passant,  
Méfie-toi !

<sup>2</sup> KS fait une série de jeux de mots à partir des figures emblématiques du musée de Bâle : Böcklin, Holbein, Grünewald et Witz.

Trad. I. E. & P. B.-V.

Basel, décembre 1935, in Carola Giedion-Welcker, *Anthologie der Abseitigen. Poètes à l'écart*, Berne, Benteli, 1946.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 123.



## *Lumière*

Que je construisse ou peigne d'après nature ou de façon abstraite, la lumière est essentielle, c'est elle qui constitue le trait d'union entre mes travaux.

Imaginez un vaste paysage : au loin, des montagnes enneigées, des nuages dans la vallée, au centre, une maison ensoleillée, avec rochers et verdure au soleil ; à l'avant, des rochers et de la verdure à l'ombre ; au tout premier plan, un ruisseau. Je peins alors l'avant et l'arrière, c'est-à-dire la transformation de la lumière sous l'effet de l'air et de la vapeur d'eau ; ou bien je peins les contrastes, la roche noire du premier plan, qui s'oppose à la blancheur verdâtre du glacier, comme dans un tableau abstrait. L'air et l'œil créent des contrastes de couleurs complémentaires qu'il me faut dégager de la nature. Peindre les oppositions de la nature, c'est abstraire. Par ailleurs, en construisant mon atelier, je crée des cavités et des surfaces pour la lumière et les relie par la couleur. Quand la lumière brille dehors à travers saules, j'observe ce que je construis dans les grottes.

Ce ne sont pas les objets qui m'importent, mais la musique jouée par la lumière sur eux.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Licht*, v. 1935-1940. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover  
Lach, *Band 5 Manifeste und kritische Prosa*, p. 369-370.



Kurt Schwitters peignant en Norvège (détail), 1936-1937. Photographie : Ernst Schwitters

## *Habitudes des exclus*

Ils s'étaient retrouvés tous là. Non de leur propre chef, on les avait cherchés, de-ci de-là, celui-ci et celui-là. Des soldats baïonnette à la main les avaient interpellés, le plus souvent sortis du lit pour qu'ils restent tranquilles lors du transfert. On leur avait donné dix minutes pour boucler leur paquetage et on leur avait garanti qu'ils se plairaient. Ils avaient ainsi été déplacés dans le grand camp où ils arrivèrent le soir, après un voyage en pleine chaleur écrasante, car le chemin était long.

Ils ne se connaissaient pas, ils ignoraient où ils étaient, ils avaient faim et soif. Le soir l'usine d'affectation était privée de lumière, les vitres avaient pourtant été peintes en noir, pour que le soleil ne pénètre pas et que les rayons ne s'y concentrent pas de concert le soir, pour signaler aux avions ennemis telle bâtisse à bombarder. Qui sait de quoi cette usine aurait eu l'air vue d'avion avec la lumière du soleil qui, concentrée de jour, aurait rayonnée la nuit.

Ils se trouvaient maintenant dans la salle des machines vide, car les machines avaient été déplacées, et ils avaient faim. Il n'y avait ni nourriture ni boisson, car la cantine n'était pas installée. Des soldats avec des verges, des sergents avec des matraques en caoutchouc leur indiquèrent un coin où ils devaient prendre place selon leur ordre d'arrivée. « Mettez-vous à l'aise ! », dit un sergent sympathique qui montrait le sol, jonché de saletés et d'ordures, car il n'y avait ni chaise, ni table, ni lit. La salle vide était exclusivement remplie d'hommes, éloignés de leur femme, de leur famille, de leur appartement, livrés à l'incertitude, parce que... oui : quelle en était la raison déjà ?

Quand on les avait invités à partir, on ne leur avait pas donné de raison, on avait juste dit qu'ils seraient à leur aise et que ce ne serait que pour une brève période, que cette mesure était bien compréhensible. Le pays agressé se trouvait entraîné dans un combat à mort. Et il y avait trop d'espions dans le monde, et ils étaient émigrants de pays ennemi, cela leur assurait quelques avantages, mais pas plus. Les hommes restent des hommes, et si l'un a pour origine le peuple ennemi, alors il doit être considéré comme un ennemi, même s'il a fui ce pays ennemi où il ne pouvait plus vivre.

Quand en son temps il avait demandé l'asile, on l'accueillit cordialement, car on est hospitalier et serviable, en particulier envers les réfugiés, on l'avait assuré qu'ici il pourrait combattre son ex-patrie librement, par la parole, l'écriture et les actes et que ses convictions étaient l'objet d'admiration. Tous n'avaient pas adopté cette proposition amicale. Il y avait aussi des réfugiés qui voulaient vivre en paix, sans plus.

Il y a toujours des apolitiques, des hommes qui accomplissent quel que travail que ce soit et qui apolitiques ne veulent que poursuivre ce labeur. Ainsi la plupart étaient-ils professeurs, instituteurs, étudiants, artisans, commis-saires-priseurs, il y avait même un dompteur de lions. Certains lors de l'exode avaient vécu des aventures extraordinaires, d'autres avaient été dans les camps de redressement de leur pays où ils avaient appris le sens du mot suspect. Nombreux étaient ceux qui l'avaient payé de leur santé, nombreux ceux qui avaient vu des proches mourir en camps de leur pays ; nombre d'entre eux l'avaient payé d'un membre ou de leurs dents, tant ils étaient mal vus.

Ils y avaient tout perdu, ce qui leur était cher, maison, biens, amis, tout.

Et maintenant, dans cette salle des machines vide, ils étaient séparés de ce qui leur était le plus cher dans le pays refuge : appartement, travail, femme.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Gepflogenheit der Ausgestossenen*, v. 1940-45. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover. Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 259-260.

## *Chemin de fer*

Sur des froids ferrés  
J'irai voyager,  
Sur un siège qui pétarade  
Tchou tchou tchou tchou tcheu  
Vapeur entre deux,  
Ça fait du bien aux nerfs malades

Et les passagers  
Sont des vertébrés  
Sans plus guère d'objectif.  
Beaucoup ont semblé  
Ne pas s'en soucier,  
De fait ils s'en contrefichent

À l'avant encore  
Sur le garde-corps,  
Un gars se tient, un bon chauffeur.  
Les dictatoureux  
N'ont pas froid aux yeux  
Avec leur force de frimeurs.

Trad. P. B.V.

*Eisenbahn*, 1941. Lettre de Kurt Schwitters à Christof Spengemann, 18.9.1946. Il y indique que le poème est de 1941. Il s'agit probablement d'un poème écrit dès la sortie de Schwitters du camp d'internement sur l'île de Man durant 17 mois.

Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 136.

## L'origine de Merz

J'avais, comme l'on dit, un ami médecin, du nom de Schenzinger. Je devais faire son portrait. Il était toujours occupé, toujours au travail, et voulait de surcroît poser tout en jouant à mon piano à queue. Il prétendait que s'il bougeait un peu j'arriverais mieux à saisir son caractère.

J'avais à côté de moi un sous-bock de bière en feutre.

Je tentais ardemment de saisir son caractère à partir de ses mouvements et de les cristalliser dans le tableau. Il jouait la sonate *Au clair de lune*, dernier mouvement.

J'avais à côté de moi un sous-bock en feutre.

Je me disais « tout peut être caractéristique de tout. Si c'est caractéristique. Rien d'autre n'entre en ligne de compte. Si ce n'est pas caractéristique, c'est qu'on a manqué de pot. » Et j'essayais de voir si ses mouvements, ceux de Schenzinger, caractérisaient bien la sonate *Au clair de lune*.

J'avais à côté de moi un sous-bock en feutre.

Un tel sous-bock en feutre est caractéristique par exemple d'un verre à bière, avec de la bière et pour un buveur de bière, mais pas pour le Dr. Justus Bier<sup>3</sup>, le Riemen Schneider.

Quant à la forme ronde...

Tout à coup me vint une idée géniale, peut-être pas si géniale que ça, en tout cas une idée. Je me suis levé, j'ai enduit le verso du sous-bock en feutre, non de colle mais de peinture rouge, et l'ai collé tel quel sur la joue du tableau de profil que j'avais peint. Il s'appliquait de l'oreille au nez, si tant est que l'on puisse parler d'oreille et de nez dans une peinture à l'huile.

Voilà que Monsieur Schenzinger se lève. La sonate *Au clair de lune* s'est tue. Le Dr. Schenzinger demande subitement : « Qu'avez-vous fait ? »

« Ce que j'ai fait ? » – je réponds d'une voix tremblante – « ce que j'ai fait, je l'ai fait. » Je le lui dis avec fermeté.

« Vous m'avez collé le sous-bock en feutre sur la joue ! » dit le Dr. Schenzinger furieux.

« Pas du tout, j'ai collé le sous-bock de feutre sur la joue du tableau, si tant est que l'on puisse parler de la joue d'un tableau, lequel doit vous caractériser », répliqué-je laborieusement.

Schenzinger ordonna : « Enlevez-le !

— Ça me plait qu'il s'y trouve !

— Enlevez-moi ce sous-bock !

— Il n'en est pas question !

— Alors c'est moi qui vais l'enlever !

- Vous ne le ferez pas, sans quoi vous détruiriez l'unité de l'œuvre.
- Ce sous-bock en feutre est une insulte !
- Quelque part le sous-bock en feutre vous caractérise.
- Et comment le sous-bock en feutre peut-il me caractériser ?
- Je ne peux dire comment, mais il le fait, je le sens.
- Parce qu'il est rond ?
- Et feutré. Peut-être.
- Et en carton aussi ?
- Parce que ce n'est pas de la petite bière.

Il essaya de ruser et dit : « Exprime-t-il aussi la sonate *Au clair de lune* pendant qu'on y est ? »

— La sonate *Au clair de lune* ? La sonate *Au clair de lune* du Docteur Clairdelune ? Du reste je connais ce docteur Clairdelune, un dentiste dont la devise est : « Clairdelune c'est clair de tune. »

— Bon, il peut bien l'avoir écrit, mais de toute façon la touche géniale lui a été donnée par Beethoven. Quel est votre sentiment quant à savoir si le dessous de bière en feutre exprime Beethoven ? »

« Cher Monsieur », dis-je, « croyez-vous peut-être que vous avez exprimé Beethoven ? Quant au tableau, il faudrait qu'il soit un portrait de votre être ? »

Monsieur Schenzinger quitta la pièce claquant la porte derrière lui.

Depuis cet épisode nous ne sommes plus guère amis, surtout depuis que j'ai exposé le tableau au dessous en feutre sur la joue du tableau avec pour titre : « Portrait du docteur Schenzinger ».

Je peignais aussi un portrait de Madame Louise Spengemann, au début 1919. J'expérimentais une composition de petits objets éparpillés, et tentais ainsi de caractériser sa nature. Le caractère devait apparaître par le choix et la répartition des couleurs. Et cela réussit au-delà de mes attentes. Louise Spengemann déclara : « C'est bien moi, ça ne pourrait être nulle autre. »

Je me mis à réfléchir à ces expériences. J'avais tenté de caractériser le Dr. Schenzinger d'un seul dessous en feutre, en lien avec une copie de ses traits de visage. La réussite résida dans le fait que ce qui semblait être une caractérisation pour moi devenait une offense à ses yeux. Dans le cas de Madame Louise Spengemann, j'avais entrepris l'agencement de toutes les parties du tableau, et pas seulement intégré un élément extérieur. Le tableau exprimait aussi pour vous, Madame Spengemann, votre nature, votre caractère.

L'essentiel était bien la composition. J'essayai de composer à l'aide d'objets — que pour avoir été jetés, l'on qualifierait de déchets — et je reconnus rapidement à cette composition une allure convaincante. Que Madame Spengemann voulût se reconnaître en elle était sans doute exagéré, et il était peut-être — voire sûrement — faux que j'avais essayé de la caractériser. Des compositions ne peuvent transmettre qu'une expression générale, qui

ressemble éventuellement à celle d'un homme, comme à peu près un nuage ressemblerait à un lion. Et encore, un nuage n'est que du brouillard. Une composition peut transmettre de l'expression à des amateurs, et une composition picturale, faite de nuances colorées, le peut aussi bien qu'une composition musicale faite de sons.

Beethoven va même plus loin, il donne au-delà de l'expression, l'impression très claire d'un orage. Je suppose, la forêt.

<sup>3</sup> Justus Bier était un médiéviste réputé, auteur de plusieurs ouvrages sur le sculpteur Tilman Riemenschneider (v. 1460-1531). Nommé à la tête de la Kestnergesellschaft en 1930, il lui consacra dès l'année suivante une importante exposition.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*Der Ursprung von Merz*, v. 1942-1947. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover. Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 274-276.





**Merzbild 1 A (Der Irrenarzt) (Tableau Merz 1 A (L'Aliéniste)), 1919. Assemblage, 51,5 x 41,3 cm  
Madrid, Museo Thyssen-Bornemisza**

## *Dans le Jardin national des chaises*

Dans le jardin national des chaises :

Le Parc national à chaises

Il y avait aussi deux chaises parallèles.

L'une était une chaise de jardin, l'autre était de garçon.

Et la chaise de garçon tomba amoureuse de la chaise de jardin :

Soudain la chaise de garçon dit à la chaise de jardin :

« Je vous aime ! »

et la réponse : « Je vous déteste. »

« Pourquoi ? »

La chaise de jardin :

« Parce que. »

« Il n'y a pas de parce que, vos hanches me fascinent ! »

La chaise de jardin dit :

« Mais. »

« Laissez moi finir, je... »

« Non, vous vous trompez. Je... »

« Je vous apprécie, je vous aime, je voudrais vous épouser. »

« Bon sang, pas possible », dit la chaise de jardin.

« Moi aussi je suis chaise de garçon. »

Traduction I. E. & P. B.-V.

*In the National Garden of Chairs*, v. 1942. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 291.

*â quel b â quel b â quelle beauté*

â quel b â quel b â quelle beauté  
â quel b â quel b â quel a  
â quelle beauté beauté bée  
â quelle beauté beauté bée  
â quelle beauté beauté beauté bée bée bée  
â quelle bée â quel b â quelle beauté  
â quel b â quel b â quel a  
â quelle bée bée bée bée bée  
â quelle bée bée bée bée bée  
â quelle bée bée bée bée bée bée bée quelle beauté bée bée bée  
â quelle beauté.

Trad. P. B.-V.

*What a b what a b what a beauty*, 1944. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Lach, *Band 1 Lyrik*, p. 248.

## *Si vous êtes sur une haute montagne*

Si vous êtes sur une haute montagne, vous vous sentez libre et heureux. Vous voyez autour de vous de grandes et de petites montagnes, vous sentez la musique qu'elles jouent ensemble, rien ne vous irrite, rien ne semble troubler votre regard. Vous êtes heureux.

Je me suis souvent senti heureux et je ne pouvais penser que cette joie ne durerait pas éternellement. Ma santé était bonne, j'avais tout ce que je désirais, regardant alentours j'entrevois un avenir souriant.

Soudain des nuages se sont interposés entre l'horizon et moi, se sont approchés, déjà ils recouvraient les montagnes les plus proches, si bien que je ne pouvais plus en voir une seule.

Au bout d'un moment les nuages ont disparu à nouveau et je pouvais à nouveau voir. Mais je ne me trouvais plus sur une haute montagne. J'étais dans une vallée étroite avec beaucoup d'arbres aux allures effrayantes. Les nuages marchaient tels des fantômes à travers les arbres, c'était terne et monotone, sans espoir, sans lumière, sans horizon. Je ne connaissais même pas le chemin de retour vers la haute montagne que j'avais perdu. J'étais vraiment triste et malheureux. Tout ce que je tentais était erroné, il n'y avait plus aucun espoir.

Trad. I. E. & P. B.-V.

*If You Are Standing on a High Mount*, v. 1942-1947. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover. Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 299.

## *Le canal rapide*

La Leine et l'Ihme traversent Hanovre. Entre les deux il y a le club de tir. Autrefois la Leine inondait souvent la vieille ville. Pour cette raison la municipalité fit construire un canal de liaison entre la Leine et l'Ihme. Une puissante chute d'eau apparut qui conduisait les eaux dangereuses dans l'Ihme.

Cette chute s'appelle

### **le Canal rapide**

lequel devint fameux par ses nombreux suicidés noyés. Le plus souvent **l'amour malheureux** en était le motif.

Ils venaient du club de tir, seuls ou en duo, arrivaient dans **l'allée des soupirs**, bordée de saules au bord de la Leine et

### **hopp**

sautaient dans les tourbillons jaunes du canal rapide. C'était une mort rapide et les cadavres étaient charriés vers Linden.

Combien de vies en pleine jeunesse finirent là !

Du coup j'ai demandé par écrit au maire de Hanovre s'il ne pouvait pas renverser le cours du Canal rapide et montrer par-là qu'après la guerre tout devait changer. Les cadavres de suicidés seraient alors

**hopp** charriés vers le haut et pourraient rentrer joyeusement dans la vie. Le Conseil municipal trouva cela logique et le sens du canal rapide fut inversé, si bien qu'il ne descendait plus d'ouest en est mais montait d'est en ouest.

### **Un triomphe de la technique !**

On attendit et, des années plus tard, des cadavres verts remontèrent et furent **hopp** repoussés dans la vie.

Hanovre symbolisait la renaissance. Des existences brisées naguère se ressayaient à la vie, souvent avec un résultat meilleur qu'initialement. Souvent pourvus d'une tête de lard au bout de l'Allée des soupirs, ils allaient mieux une fois qu'ils avaient marché jusqu'au début de l'allée.

Un jour Fritze – un jeune suicidé – sauta hors du Canal rapide. Sur le rivage se trouvait Friedericke, son ex-fiancée écoulée à cause de qui il avait sauté dans le canal. Elle était accompagnée de son nouvel ami Heinerich. Or elle ne s'entendait plus avec celui-ci, et comme Friedericke et Heinerich, qui n'étaient pas au courant, croyaient encore que le Canal rapide charriait vraiment les suicidés vers l'Ihme et les emportait, ils décidèrent de se jeter dans les flots jaunes. Juste à ce moment-là Fritze sauta hors de l'eau.

Fritze voyant son ex-écoulée, se précipita vers elle, l'embrassa et la couvrit de baisers. Friedericke ne comprenait pas ce qui arrivait, mais trouvait la vie à nouveau supportable.

Alors Heinrich se mit à tousoter pour manifester son mécontentement. Sur quoi Fritze l'empoigna et le jeta à l'eau.

Fritze lui-même ne savait pas que c'était inutile, étant donné que le sens des eaux avait été renversé. Il ne pouvait le savoir puisque le canal coulait d'est en ouest lorsqu'il avait sauté.

À ce moment-là Heinerich est rejeté sur terre, mouillé comme un caniche. Heinerich se venge en jetant Fritze et prend Friedericke dans ses bras. Mais Fritze est à son tour rejeté sur terre, il pousse alors Heinerich dans l'eau et embrasse Friedericke.

Heinerich revient et pousse Fritze, puis Fritze pousse Heinerich, et ainsi de suite, du matin jusqu'au soir, et toute la nuit. Et à chaque fois que l'un a jeté l'autre à l'eau, il embrasse Friedericke qui s'en trouve trempée et épuisée.

Le lendemain matin, des gens qui veulent se rendre au club de tir pour y prendre un café passent et saisissent l'histoire.

Un premier saute hors d'eau, y jette un second et embrasse une dame, puis le second saute hors d'eau, y jette le premier et embrasse la même dame. Voici quelque chose de malsain et d'immoral. Un des messieurs au café se met tellement hors de lui qu'il plonge lui aussi dans l'eau et, d'un saut, en ressort. Là-dessus les autres s'indignent et subissent le même sort que lui. Et comme personne ne sait qui a jeté qui, cela devient un vrai sport. L'un jette l'autre dans le Canal rapide jusqu'à ce que la police survienne. Mais elle y est aussi poussée.

À midi, ce sont quelques centaines de personnes qui se jettent à l'eau successivement pour en ressortir d'un bond. Jusqu'à ce que par hasard s'en échappe une qui se précipite à la mairie et y rapporte les faits.

Depuis l'ancien Canal rapide fut asséché.

C'est ainsi que prit fin tout saut **hopp**.

Trad. I. E. & P. B.V.

*Der schnelle Graben*, 18.9.1946. Manuscrit, Schwitters-Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 271-272.

## *Dans les parages du paradis*

Un jour le Seigneur Dieu me prit sous sa coupe et m'accorda la grande faveur d'être transformé et déplacé ailleurs.

J'ai bien remarqué que quelque chose se passait car je suis loin d'être un idiot.

« Mon Dieu qu'est-ce qui m'arrive ? » demandai-je, quand une voix répondit :

« Tu ne dois pas prononcer le nom du Seigneur ton Dieu inutilement. »

Je regardai tout autour de moi puis vers une prairie aux narcisses en fleur. Des nuées de parfums atteignaient mes narines et un chant emplît l'espace tantôt ténu, tantôt s'amplifiant puissamment à la manière de la tempête se projetant sur un récif.

« Bonté divine où suis-je ?... »

Survint un vieil homme faisant bonne figure, vêtu d'une longue redingote rouge vénitien, ayant une barbe bleutée, se tenant droit en provenance d'un chemin caillouteux, et qui souriait gentiment face à moi, ajoutant qu'on ne devait pas jurer ainsi de bon matin. Je répondis que c'est une manière de parler de chez nous. « Jurer c'est jurer »...

« Sinon c'est joli par ici » dis-je en regardant les narcisses et une ronde d'anges qui arrivaient et chantaient louant ce Monsieur.

« On dirait que le paradis te plaît » répond le vieil homme.

— C'est donc ça le paradis ? demandai-je niaisement.

— Pas exactement ça mais il se trouve dans les parages. On pourrait dire que c'est la station d'essai pour les âmes décaractérisées.

— Au risque de poser une question idiote, Monsieur l'Inspecteur, c'est quoi des âmes décaractérisées ?

— Ta question honore ta raison. Les caractères de l'âme sont la bonté la sagesse, la patience, etc. Ce qui ne semble pas être ton fort hélas.

— Sans ajouter quoi que ce soit sur les caractères de l'âme, j'ai alors déclaré sur un ton protocolaire : « Kurt Schwitters ».

— Mon cher ami, ça c'était dans le temps, répond l'homme redingoté.

— Je voulais seulement me présenter devant toi, d'où le fait que j'aie prononcé mon nom.

— Mon cher ami tu n'y es pas du tout, réplique l'homme : tu n'es plus Kurt Schwitters.

— Qui donc alors ?

— Tu es une page encore bien peu écrite.

Je me suis regardé sous toutes les coutures mais je ne pouvais en rien m'identifier à une feuille de papier. Naguère j'avais été un oignon déjà. Mais je voulais

éviter la contradiction craignant d'être laissé tout seul.

Pourtant la curiosité était trop forte : « Et on écrit ici sur des feuilles ? » demandé-je.

— Sancta simplicitas, répondit-il, je parlais de façon imagée.

— Tu es artiste-peintre ?

— Tu n'as qu'à me regarder

— Bien volontiers, dis-je et hop une houppe lapa ses hanches.

Trad. P. B.-V.

[*In der Gegend des Paradieses*], fin 1947. Manuscrit, Schwitters Archiv, Stadtbibliothek Hannover.  
Lach, *Band 3 Prosa 1931-1948*, p. 279-280



**MERZ est le Journal le plus sot du monde.**

**Aus dem Inhalt:**

**Malesplne. Rellisverse. sac! Pos. Rietveld. Chaoplasma. Typographie usw.**

# MERZ

# 4

UNTER — — — TAILLE.

## BANALITÄTEN

TRISTAN TZARA

va cultiver ses vices.

/ BLUEMNER.

Immer mit den Füßen auf der Erde bleiben.



JULI 1923

REDAKTION DES MERZVERLAGES:

KURT SCHWITTERS, HANNOVER, WALDHAUSENSTR. 5"

# Édith Azam, *[apoe]*

## *Débaçle*

### TABLEAU DEUX

Barrage barrage, qu'importe allez viens, il reste l'autre route. Allez viens, on va passer par en dessous, passer par dessous les coutures, on va soulever les blocs, passer sous la peau du langage, et voir là, frontalement, ce qui se passe. Les manigances les manigances, on va se mettre au clair avec ça. Aller viens, on est plus à ça près. Y a plus rien à louper, tu peux marcher tranquille : le pire c'est pas toi, c'est pas toi qui l'a fait. Viens viens, on peut marcher plus vite. Ce sera plus vrai dans la chair. On verra bien les mandibules, les endroits où ça creuse, les endroits à creuser. On va émettre des signaux, on sait jamais.

Man ?! Hey Man !! On a besoin d' SCHSCHHH

on voudrait du SCCRSHHHH

We need some SCCRCSHH

Vous m'entendez ?

Vous m'enten SCRCHHH

MAN ! STOP YOUR SCRSHHH

Peu importe on ira sous les plaques. Là-bas y a du granit On va creuser, c'est de bon outils, les os, pour la creuse, on va se guignoler fémur, on se fémurer en pierre, silex silex les ossatures ! Viens, on en a plein de la caillasse, on peut donner le change ! Bien sûr qu'on a de quoi pour la castagne, bien sûr qu'on sait faire : on sait le rogner : le cartilage. Le carnage, on le sait tous par coeur. Il faudra bien un peu, il faudra bien à un moment, à un endroit, dans un dernier effort, il faudra bien que l'on y arrive : à faire quelque chose de nos peaux, à balafrer les masques .Viens.

SCKSCHHHH SCKSCHHHH

SCKSCHHHH SCKSCHHHH

Tu saignes. Forcément oui. C'est douloureux ? Chaud et humide. Mais c'est doul... Viens viens on s'en va. Mais c'... C'est quoi ? C'est quoi ta question ? Tu veux savoir quoi à la fin, hein ? Attention cache-toi ! Oui là, ne bouge pas... Ce n'est pas le moment : pas vraiment le bon moment non, c'est évident. Ne bouge pas, là, voilà. Ça va revenir la canarde : tu peux y compter. Les caillasses plein gueule, ça va nous retomber. Bon, on va repartir, vite,

retourner dans les mâchoires terreuses. On va désosser la chose après : Après y aura des coutures à faire. Calme-toi, calme-toi. Hey, mais... non, ne pleure pas... oh non arrête ! Arrête, je... je... Non, non, ne t'inquiète pas, ne... ne t'en fais pas c'est pas la mort, c'est pas la mort le sang, c'est... tiens tiens goûte, oui voilà, du sang. Du bête sang, ne t'en fais pas. Calme toi calme-toi, oui, oui tu peux en prendre oui, oui maquille-toi avec mais calme-toi... non, non, ce n'est pas douloureux... allez allez viens viens viens viens viens viens viens viens viens viens viens...

HEY ? HEY ? ARRÊTE HEIN ? ARRÊTE... MAN MAN !!! HELP! HEY MAN ! HELP !! SCRCHHHH... WE NEED SOME... SCRCHHHH... Besoin de... SCRCHHHH... SOME HELP!! BESOIN D'AIDE... BESOINS DE SCRCHHH...HEY MAN ! MAN ! SCRCHHHH

ARRÊTE DE PLEURER ! NOM D'UN CHIEN S'IL TE PLAÎT ARRÊTE DE PLEURER ! LÀ VOILÀ T'AS GAGNÉ : C'EST DOULOUREUX, OUAIS, OK C'EST DOULOUREUX CET ENDROIT LÀ QUE TU ME FAIS ALORS ARRÊTE DE PLEURER. Y a personne ailleurs tu piges ? Je n'ai pas mal, parole. Ça fait pas mal le sang, ça circule ok ? Oui, bois, bois, maquille, prends prends... Allez respire, je te donnerai tout mais il nous faut partir tu entends. On ne peut pas rester ici. Danger ! Tu m'écoutes ? DANGER. Vont nous trouer la peau sinon, et ce sera plus grave. Viens allez le temps : presse.

SCKRRRRRRSHHHH  
SCKRRRRRRSHHHH

Le temps, tu sais bien, viens, il va nous piéger : on va se faire tordre. SCKRRRRRRSHHHH... T'entends ça approche, il faut repartir, maintenant oui. Même si la fatigue même si n'en peux plus. NON J'AI PAS MAL ! VIENS ! Oui, tu pourras tout boire, on comptera les gouttes oui, si tu veux oui, on prendra le temps tu pourras les compter les mettre dans un vase oui. N'aie pas peur, le sang : c'est la vie. Si tu veux oui, je m'appliquerai ferai de mon mieux, oui, je saignerai longtemps, je te le donnerai tout entier si tu veux, je te le donne oui, tu le sais, tu le sais, je te donnerai tout... Mais viens viens nom d'un chien, on va se faire briser sinon.

SCKRRRRSHHH SCKRRRRSHHH  
SCKRSSHHH SCKRSSHHH SCKRSSHHHH...

Regarde, ça approche... Allez, creuse, y a plus que ça pour échapper : creuse, rien n'est perdu, jamais. Creuse, creuse, on va trouver, on va bien trouver quelque chose. On ne sait jamais quoi non, il faut creuser c'est tout. Parfois tu vas le faire à t'en trouer les mains avant d'y voir plus clair, avant de ne plus voir, avant de voir différemment, avant de différer le regard, avant... Je parle trop : Allez viens , on y va, on se jette ! SCKKRCHHH SCHRCHHH

SCKKRCHHH SCHRCHHH SCKKRCHHH SCHRCHHH SCKKRCHHH  
SCHRCHHH SCKKRCHHH SCHRCHHH...

Ça avance trop vite... SCKRCHHH SCRCHHH HELP MAN HELP !! WE ARE  
SCKRRRCSHHH... WE NEED SCKRRRRSCHHH SCKRRRCSHHHH

Ok Ok. Non ne t'affole pas. Ne t'affole surtout pas : Je vais te dire les choses, respire oui respire, je vais SCKRRRRSCHHH... Je vais te dire quelque chose et tu resteras calme. Il va falloir faire vite : très vite. Entrer à nouveau sous les croûtes. Non ne fais pas ses yeux-là, ne me regarde pas comme ça. Non je n'ai pas mal, non je ne grimace pas, je SCKRSCHHHH... Ok ok ok d'accord, j'ai un peu mal. Un petipeuhapeinamal, ne t'en fais pas, oui tu peux boire. SCRRRSCHHH... On va... Ecoute moi. Ecoute moi et ne dis rien. SCRCHHHH... Tu vas aller là-bas. Là-bas tu vois, sous les pierres. Y en a plein de mots là-dessous : regarde, ça grouille. Tu vas aller là-bas et rassembler toutes les lettres. Oui, tous les alphabets que tu trouves, tu vas les prendre dans tes mains, les mettre au bord de tes lèvres. Non ce n'est pas grave le goût de mon sang dans ta bouche, ne t'en fais pas : Le goût du sang, les mots connaissent. Oui tu ramasseras tous les alphabets, mettras les lettres près de tes lèvres jusqu'à ce qu'elles t'articulent. Quand tu les sauras toutes, que tous les mots t'auront sauté en bouche, tu ne risqueras plus rien, c'est promis. SCKRSCHHH SCKRSCHH... Allez allez, non ne dis rien, file file SCKSCRHHHHH SCKRSCHHHHH... Ne m'attends pas non ne SCKKRCHHH SKRRRRSCHHHHHH SKRRRRRRSCHHHHHH...

Oh Non.... ça approche, ça va vite, beaucoup plus vite que nous. Non n'aie pas peur, je n'ai pas mal... Calme-toi calme-toi.. Viens viens là, viens plus bas bas, viens près de moi... là... je... Je.. je n'ai pas mal oui, oui, bois tout mon sang : ça me soulage... Viens viens...calme-toi... On va se séparer oui, ce n'est pas grave non, ne t'en fais pas, chut chut ne dis rien non, ne pleure pas s'il te plait, non ne pleure pas ne me fais pas cette mort-là, viens, viens dans mes bras viens, SCKRRRRRRSCCHHH SCKRRRRRSCHHHHHH...

Oui oui, bois mon sang, prends-tout, prends-tout... Tu vois je... Tu vas aller là-bas, sous les plaques, et découvrir le verbe. S'il m'arrive quelque chose, non je t'en prie ne pleure pas, si quelque chose m'arrivait... bientôt, n'e t'en fais pas, bientôt je n'aurais plus mal... Non non ne pleure pas je...

SCKKSCCHHHH SKRRRRRCHHHH SCKRRRRRCHHH HELP HELP  
SCKRCHHHHH MAN... PLEASE MAN WE NEED... SCKRRRRRSCHHHH  
SCKRRRRSCHHHHHH... Ils sont si rapides... Ça approche, ça approche...

Allez, vas-y, file... Il faut que tu y ailles à présent... Attendre, et c'est trop tard. C'est trop tard tout de suite, c'es trop tard sur le champ, dès à présent trop tard... Maintenant oui, dès maintenant tu vas partir, dès maintenant dès tout

de suite... Ne me regarde pas, pas comme ça, ne me fais pas ce regard-là, je ne meurs pas, non non, ne pleure pas, je meurs à peine mais... ne t'en fais pas, je.. Oh... oui, ta main, ta main sur ma joue, elle est douce ta peau, oh... Allez, allez pars, oh... ta main, oh... Allez allez, il faut que tu partes, sauve-toi, non ne pleure pas, mais oh... mon... je te rejoindrai, je te rejoins déjà oui, j'envoie quelques messages et j'arrive promis. Va t'en, va t'en maintenant, non non oh... oui, je oh... embrasse-moi : je ... va t'en... s'il te plaît, sauve-toi...

SCKSCHHHHHHHHHHHHHHH

# Paul Bogaert, [apoe]

## Poèmes

### *Un filet*

Un filet  
des haut-parleurs suffit  
à me couler dans une routine.  
Une dernière fois  
je me dis, de ma  
mollesse me voilà tiré  
par-dessus une bosse (c'était quoi ?),  
chaque dent de la crémaillère une langue de perroquet, puis  
me glisse dans le Réflexe, vite, jeune,  
détaché, c'est le cas de le dire,  
mais incontestablement  
la dernière fois où je me laisse tenter  
par quoi que ce soit.  
Tu seras surpris de me voir saisir le bon moment,  
de me voir en sortir gommé.

C'est à ma portée, aujourd'hui comme hier  
j'aborde le jour de bon cœur, mais d'abord du calme.  
Impossible ou presque.  
Tambourinements.  
Le monde s'immisce,  
je me dis : une dernière chanson  
une toute dernière, je me fais ce petit plaisir, je passe  
en revue toutes mes années.  
Qu'une journée puisse commencer  
aussi stupidement !

## *Aujourd'hui*

Aujourd'hui, il nous faut inventer des noms  
en vue d'en garder un seul.  
Un truc genre  
Tonino pour un sandwich au thon,  
oui un truc dans ce goût,  
à ceci près que ce n'est pas pour un sandwich.  
Un concept que tout le monde connaît et qui, imagine un peu,  
existera peut-être encore quand nous serons vieux.  
Comment peut-il être à la fois neuf et répandu ?  
Nous revoilà tous à  
vingt ans, leurrés  
par l'idée osée, plus osée, la plus osée.  
Pourquoi pas un slogan en sus  
prouvant que nous savons être vaillants,  
confortant une décision ?  
Non, mieux vaut un truc à la Tonina.  
Le Splash et le Python existent déjà.  
De même que le Kick.  
Le Sensation. Non.  
L'Hélix : trop compliqué.  
Le Snake. Quelqu'un note ?  
Le Cascadette : plutôt un nom de vin.  
Dans la tête d'un collègue  
il y a un hamster,  
à l'état embryonnaire, ventre ouvert,  
intéressant, ça suffit pour aujourd'hui.  
Si l'on n'y prend garde  
on va s'embourber dans les mindmaps  
de ces vingtenaires.  
L'Aorte : un truc d'antan.  
Tu l'as dit, bouffi !  
Le DoubleYou : trop club échangiste.  
Le Scream.  
Le Drain.  
On reprendra ça plus tard.  
Ensuite, un shoot d'air ; libéré, je pense déjà  
à mon bureau alors que je m'y rends.  
Allez hop ! sors du coma.  
Plus tard, bien plus tard, quand tout est neutralisé,  
le Slalom soft, c'est pas mal non ?  
me voici, plus aveugle et plus sourd dans l'intervalle,  
emporté à la renverse dans une étreinte  
ultra-douce.

## *Slit ! Slat !*

Slit ! Slat !

Ce bruit agréable  
des portières – ils sont là –  
de bon matin sur le terrain.

Qui arrive le premier ? Le soleil, eh oui,  
le soleil, ça va être son jour, les malaxe  
pour en faire des clients (et dans l'intervalle  
les dépasse sur le gravier).

Tout est clair.

Près de l'entrée, une flèche indique l'entrée.  
Ont-ils tout ce qu'il faut ? Ils ont tout ce qu'il faut.  
Le hall chaud  
leur souhaite la bienvenue, les alpague,  
d'un hit les anesthésie, une seconde  
plus tard les tarifs sont bien nets.

Derrière la vitre de la caisse  
des fourmis défilent dans un avant-bras  
en route d'un poignet à un auriculaire pris de picotements.

Panthère Défiance dort dans la cafeteria.  
Panthère Défiance dort tandis que deux autocars dansent,  
s'immobilisent avec leurs petits rideaux jaunes.  
Panthère Défiance dort  
dans la chaîne du froid de ses propres rêves.



## À l'étroit

À l'étroit, faire un coup  
de maître, pourquoi pas,  
mais là, ça va trop loin.  
Les premiers cm<sup>2</sup> de peau dénudée – la suite tout à l'heure –, pareil  
à une râpe, l'air passe dessus, plutôt rude.  
Dans la pagaille,  
jambes de pantalon et manches se font rétives, extensions non fiables  
dans l'air,  
à même le corps,

sur le sol.  
Que se passe-t-il ?  
D'abord, rien,  
puis, oui, fugacement, c'est permis.  
Que n'es-tu...  
n'es-tu ici...  
L'imagination qu'il élève, bien trop grande en fait pour ce cagibi.  
Domestiqué, ça ?  
Sauvage, ça ?  
Il nourrit son rêve de tout ce qu'il entend.  
Ici, bien au milieu de la cabine.  
C'est sage.  
Point de petits trous. En revanche, des clichés  
et pêle-mêle des tabous sur les parois.  
Au loin un cri.  
Non ! Couché ! Vilain Airbag ! Pas ici !  
Pas ici dans la pantomime du toujours moins de place !  
Des choses personnelles tombent.  
Là où il y a du textile, il y a des fantômes.  
Maintenant, ça suffit.  
Il redevient normal

un sac plein de sang,  
son moi dissimulé dans sa tenue habituelle,  
un bécard en falzar, prêt pour son sketch du jour.  
Il serre les lèvres,  
renifle et flaire,  
fait glisser un soupir sur le battement de son cœur  
(« bien ajusté », tournure qui convient ici),  
déglutit,  
fait son apparition.

## *Agissant selon la lettre*

Agissant selon la lettre  
et l'esprit de l'heure d'ouverture,  
il contrôle bouées et température  
traverse timidement les différentes zones.

- B'jour collègue qui manie pots et pipettes, couvercles  
et mini-étiquettes en honorant scrupuleusement les procédures.
- B'jour Mister Chlorochoc, crève et je te rendrai  
hommage sur ma page d'accueil.
- Bonjour stagiaire au rictus aigre-doux.
- B'jour collègue préposé au joli collage fait de sparadraps  
(mais est-ce bien sa place, la cantine ?), de bon matin  
pour ainsi dire dans les bras de celle à la voix de polystyrène.
- B'jour douche à Schtroumpfs,  
aujourd'hui comme hier tout bonnement obscène.
- B'jour fausse cascade, machin monotone.
- Salut jet de massage double, on se voit tout à l'heure.
- B'jour Vague la Vague qui bien entendu dort encore, lasse  
à force de battre et d'oindre d'arrache-pied, avec indifférence.
- B'jour injection sous-marine, toujours aussi forte, hein.
- B'jour clapet qui claquette dans le coin maudit.
- B'jour tuyau d'arrosage, serpent récalcitrant.
- B'jour robinet qui transpire.

Agissant selon la lettre  
et l'esprit de l'heure d'ouverture,  
il grimpe routinièrement (mollets durs) sur sa chaise.  
Alors qu'il doit prendre son travail,  
toute son attention se déboutonne.

## *Il y a beaucoup de monde*

Il y a beaucoup de monde,  
on remarque au milieu  
une manifestation. Tu sens comme  
la situation  
se met en mouvement ?

Que fais-tu dans le cas où des nuances se présentent  
et se déshabillent ?

Elles t'épuisent et te poussent  
dans la célèbre pose du bâillement et de la pause.  
Cliquetis.  
Cliquetis.  
Tu te cadenasses.

Poèmes extraits de *Le slalom soft*  
Traduction du néerlandais, Daniel Cunin et l'auteur

---

**Paul Bogaert** est né en 1968 à Bruxelles. [[www.paulbogaert.be](http://www.paulbogaert.be)]

En 1996 paraît son premier recueil, *WELCOME HYGIENE*. Tracassé par un état de surconscience, le poète porte sur lui-même et les autres un regard qui engendre une impression d'étrangeté. On retrouve ces attitudes mentales et sensorielles exacerbées dans le recueil *Circulaire systemen (Systèmes circulaires, 2002)* : Paul Bogaert y explore la fascination qu'il éprouve pour tout ce qui est rotatif. Le système circulaire fermé procure une impression de sécurité, mais aussi de malaise. L'auteur crée, sur un ton pseudo-scientifique, des sortes de machines langagières poétiques qui opposent le quotidien au systématique.

Après avoir publié *AUB (SVP)* en 2006, Paul Bogaert a signé l'essai *Verwondingen (Blessures, 2008)* dans lequel il aborde les secrets de la poésie en analysant la chanson serbe retenue pour le concours de l'Eurovision en 2007. Son éditeur Meulenhoff/Manteau vient de faire paraître *le slalom soft*, son quatrième recueil.

# Pascal Boulanger,

## *L'échappée belle (2) (extrait)*

Un premier recueil de « L'échappée belle » a été publié en 2009 aux éditions Wigwam.

*au commencement beuglements bêlements blatèments hurlements  
ronflements braiements bourdonnements autour du campement ça ne  
ment pas la peau du troupeau le piétinement des sabots le vent dément le  
clan serrant les rangs ça colle au flanc le mal de dents le mauvais temps le  
dégradant le renoncement ça nomme ça dénomme ça surnomme ça  
déconne chez le délirant adam le corps de boue le corps debout sous le  
tohou vavohou*

*quelle désastre le parcours des astres c'est par le doigt que la loi aboie  
faisons l'homme faiseur de prodiges dit le serviteur des circoncis faisons  
qu'il habite bayit de dieu qu'il ne somnole ni ne dort quand mastera  
lancera ses corbeaux faisons qu'il bêche la yabacha sèche faisons qu'il voit  
la pointe du kef briller dans le ciel et le chemesch brunir le michemech  
faisons qu'il sorte d'arad ville aride et vivant de la mort*

*tandis que la vieille mesele brandit son missel dans le rétréci le rabougri  
le fini et que les scouts sous la souca crachent des spirales de foutre moi  
oracle onagre j'écris à la craie mes décrets et je viens vers vous mes  
chouchous sur les genoux les gros cailloux je baise vos joues creusées  
j'arrose figuiers oliviers amandiers pistachiers je lance des cailles en  
plein désert et au dessert je détache un lot pour l'éternel un lot pour  
azazel*

*écoute mon enfant c'est un temps hors du temps et cependant dans le  
temps un hors temps un enjambement un retranchement une totalité  
anticipée aérée déliée totalement là mais fragmentée éclatée un temps  
qui attend un surgissement dans le maintenant un accomplissement dans  
le dénouement un mouvement loin des tourments*

*prochoros à patmos lève le voile et sur la toile sont tous à poil le  
babylonien le sumérien le pharisien le philistin le chien humain sont tous  
nefesh à bout de souffle au fond du trou le dédaigné l'estropié le maltraité  
le lésé le baisé le mal baisé l'abusé le mal payé le trop payé l'offensé l'isolé  
l'oublié le piétiné l'affligé l'accablé le désabusé*

*délivrés les extasiés endieusés lévités stigmatisés graciés toujours plus  
retirés dérobés soulevés enlevés élevés à une coudée sur les arbres au  
sommet des tours à l'extrémité d'un pieu à mi-hauteur des nefs au-dessus  
des dalles des jardins et puis finalement épiés contrôlés enfermés châtiés  
brûlés jetés bouche bée dans le monde affolé halo de rosée nuit coupée  
fumée de fumée tout est fumée dans la foule immergée possédée hantée  
souillée de charniers mais si la haine est plus ancienne que l'amour dans  
le gluant glaiseux si l'arche de noé le châtré s'enroule frappée par la houle  
le doux remous de l'époux cajole la dent d'apolline*

***ils jouent au spectre les abimés les névrosés toujours plus égarés dégoûtés  
excités engagés dans la vénération la plus soumise la rancune la plus  
tenace allongés sur des matelas de vermine précipités vers les neufs  
cercles aux ours aux ouragans hébétés dans les souks les claques  
camouflés en ange de lumière baal-zébul baal-zébul mouches fumier et  
babylone au shéol***

***à sychar là où se trouve la source de jacob dans l'étendue de rocaille et de  
ronce la traînée plaque sa cruche des écailles tombent de ses yeux elle a vu  
l'ange elle a touché son secret humé son parfum profus aérien tout est  
déjà-là pas encore là et déjà-là éloigné dépouillé dispensé du tombeau et  
dans la fosse prise en faute ils ne savent pas d'où je viens où je vais ils sont  
forts ils ont tort ils ne connaissent pas mon père les faux frères les  
jézabels mais ma mort est incertaine puisque j'échappe à la condition  
humaine et la prophétie de malachie annonce élie en transjordanie roussi  
dans ses stries et me voici messie qui démolit lilith qui crie dans l'infèrni  
la tuerie la boucherie écoute un peu mon silence plonge ton cœur dans  
mon livre vois ma voix en trois dimensions quand elle luit dans son or ni  
rouille ni vers ne la ronge***

*tout fumier qu'ils sont dans la perversion la pression la séduction  
l'adhésion ils s'anéantissent eux-mêmes en voulant devenir des dieux  
mathieu les appelle vierges folles mais le troisième œil ne connaît pas le  
deuil et les voyants les grands vivants ont raison contre les aveugles  
tombant dans le fleuve*

*ils se jettent de la poussière sur la tête se désolent se consolent s'affolent  
s'époumonent mais quand deux leptes glissent dans le soulier cabossé les  
réservoirs du bel abîme se rompent c'est l'échappée belle de l'indomptée  
balkis toutes les putains des moabites des ammonites des édomites des  
hittites purgent salomon lui pressent le citron dans les étrons du cédron*



*l'eau qui fourmille rejette ses poiscailles soleil et lune bête et bétail se chamaillent au lance flamme mais abram abraham circoncis celui dont pharaon a pris femme il dit dans la fournaise de nemrod que la colère passe par tes narines pour atteindre la mâchoire des méchants que ton oreille écoute ce que dit ta bouche*

*entre nous dit quel moulin à larynx le dieu des dieux celui qui a parlé qui va parler qui dicte qui engloutit le voici il écoute à outs éliphaz en phase et le job du ras-le-bol quant à satan le mauvais penchant la pierre d'achoppement le faux perdant il frappe au hasard dans le grand bazar*

# Constantin Kaitéris, [apoe]

## *Trois jardins capitaux (extrait)*

### ÉLÉGIE MAITRISÉE AUX BUTTES CHAUMONT

Ici l'herbe prend la pente  
et le ciment ligneux fuit, retors,  
la ligne droite  
en balustrades de lianes.  
Ce 19ème  
sur quoi l'on bute,  
est-ce le siècle,  
belvédère en ruines d'origine  
ou ce découpage  
parisien  
qui  
dans la voile du parc  
s'arrondit?

En ce temps-là je ne connaissais d'Aragon  
ni la prose.

On croit pousser la porte  
d'un espace mis en allées et en plan  
et c'est le temps qui rebondit,  
choc de fer à nos oreilles  
du portillon.

Une grille en tourbillon  
sans clé  
avec quoi déchiffrer  
ces deux siècles  
armés  
à portée de main

Je ne connaissais ni ses vers,  
mais sur la prairie interdite  
par un avis grillagé de vert,  
et derrière les buissons  
poussiéreux plantés pour  
cacher la Commune,  
j'étais toujours peau-rouge  
luttant pour sa prairie.

Et j'ai pour cela,  
épinglé au cadre,  
cartel jauni du papier moderne,  
cet *hic fuit*  
qui me donna le goût de l'encre,  
une encre d'herbe brûlée  
sous les doigts du scribe  
avec en rouge des mots-clefs.

Puis,  
rousseurs racornies en tourbillons,  
des feuilles  
filent  
dans le cycle renouvelé  
sans cesse  
entre ses arbres,  
essences déplacées,  
des lycéens qui sèchent,  
et  
des lycéennes perdues  
sous des cheveux polychromes.

Des étages plus bas,  
strates  
de la géologie du je,  
entre les salariés qui pique-niquent  
sur ses épaules de gazon  
pour cause de soleil et de vie chère,  
c'est mon précambrien,  
enfance à même le sol,  
qui s'étale,  
fondation en retrait  
au bas du tableau vert,  
en forme de poumon pour la métonymie.

## NON LIEU AU SACRÉ COEUR

Si on rasait le Sacré-Cœur  
creux et blanc,  
cloche et fromage à la fois  
posé là sur le cœur  
troué de la Commune  
- un acte aussi de salubrité esthétique -  
on pourrait planter  
sur ce haut-plateau parisien  
qui couronne des abîmes oubliés  
de travail souterrain,  
une cerisaie  
pour qu'en mai les enfants et les merles  
donnent l'assaut aux arbres  
et se gavent  
du cœur de drapeau  
saignant  
des cerises

Mais avant, le rituel imprécis du vent  
emporterait leurs pétales  
jusqu'à la rue de Steinkerque en contrebas  
- un ravin encombré de tissus  
et de verroteries invendables -  
passant au-dessus de la pente,  
talus raide où s'accroche  
contre toute logique  
un jardin

Qui est comme un théâtre où la salle  
serait sur scène  
avec des parterres de sable poussiéreux,  
des promenoirs sans vibrato,  
d'un vert à ruminer,  
des baignoires remplies  
d'une eau qui ne réfléchit guère,  
des balcons qui ne sont pas un paradis,  
avec trop d'escaliers et pas de spectacle.

Pourtant  
dans les coulisses montagneuses et modestes  
l'espace palpite mieux :  
les balustrades des chemins  
y sont en bois de béton bucolique  
comme les rochers qui rouillent en dedans,  
mais les feuilles en automne  
et les enfants sont authentiques  
qui tirent d'une borne, verte  
comme un dieu local,  
le fil infini et sonore de l'eau

Dans ce théâtre incliné et faussé,  
en continu,  
toujours le même  
en éléments  
toujours renouvelés  
de sable mouvant,  
le public monte et descend  
sans savoir où s'asseoir,  
cherchant peut-être où et quand  
les acteurs vont commencer  
une représentation  
dont ils n'ont pas le programme

Pourtant enfant  
déguisé en enfant,  
j'ai joué ici  
en toutes saisons  
des spectacles au conditionnel ;  
avec des comparses  
qui eux aussi  
n'avaient que l'excuse de l'âge  
- un âge d'herbe et âpre sous la dent -  
j'ai monté de toutes pièces  
des aventures, des morts héroïques  
et renouvelées,  
qui à la fermeture des grilles s'effaçaient.  
J'imaginai le futur  
comme un présent en boucle bouclé,  
tout ça manquait de bouquet final  
et nous faisons nous même les rappels

Et il y avait le soir  
répétition sans fin  
de vieux acteurs en diasporas  
réfugiés en rond sur leur chaises  
et qui détenaient des trésors  
de drames  
banalement terribles  
fixés par le passé  
et les frontières  
et spectateur  
dans l'ombre  
- non du soir mais du présent -  
j'écoutais  
par coeur  
ces tragédies orientales  
et historiques

Mais dans cet aujourd'hui sans dorure d'automne  
où le beau fixe  
d'une nostalgie toute intérieure  
m'a porté,  
la glace au mercure du temps  
est maintenant sans tain  
et sans battements de mains  
et comme les autres,  
spectateur sans spectacle,  
étranger malvenu,  
comme dans ces théâtres  
devenus  
garage ou entrepôts,  
je ne trouve pas place entre les buis  
taillés comme pour les échecs.



# Sandra

## Moussempès, [apoe]

### *Acrobaties dessinées*

Il s'agit du sud, peu importe,  
Le projet se détourne du projet initial  
S'essayer à l'essai faute de creuser une évidence

Le développement enveloppe les hypothèses  
concernant la fonction d'un papillon de nuit  
Surprise de l'anti posture  
l'insecte se colle au pare-brise

Des cambrures lexicales n'engagent pas  
l'unité factice d'un récit mais ses lucarnes

Ou post punk tout ce qui précède l'envoûtement  
Prédispose à l'embrassement d'une illusion

« On ne connaît jamais l'histoire avant qu'elle ne soit écrite »

&

Une histoire naturelle avec son muséum d'origine  
Etablissement à but non luxuriant, orgueil de la Nation  
objets tremblants remontés après mise en serre

quelque chose se brouille, la présentatrice balbutie des excuses  
un visage d'homme prend sa place on ne comprend plus

Comme les larves dans la texture du plafond  
le seul à se dédoubler  
Glissent et survivent en bandes armées  
quand la conséquence du mobile se vide : une bonne action la remplace

&

*Pour Kristin Prevallet*

Si cette fois j'étais au bout du lit  
En megottant sur la froideur du temps en oubliant sciemment

La proposition d'un cartilage de l'esprit  
A faire glisser sur un fil

J'envoie précautionneusement  
les ondes une fois l'expérience entérinée puisque n'étant pas moi-même ce  
jour là  
J'avais prévu un plan b de recevoir seulement tes thoughts  
Et les pensées françaises se dénoyauteraient d'elles même

With a suspicion, nos pièces musicales donnaient le ton  
À cette expérience s'ajoutait une formule narrative  
je la récupère ici dans un récipient de métal  
Qui pourra servir le divin entertainment

(le 16 juillet 2010)

&

## *Melancholia X*

le lit défait en priorité parce que faire le lit n'est pas la priorité  
d'un piano qu'on s'accorde à seriner

Plus tard une chanson répétitive dans le taxi en direction de l'hôtel  
Avec vue sur  
je ne me souviens pas

Tout ça est tellement soft : ce site érotique sur le plaisir bourgeois  
Robe à lacets noirs version nipponne meurtrie  
J'organise une fuite, une version originale non sous-titrée avec ou sans  
jetons

Avant, la voix enregistrée du monologue s'associait au funambule/performer  
Maintenant les curateurs se contentent de prévenir :  
-chaque fois qu'elle essaye de faire comme toi, toujours en moins bien  
chaque fois qu'elle ferme les yeux, la bouche, en citant des noms connus, le  
cœur ne scintille pas en pendentif

reste une scène gravée dans mon esprit  
petit moteur silencieux de l'avaloire ou proposition forcée sur vue antérieure

&

Plutôt la perte de la base-donnée  
Elle regarde en arrière non pas ce qui l'aidait à vivre mais les déhanchements  
de cette actrice du téléfilm

Toujours habillée en garçon, l'individue soupirait longuement  
Une vie, même un extrait au ralenti de cette vie, peut-on en faire une  
histoire neuve  
(un essai)

&

Petite marquise discount pose ses RRT (rires ratés télécommandés)  
était active et souriante dans sa grande cuisine INTERGENERATIONNELLE

Tout cela est noté directement sous la pile de secrets  
Une corde à siroter dans l'espace clos (avec des filles trop amoureuses d'elles mêmes)

Qui dit close se surpique en passant de la fille à la rose

L'unique tunique démontable :  
rien-ou plutôt le bruit entourant le silence dont j'ai besoin-

&

(Sauf qu'ici la proposition est accidentelle)

Le paragraphe est effacé  
L'auto interprétation des choses moins utiles  
laissées pour compte comme dans la chambre de bonne à disparaître  
-réapparue dans un contexte liquide au cours d'une séance de purification-

Elle s'avère dormir dans une chambre sans voiles

un corridor externe apprend aux individus à devenir cinéphiles de leurs vies associées  
les personnages vont se cloîtrer en cloisonnant leurs pensées, pour finir par  
habiter les livres de leur enfance

de nombreux adjectifs pourraient décrire la violence avec beauté  
mais trop d'adjectifs s'auto-traduisent et laissent un champs de ruines

&

Sur Britney Spears  
et-l'effort de rendre l'autre fou-

Baby doll est-elle un souvenir (s)-e-x-i-s-t-e

Une loi raisonnée qui multiplie ses propres interdits à l'infini

En mensonge classé X  
l'entourage devint faction toxique  
avec détermination, en pleine obscurité

À présent (ou vit-elle ?)  
Et sa raison meuble un pavillon/déclinaison de joutes morales

.....

# Charles Pennequin, *[apoe]*

*La fin des poux (Travail en cours)*

nous déclinons  
notre identité  
car nous sommes  
dans le déclin  
et dans tout déclin  
il faudra décliner

la jeunesse pousse  
la jeunesse est une tige  
ça pousse  
c'est la jeunesse  
comment ça fait d'être jeune  
ça fait quoi la jeunesse  
la jeunesse elle fleure  
elle fleure bon la jeunesse  
la jeunesse est une fleur qui pousse  
est une tige  
ça pousse en dedans  
que faire quand on est jeune  
ça monte  
ça effleure  
c'est l'effleurement  
elle effleure elle  
elle est toute effleurée la jeunesse  
elle est fine  
une finesse  
la fleurée fine jeunesse on l'aime  
on aime être jeune c'est beau  
c'est doux c'est

ça fait quoi d'être jeune

calme  
ça voit les choses  
oui ça les voit  
calmement ça grandit dedans  
c'est dans les choses  
c'est dedans que ça pousse  
intérieurement  
il n'y a rien d'autre à faire  
rien d'intérieur  
laissez pisser vous verrez  
vous verrez bien oui  
la jeunesse elle grandit  
elle est dans la chose grandissante  
ça devient énorme  
une énormité jeune  
et puis un repliement  
et puis alors  
la jeunesse  
se voit bien naître dedans  
ça se voit bien  
ça se prend  
ça se monte  
c'est dedans  
c'est en épingle et ça pousse  
c'est vers nous que c'est  
dans notre corps  
c'est nous dans tout notre corps  
et ça nous noue nous-même  
c'est notre corps tout nouveaux oui  
et qui pousse  
qui est beau  
et en nœud  
et qui s'agite  
qui voit les choses  
et qui s'emmerde

la jeunesse s'emmerde

elle n'a de cesse de s'emmerder la jeunesse  
elle n'a de cesse de tourner en rond  
et s'emmerder la jeunesse

elle n'a de cesse de pas savoir quoi  
et qu'est-ce la jeunesse  
savoir quoi et qu'est-ce d'elle-même  
elle n'a de cesse de savoir sans vraiment savoir  
et de rien faire pour le faire  
elle fait pourtant  
elle agite  
mais hors d'elle  
que faire alors  
que fait la jeunesse  
que fait la police  
la jeunesse elle n'a de cesse de s'agiter la police  
la jeunesse est hors d'elle la police  
et dedans ça pousse à l'agissement  
c'est dedans que tout arrive pour la jeunesse  
la belle jeunesse  
la police  
elle arrive  
elle est dedans  
elle pousse  
elle a une fleur  
c'est dedans que ça effleure pour la jeunesse  
sitôt dedans que c'est foiré  
déjà flou  
et fini  
fumé  
c'est dans la fleur  
la fine tige qui monte  
qui foule et qui monte  
la poussée florale de la fleur  
elle est fleur  
fleurée elle effleure  
forme fond elle est feu fleur  
elle est folle

voilà c'est ça

elle est folle de jeunesse la jeunesse

la jeunesse est une folie folle  
furieuse elle fume c'est dedans  
c'est tout fumant et dedans  
ça fume et ça monte



la jeunesse monte en tige dans l'esprit  
c'est l'esprit animal  
il bouge l'esprit  
il est animé  
la tige monte dedans  
l'esprit est une glande  
et la glande penche  
en fonction du penchant  
fait la glande  
de la jeunesse basculée  
la bascule avec l'idée maîtresse de la jeunesse  
l'idée maîtresse dedans  
c'est-à-dire la glande  
le remuement dans la jeunesse  
et qui penche  
la glande  
elle penche en fonction du mental  
de la jeunesse  
est un mental  
animal  
une animosité  
d'animal  
un concept animalier la jeunesse  
un bestiaire la jeunesse  
la glande reste suspendue  
accrochée au désir  
du jeune à la glande  
qui penche selon son esprit  
d'animal intelligent et qui penche  
en fonction des autres  
animaux le désir animal  
de jeunesse du jeune  
tous les désirs qui font pencher  
la glande selon les esprits  
tous les désirs du jeune  
sont comme des bêtes  
à tourner  
à pencher  
à hurler à la mort  
dans l'esprit de la jeunesse

# Virginie Poitrasson,

## *Patch(!)*

### *EXTRAIT 1*

La nuit se charge méthodiquement de défaire l'ouvrage,  
Tissé de l'intérieur, pour mieux y entrer.

Dans la chambre,  
L'angle du lit répond à mes demandes  
Et c'est la couverture qui se découvre  
Pour raconter la nuit  
Enroulée autour des corps  
Menaçante, elle respire  
Et c'est le poids délié de l'oreiller  
Où s'entassent secrets confiés,  
Confits de confiance  
Collants rouges, sanguinolents, épais et sombres,  
Et c'est dans les draps échauffés  
Recouvrant à nouveau  
La poitrine lourde de sommeil  
Une mémoire qui enferme à clé  
la rareté des sentiments  
Alignés les bras stagnent dans l'air  
Embrassent le vide  
L'espace de la chambre s'étire  
Les angles de la couverture disent  
La qualité de la fibre utilisée  
La surface laisse rebondir l'œil  
Retournée, elle se creuse et forme des tunnels

Ulysse, linceul de transparence, Pénélope endormie,  
La langue est une alliée.

Nous sommes des vases,  
Parallèles,  
Phase d'autres,  
Alertes,  
On se plie,  
On se déplie, se replie,  
Et si on se déliait ?  
Une enveloppe,  
Une coquille,  
Une ligne ramassée à sec.

Étroit,  
L'homme s'enveloppe,  
Un point.  
Le point est un mot,  
Le point est un mot minuscule  
que l'on ne peut pas encore lire,  
peut-être à la loupe...  
point noir translucide.

L'écriture est une peau,  
la plus fine possible,  
Collant au sujet  
Cherchant à apparaître,  
Absorbant concavités, convexités se présentant à elle,  
Diaphane,  
Éclairant d'une certaine lumière les choses.

Le minime m'est toujours irréel.

## EXTRAIT 2

*Lily l'a dit :*

*Hum, pffff... (première latte)*

La femme est une créature géomètre.  
Elle s'implique en toute conscience, dans les développements respectueux, recyclables, responsables, ciblés et originaux.  
Dans un esprit des plus protecteurs.

C'est bien connu,  
Chacun d'entre nous aime les choses qui rassurent,  
à travers elles, à travers ces gestes,  
une histoire passée se rappelle à nous,  
une tendresse revenue.

*Humm, (la fumée avalée)*

La femme est un réceptacle thérapeutique et addictif.  
Elle enchaîne  
Et elle apaise.

C'est une pose obligée, sinon une activité perpétuelle.

*Pfffff...*

La légende a longtemps répété :  
« Lorsqu'une femme fait quelque chose de ses dix doigts, elle travaille la laine. »

On l'a souvent cru fée ou sorcière.

En réalité, elle est elle et se maintient elle.  
Les nœuds et coutures étant des dépendances.

...le temps des araignées est de nouveau arrivé dans la maison. Les araignées dans les coins près des plafonds, des cocons au creux des toiles. Des fils argentés qui semblent produits par de la lumière pure, une lumière fragile comme une information mais pourvoyeuse d'idées...

*Hum, ffououou....*

Elle dissimule sa technicité, ses sécrétions qui emballent, protègent, alertent et s'enroulent,

Sa parole – premier bain – se double du geste,  
Il est plus que temps d’y remédier, ouaich !

Au quotidien, elle est un modèle technique qui amorce la  
pensée : mouvements prestes, tournoiment hypnotique,  
va-et-vient, rotation impeccable, aller et retour incessant,  
etc.

Sans discussion aucune, elle initie cette brillance.

(Son parcours est pourtant tissé de parois aveugles.)

*Hum, pffff... (troisième latte)*

Et pourtant, elle dépasse sa pratique en prenant  
franchement position.

Par son mode d’action,  
elle arrive à ralentir les événements,  
revenant sans cesse en arrière,  
d’avant en arrière, vers l’avant, à nouveau en arrière, de  
l’avant à l’arrière,  
et reculer le moment d’agir.

Elle a depuis longtemps enroulé sa guerre.

Sachant que l’absence est réversible,



« Ruse qui fait illusion, selon le dernier sondage, 80% des réponses sont en faveur de cette fluidité, allègrement complétée par une recherche de souplesse. »

*Pfffff... (fumée soufflée)*

Explicitation supplémentaire sur ce qui fait illusion :  
« Le fondement du perspectivisme repose sur la ligne issue de lignes, les points de vue étant une seconde sorte de singularité dans l'espace. »

Ça a l'air tiré par les cheveux ?

Vous pensez qu'elle a une araignée au plafond ?

*Hum... (dernière latte)*

Détrompez-vous, le seul raccourci qu'on puisse faire,  
C'est dire qu'elle a la langue alerte,  
Dans ses plus larges rapports...  
(surtout l'animal)

*Cendrier*

# Stephen Rodefer, [apoe]

## *Anemic Cinema*

Si ce pékin me demande de bouger ou de sortir de ce cercueil  
Je retourne dans la rue. Si Diana appelle, je ne suis pas là.  
J'ai jamais pu la comprendre. Un châssis comme pas deux  
Et personne ne l'emballait pour la ramener au paddock.  
Certains sont obligés d'être heureux parce qu'ils sont riches et rien d'autre  
Réunis sur de petits toits autour de quelque petite royauté, le prétendant  
Est Roi, bien que sa femme soit Anglaise et roturière.  
Ils rêgissent la jet-set internationale. Allez comprendre. Moi j'abandonne.

C'était dans un des petits casinos, à une heure plutôt avancée.  
Nous avons fini de parier. Nous n'avions pas mangé ensemble depuis midi.  
Chaque nuit est comme toutes les autres nuits. Hors champ, tu ne ris jamais.  
À côté des autres tu as le corps d'un animal.  
La même chose pour le Roi. Quelqu'un le connaît  
Ce gigolo? C'est un remède-né. Ça supprime la douleur.  
J'ai honte de faire payer mes clients pour l'essence. C'est bon  
Charlie, prends le volant. Bienvenue aux Bahamas.

Elle m'a regardé le temps d'une mesure et demie  
Mais j'ai su que je me souviendrais d'elle aussi longtemps que je vivrais,  
Si je tenais jusque-là. Arrivé à Rome j'ai décidé de me mettre au travail.  
Elle était la mariée sur qui tombait la pluie.  
Elle devait courir les boutiques pour son trousseau. Je sais maintenant que c'était pleine  
D'une inquiétude plaintive, je réalise enfin qu'elle était  
Ce que les autres femmes n'étaient pas, et vice-versa. Cette fille ne voulait rien  
qu'une chose : attendre qu'ils aient vent de ceci à Santa Monica.

Comme vous le voyez, ils ont insisté là-dessus franchement.  
Dans une chapelle ancienne, avec pour témoins une poignée d'étrangers, sous le pont  
La mariée accorda au marié son bras d'honneur. Personne n'a été capable de  
Me dire que c'est comme ça que les Borgia s'étaient mariés.  
Il se passait plus de choses à l'intérieur que dehors.  
Les pâtisseries étaient de Verago, formidable mais ignoré.  
Je tendais l'oreille pour saisir un message malgré le toucan mais c'était la folie.  
J'ai oublié l'espagnol pour Cendrillon mais bois quand même un verre.  
Je ne l'ai vue qu'une fois après la nuit de noces.  
Deux fois, en fait, mais la seconde, elle était morte.



C'était la grande spécialiste des mariages brisés.  
La première fois c'était il y a une semaine exactement.  
J'étais planqué dans ma chambre d'hôtel en train d'écrire.  
Elle n'avait pas bravé la tempête en voiture pour repartir bredouille.  
Il y a certaines choses qui doivent être dites parfois pour lesquelles  
Il n'existe peut-être aucun mot. Comment un rêve pourrait-il ressembler davantage  
à un rêve ?

Pour une comtesse qui ne boit pas, c'est un sacré Cognac.  
Tu es fière, mais il est temps de se réveiller.  
Ça commence avec des conneries, après ce sont des oiseaux empaillés, des tampons,  
Et maintenant des madeleines. Imagine qu'il ne voit pas les choses comme toi.  
Tu as ton bébé, quoi qu'il arrive. Dans un hôpital,  
À Benghazi, son corps vole en éclats dans un attentat.  
Si on lit le rapport, on comprend que seules certaines parties ont été retrouvées.  
C'est pour cela qu'elle n'a jamais pu aimer quiconque depuis.

## *Marche ample vie*

Je crus voir ma dernière théorie à demeure  
traverser l'âtre comme un train

Car le Chevalier Sans-Tête est chauve  
dans la tombe où les cheveux poussent à foison

Et Maud était l'androgynie sans club  
sur le chemin qui mène à Willy Beach

Cher George, cette attitude était myope  
de poix et c'est un point myope

Chère Lesbia, la dyslexie vit  
Les schizophrènes applaudissent pour appeler l'aube

Mais comment s'appelle ton perroquet ?  
Appelons-le Attelage pour Deux

Couine, cher Perroquet, chante  
Etcetera, un certain nombre de chansons etc

Ville Illusoire où vit Tom le Fou  
dont les poumons sont bousillés par Dieu & co

Où les feux de signalisation codent l'Aurore  
en référence à une nouvelle tasse bue

Lac sur le bord du Sommeil  
la cavalière qui ne meurt voit

Son homonyme chanter sa Faim  
comme un époux signe pour l'autre

Triant ce fragment sans fin de Ciel  
que le rideau a tiré sur nos racines

## *Enfant de Faust*

Des veines en furie ont beau jouer comme à l'école  
Les hantises basanées d'anarchies perdues  
Et refuser la soumission imminente en piaffant

À côté de chez exstatica  
Une tache de rousseur qui surfe dans une chevelure flottante  
a beau posséder deux fois la danse d'anche à l'arche  
Et griffonner un bruant sur le lit

Une apocalypse de la grande  
confiscation terrestre du temps de l'horloge,  
Thé en tasse, a beau ratisser tout jusqu'au garrot

Des dandys d'Écosse ont beau bâcher les décombres  
Avec le Québécois de Lénine tout immaculé  
le jour du festival du film sur la nature Lyrique

La générosité du second sens  
du sens englose en pâmoison d'abondant gain  
Nul autre que le grand bois frais battant  
Où les baies s'amoncellent indéfectibles à être eues

## *Paysage final*

... la dernière vague de couleur retomba dans le silence. Des flaques presque carrées murmuraient sous leurs étais, créant un mouvement qui était presque d'une autre couleur. Des rochers à proximité maintenaient leur repos apparent légèrement hors de vue. Une petite chose fit mine de s'insinuer près de l'un d'eux en une minute de plus, puis elle demeura immobile. Alors il sembla qu'il n'y eut rien là. Là où s'élevait une infime rumeur, évocatrice de quelque représentation antérieure, depuis longtemps interrompue, après une durée incalculable, contre le fond de toute chose, une berge en désagrégation glissa silencieusement dans la fosse — furtif morceau flottant de quelque preuve désormais impossible à consigner ou deviner. Puis elle aussi disparut.

La nuit cette nuit était la même nuit qu'auparavant. Demain la lumière fouillerait la même scène, comme elle l'a toujours fait. Hier fut un jour nouveau.

## *L'allumette de Wittgenstein*

Il voit qu'il ne voit pas  
mais il ne voit pas qu'il voit  
comme lorsqu'il substitue son corps  
au mien, et lorsque le stylo dans sa main  
se confond avec l'allumette dans la mienne.  
C'est là que nous battons les jeunes.

Mais substituer mon corps à son corps  
postule quel avantage, puisqu'un corps  
A changé pour être comme l'autre et vice versa.  
Que peut-on affirmer connaître  
indirectement si cela ne doit jamais être  
Connu directement ? Mais bien sûr il y a du connu.

Je vois mes propres allumettes, et c'est là  
l'image trompeuse quand tu m'abordes  
en quête de feu. Mais je ne sais que par oui-dire  
à quoi ressemble ta boîte d'allumette  
avant que je la prenne et la frotte  
et l'empoché avec la mienne.

Traduction de l'anglais (USA), Abigail Lang

# Laurent Zimmermann, *[apoe]*

## *Bouquet de fleurs*

Cousues, pleines des courbes au fil qui éclatent dans l'œil, dans le drap de la ressemblance  
Qui se dessine sur le marbre des phrases, ramassées dans leur formule, près du phasme  
Du coude, du bras, qui craquent dans la dent, parcourent la lèvre, le dôme aérien, le  
Bouchon qui a filé le long de l'idée, a suivi la pommette, la carafe dans le crâne,  
Cousues, peintes, ne sont plus que leur évocation, le claquement de leur retrait.

Et qui s'allongent, insistent dans le soir, stylo rouge sur les lèvres, la joue, dans  
Les papiers qui s'amassent en désordre, tombent, se mélangent aux regards, dans  
La petite stupéfaction devant la console, sous le porche du salon qui chantonne,  
De la pluie qui frappe, sculpte un crâne devant la fenêtre, arrache un morceau  
De toile, de vêtement, fait tourner un talon auprès du coude, et elle a tout dissimulé

## *Histoire d'amour*

Le premier contrat s'écrit dans la lettre qui brûle, la pierre chaude dévorant les doigts,  
La jupe traversant, folle, affolée, resserrant ses ficelles dans la porte claquée, gonflée,  
Envolée, soufflant dans ses coussins, les joues, minuscule chose, voisine du tapis,  
Des dorures, des applaudissements, de la brusquerie tandis que siffle une lèvre nue.

Et colliers dans les yeux, appelant, corps prononçant la phrase inédite, jouant avec  
La machinerie des avances, des courants dans l'obscur, des carreaux colorés, offrant  
A couper, transporter, la boiserie, sa fraîcheur, la promesse, l'échappée trois heures et  
La proposition qui s'éloigne dans chaque phrase, chaque geste, des mâts dans le rebond, quand  
Arrive l'instant des aboiements dans le grand brouillard des oiseaux inconnus criant sur la chair.

## *Premier regard amoureux*

Avec la facilité de la nuit passée dans les bouleversements des yeux de ruban et de pluie dans le  
Silence déployé jusqu'au bout de la main, des cheveux, de la boule attendant dans la lumière près  
De la multiplication des déchirements au-delà des nuages et des ampoules dérivantes auprès des murs  
Bougeant avec la simplicité du bac dans la grande croyance et la fermeture partout des rideaux blancs.

## *Mouettes sur un banc de sable*

Près d'une grande serviette déchirée venue de l'intérieur du vaisseau le sablier  
tousse, la sangle  
Qui retient le sourire d'un animal affolé se rompt, va rouler dans le collier,  
dévale la pente  
Que ne délimite plus le petit ensemble de panneaux arrachés au loin, et  
surgissent  
Le bruit intense du remuement en haut des échelles, la mémoire, les déplacements, les  
Octaves qui roulent au fond, tapotent en surface dans les choses précieuses  
avec les dents.

Dans un rideau qui dérive au milieu des cordages se tient debout une chose  
qui tombe souvent  
Ou rebondit sur ses pattes dans le roulement du wagon dont les portes  
s'ouvrent dans la nuit, dont  
Le moteur se disloque dans la petite bouteille qui tourne dans le verre, mange  
une mèche, saute  
Par-dessus le bastingage près des grandes machines sur le quai, des barres  
dissimulées dans  
Des caissons de couleur qui rient dans une salle obscure, pavoise dans l'oubli  
qui tord le cou.

*Documents & caetera, [d&c]*

SERGUËÏ

ZAVIALOV,

LES QUATRE BONNES  
NOUVELLES

LA BONNE NOUVELLE SELON LES ERZIAS

1.

**Et Inechkaïpaz parcourut toutes les villes et les villages de la région proche d'Alatyr, intervenant dans leurs écoles, dans leurs établissements techniques professionnels, dans les maisons de la culture, communiquant les bonnes nouvelles parlant de l'Indépendance proche, et soignant toute maladie et toute infirmité chez les humains.**

1. Particulièrement en août de cette année, où il pleuvait sans discontinuer ;
2. où les terres noires s'étaient transformées non en boue, mais en fange ;
3. où la grand route après Tchamza (plus loin il n'y avait alors pas d'asphalte – un gravier couvert de goudron) avait même semblé changer d'odeur ;
4. et dans l'église d'Atiachevo (durant toutes les années soviétiques on y faisait les messes) – une petite coupole azur en bois avec de stupides petites étoiles dorées –
5. les vieilles Mordves faisaient des courbettes devant le prophète Élie sans leur zèle habituel ;
6. et les gueux ivres des campagnes et les filles venues de Saransk en vacances où elles s'étaient irréversiblement engagées sur le sentier des putes,
7. et un monstre apeuré sorti d'une ruine quelconque avec son immense tête qui ballottait
8. s'efforçaient en L'attendant de se protéger du vent humide sous les auvents des arrêts d'autobus.

**Et voyant le peuple en foules Il eut pitié d'eux, de les voir si épuisés et de voir qu'ils n'avaient nulle pitié l'un envers l'autre.**



**Et sa renommée se répandit dans toute la R.S.S.A. de Mordovie et les représentants de l'intelligentsia nationale dirent : « Il est venu celui qui dit qu'il est Fils des Erzias, alors qu'il aime bouffer et picoler, qu'il est l'ami de toutes sortes de voleurs et de putes » ?**

1. Oui on pouvait dire n'importe quoi de cette étrange bande qui en ce mois d'août se rassemblait tous les soirs, comme on disait ici, « dans un rade » -
2. une gargote puante à Ardatov – de l'autre côté de la route où se dressait une tribune en contreplaqué peinturluré qu'on ne démontait jamais ;
3. ils avaient tous l'air éreinté et fatigué, ou comme on aurait dit en vers *travaillant et accablé* ;
4. ils mangeaient sans s'être lavé les mains, buvaient de la vodka d'un air sombre, regardaient devant eux, refusaient de parler russe ;
5. les voyous du coin sous l'effet de la peur (l'un d'entre eux avait ensuite été porter le doulos chez les flics) avaient déménagé sous les auvents-champignons de la plage en bord de rivière ;
6. ils fumaient des cigarettes russes « Nord » (on estimait, allez savoir pourquoi, qu'elles étaient moins sensibles à l'humidité), juraient méchamment, menaçaient de maraver tout le monde.

**Les flics avaient tenu une conférence contre Lui, pour d'une manière ou d'une autre Le faire périr. Mais quand il l'eut appris, Inechkaïpaz s'éloigna de là, et une multitude de gens Le suivit, et il les guérit tous.**

#### LA BONNE NOUVELLE SELON LES MOKCHAS

##### 1.

**Après ceci Il parcourut les villes et les villages du pays mokcha et avec Lui les Douze et certaines femmes qui lui servaient de corps et de nom.**

1. Et alors c'était justement le début du printemps et il y eut dans ces régions une grande crue jamais vue :
2. comme si la mer Chaude que, comme le racontaient les vieilles femmes, l'iniazor Tiouchtian était parti chercher, était elle-même venu à sa semence.
3. Et le village de Mokchtrva ( en russe : Kanakovo-les-sables), où ils s'étaient arrêtés lors des crues, était devenu une île.
4. Et les enfants (*Laissez-les ! Ne les empêchez pas de venir à Moi !* – disait-Il) on les emmenait à l'école de Kondorovka en bateaux à moteur.
5. Et de l'eau émergeaient les faites des chênes et un morceau de glace non fondue s'était coincé entre les saules.
6. Et toute cette semaine où ils furent là-bas, le soleil aveugla ceux qui voient et assourdit ceux qui entendent,

7. Et quand les machines à traire ne grondaient pas, on peut dire qu'une espèce de silence régnait sur les fermes.

8. Et comme l'eau ne descendait pas, le samedi, au début de la troisième veille, ils brisèrent le cadenas d'une barque plate voisine ; mais Lui, Il n'était pas avec eux.

### **À la quatrième veille de la nuit Otsiouchkaïbas vint à eux en marchant sur l'eau.**

2.

### **Un beau jour Il arrive avec Ses disciples à Saransk, à la gare, et il leur dit : allons en amont, du côté du bassin de la Soura. Et ils prirent des billets pour un wagon sans compartiments séparés. Et ils partirent.**

1. Et il était 4.15 du matin et le train de voyageurs N° 669 Gorki-Penza n'avait que 20 minutes de retard.

2. Et pendant leur voyage Il s'endormit. Derrière la fenêtre il y eut d'abord une forte neige et une forte tempête, tout cela se calma avant l'aube, mais il faisait si froid

3. que, quand Il descendit sur le quai à Penza, toute la ville était prise dans les congères et la place devant le comité de région du P.C.U.S. était comme un désert de glace, sur lequel glissait le factionnaire,

4. et dans les ténèbres du matin Il monta vers la vieille ville, sans éviter le vent ; sans s'emmitoufler dans son manteau d'automne et sans chapka,

5. et au-dessus des cheminées des baraques en bois des fumées flottaient puissamment.

6. Et pendant qu'ils avançaient, des malades et des miséreux sortaient des ruelles, et guidaient les aveugles, et portaient les affaiblis,

7. et dans le petit square près de l'école Constantin Apollonovitch Savitski Il était déjà entouré d'une foule, et il s'adressa à eux en mokcha,

8. et les enseigna aussitôt, en plein vent et pleine glace, et comme personne ne comprenait, Il se mit à toucher ceux qui étaient venus et ceux qui avaient été portés,

9. et les guérit tous. Et, s'approchant, les disciples Lui dirent : pourquoi tu ne dis plus rien, Otsiazor ?

10. Il leur dit en réponse : Je les ai touchés, parce qu'ils n'avaient pas de langue pour parler avec eux.

11. Et accomplit des miracles, parce qu'il n'y avait pas d'arguments pour leurs têtes.

### **Car le naturel de ces gens était devenu grossier**

1.

**Au nom d'Allah clément et miséricordieux.**

1. Il y avait un Tatare riche ; son nom était Ildar et il était né dans le district de Kyzyl-October de la région de Gorki. C'était un bandit raisonnable : n'avait pas fait de prison, n'avait pas été tué.
2. *Il se revêtait de pourpre et de lin fin et faisait chaque jour brillante chère.*
3. Le vendredi il allait à la mosquée.
4. Il y avait aussi un SDF nommé Ravil qui gisait près des portes des WC de la gare de Sergatch, tout couvert d'ulcères ; et les chiens venaient lécher ses ulcères.
5. Et les autres Tatares *mangeaient, buvaient, prenaient femme*, et payaient rançon, prenaient mari et circonçaient leurs fils,
6. *mangeaient, buvaient, achetaient* des voitures, *revendaient* le déficitaire, faisaient construire villas et appartements coopératifs,
7. et l'automne est arrivée, et il a plu - de l'Aïd el-Fitr à l'Aïd el-Kebir,
8. ensuite sont arrivés hiver et printemps et été, et là c'est la fête de la Charrue,
9. et puis à nouveau l'automne et de nouveau l'Aïd el-Fitr.

**En vérité Allah est celui qui sait, le doux ! Qui se soumet à Allah et à Son Prophète, celui-là. Il le fait entrer dans les jardins où dans les creux coulent des rivières – ils y resteront éternellement.**

2.

**Mais si tu avais vu comment ceux qui ne croient pas finissent leur vie : les anges leur frappent le visage et le dos. Bats-toi avec les ennemis jusqu'à ce que la foi soit toute à Allah ; mais si tes ennemis inclinent à la paix, inclines-y toi aussi, et remets t'en à Allah car Il est celui qui écoute, celui qui sait.**

1. Mais et l'automne, et l'hiver, et le printemps, et l'été, on cracha au visage de quelqu'un, on éclata les lèvres de quelqu'un à coups de botte, on donna des coups de bâton sur la tête de quelqu'un. C'étaient les hommes de la Loi.
2. Et il y avait encore ceux qui à propos d'une chose criaient « bien », et à propos d'une autre – « mal » et confirmaient leur bon droit d'un coup de couteau. Ce n'étaient pas les hommes de la Loi.
3. Et Il leur disait : « *Que soit sanctifié* » car tout était dans la turpitude
4. disait « *Il viendra* » car rien ne venait ni se produisait,
5. disait « *Ce sera* » car rien n'était,
6. eux-mêmes n'étaient pas,
7. mais Sa sueur était comme des gouttes de sang tombant sur la terre.
8. Et on Lui disait « Azor, Azor », qui veut dire prince, et Lui Il leur disait « Allez vous faire enculer. Je ne vous connais pas ».

**Et tous rusaient, et Allah rusait, et Allah est le meilleur des rusés. Il n'y a pas de Dieu hormis Lui le grand, le sage.**

## LA BONNE NOUVELLE SELON LES ROUZES

### 1.

**Après cela Azor élut soixante-dix autres disciples et les envoya par deux devant Sa propre face dans chaque ville et dans chaque village de type urbain, et dans chaque chef-lieu de district, et même jusqu'à chaque conseil de village.**

1. Et c'étaient Ordan-boué et Atiachevo, Naïmany et Kotchkourovo,
2. ainsi qu'Itchalki et Kemlia dans la Terre des Erzias.
3. Et c'étaient Potma et Iavas, Salazgor et Pichlia,
4. ainsi que Pourdoch et Sivin dans la Terre des Mokchas.
5. Et encore Pikchen et Iaz, Arzamas et Alatyr dans l'apanage de Pourgaz.
6. ainsi que Tchambar et Poim, Narovtchat et Kamechkir dans l'apanage de Pourech.
7. Et Saran Och et ses faubourgs : Atemar, Possop, Liambir.
8. Et Penza et ses faubourgs : Chemychlei, Ramzaï, Ardym.
9. Et toi, Obran Och, Nijni Novgorod, la mère des villes mordves, ta corne est levée haut.
10. Que se réalise ce qui a été dit à travers le *torama* de Tiouchtian soufflant dans sa trompe :

**Et toi, terre des Bourtasses, le long des routes s'étalant en steppes, là-bas, au-delà de la rivière Soura, et toi, peuple des bois sur la Tsna, semence des Mechtchères, errant sur le sentier de la foi russe, même vous vous avez vu la lumière de l'Indépendance, et ce – elle a illuminé tous ceux qui étaient dans l'ombre mortelle.**

### 2.

**Et ils s'approchèrent d'Obran Och – de Nijni Novgorod – et quand il entra dans Nijni Novgorod et remonta la rue Sverdlov, qui est maintenant la rue de la Grande Intercession, toute la ville se mit en mouvement et ne cessa de demander : qui est-Ce ? Les gens disaient : Ce est Inechaïpaz, le dieu mordve.**

1. Tous savent en gros comment cette entreprise s'est terminée, quand toute la bande a décidé de rester à Nijni jusqu'à Pâques.
2. Tout le monde a entendu ce qui s'est passé vendredi vers 12.00 heure de Moscou sur la pente Saint-Georges, ce qui s'est passé dimanche vers zéro heure au cimetière de Bougor,
3. Mais l'essentiel : on n'a pas réussi n'a pas réussi à désorganiser la vie de la ville, le métropolitain et les transports en commun de surface ont travaillé,
4. l'ordre a été maintenu rien qu'avec les forces de la milice

5. sans participation des Détachements spéciaux, sans bombardements ponctuels, sans explosions des immeubles à plusieurs étages.
6. De sorte que personne n'a brandi aucun *Glaive* : la *Paix* a été maintenue sur la *terre mordve* et la *bienveillance* règne parmi ses *humains* multinationaux.
7. Et la concorde entre le fils et son père, et entre la fille et sa mère,
8. et entre le beau-père et sa bru, et entre la belle-mère et son gendre,
9. et entre tout chef et son subordonné.

**Tetänt, Cöranť dy Svätoj duhonť lemse.  
In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.**

Maintenant c'est fini.

Traduction du russe, Yvan Mignot

---

Né en 1958 à Tsarskoe Siélo, près de Petersbourg. Racines mordves et polonaises. Enseigne les littératures grecque et latine. Vit actuellement à Helsinki. Poète et traducteur. Prix Andréï Biély pour son beau recueil *Melika* (2003).

Actualités / Chroniques, [a/c]

Jacques-Henri

Michot,

*Les premiers jours d'octobre*

Cette Chronique devait être intitulée : « Les derniers jours de septembre ». Je m'étais souvenu d'une phrase des *Âmes mortes* : « (...) Mais lui-même était-il gai, ou morose comme les derniers jours de septembre ? », et l'avais, le 27 septembre, placée en épigraphe<sup>1</sup>. Ayant déjà pratiqué l'exercice de la chronique, j'avais décidé que cette Chronique serait une chronique, une petite chronique qui s'étendrait du 27 au 30 septembre. Après quoi je me suis avisé que le calendrier russe en usage à l'époque faisait que « les derniers jours septembre » correspondaient aux premiers de notre octobre.

Mais là n'est pas le plus important. En vérité, cette Chronique ainsi conçue s'est mise à prendre des proportions démesurées - vu, en particulier, la redoutable manie qui est la mienne de faire un sort à des anniversaires de nature diverse.

Ainsi, j'avais, entre autre, noté : « Walter Benjamin s'est empoisonné dans la nuit du 26 au 27 septembre. Cela, je ne l'oublie et ne l'oublierai jamais. » (Il est vrai que j'avais ajouté : « Depuis le début de ce mois de septembre 2010, cinq salariés de France-Télécom ont mis fin à leurs jours. » (Je suis parti à la recherche de leurs noms, de leur âge, des circonstances de leur mort..., mais n'ai rien trouvé. Ce ne sont, n'est-ce pas, que « des salariés de France-Télécom », des *sans-noms*.) »

Ces lignes, encore : « Le 29 septembre 1726, a eu lieu la première audition de la cantate B.W.V 19 (pour la Saint-Michel) de Bach, avec son *Arie* de ténor accompagné par un sublime choral à la trompette, cet *Arie* qui me met toujours les larmes aux yeux, les paroles jouant leur rôle dans cette émotion : «*Bleibt, ihr Engel, bleibt bei mir (...)*».

Et aussi : « Je pense à l'une des morts les plus sereines que je connaisse : celle, au matin du dimanche 30 septembre 1990, de Michel Leiris, à l'âge de 89 ans : « (...) toujours soucieux de l'emploi des mots et de l'usage des choses, pour ainsi dire du *style*, il répondit à une infirmière qui lui proposait de lui apporter une tisane pour accompagner son petit déjeuner : « Non ! Du thé ! » Ce sont là ses dernières paroles. » (Jean Jamin).

<sup>1</sup> Ce terme me rappelle sur-le-champ la déclaration de l'inénarrable Rama Yade interviewée sur son ouvrage *Noirs de France* : "... comme le dit ce proverbe africain que j'ai choisi en épigraphe (*sic*) de mon livre, "tant que les lions n'auront pas leur propre historien, les histoires de chasse tourneront toujours à la gloire du chasseur."

Bref, je me suis acharné, une semaine durant, à écrire et réécrire cette Chronique, sans parvenir à rien qui vaille.

Il était donc requis de reprendre le tout au point zéro.

Nous sommes maintenant le lundi 4 octobre.

Je viens d'apprendre que, ce dimanche, quelque cinq cents personnes se sont réunies pour commémorer le trentième anniversaire de l'attentat qui avait fait, rue Copernic, quatre morts et une quarantaine de blessés, et donné l'occasion au Premier Ministre de l'époque, Raymond Barre, d'évoquer sur TF1 « cet attentat odieux qui voulait frapper les juifs se trouvant dans cette synagogue et qui a frappé des Français innocents qui traversaient la rue Copernic. » (Commentaire non requis). Présent à la cérémonie d'hier, l'actuel P.M. a déclaré, pour sa part : « *La République n'oublie pas: ni le visage des disparus ni la souffrance des vivants* ».

Ce qui m'amène à la pensée que voici : si je suis encore présent - *alive and well* ??? - en ce (bas) monde le 17 octobre 2011, j'espère - sans trop y croire - qu'aura lieu, pour le cinquantième anniversaire du massacre des Algériens à Paris<sup>2</sup>, une cérémonie commémorative - et, si oui, je me demande combien de personnes auront à coeur d'y assister.

Besoin, ces lignes écrites, comme irrépessible, d'évoquer la figure abjecte de Maurice Papon - fait Commandeur de la Légion d'Honneur en juillet 1961 - principal responsable de la boucherie du 17 octobre, après avoir, de Bordeaux, expédié quelque 1600 juifs à Auschwitz, avoir sévi à plusieurs reprises en Algérie, etc., etc., etc. Or, que l'on veuille bien se le rappeler : le *super serial killer* M.P. n'a connu la privation de liberté qu'à peine trois ans<sup>3</sup>. Jean-Marc Rouillan, lui, impliqué dans *deux* meurtres, est toujours en prison. Il l'est depuis février 1987 - si l'on excepte la période de semi-liberté dont il a «bénéficié» du 17 décembre 2007 au 2 octobre 2008. Les raisons de santé pourraient valoir pour lui, comme elles ont fini par valoir (mais trop tard) pour Joëlle Aubron - puisqu'il souffre d'une maladie particulièrement rare et difficile à soigner. J'ai pris connaissance, avec quelque retard, de la lettre, diffusée par les Éditions Agone, qu'il a écrite le 30 septembre et dont un passage me semble exprimer l'essentiel de ce qui constitue la situation actuelle de notre *douce France* : « **Les tribunaux d'exception et les brigades anti-terroristes encadrent l'autoritarisme de cet État policier. Ils en sont l'expression omnipotente. Et aujourd'hui les tribunaux « ordinaires » - qui expulsent les Roms et les travailleurs étrangers, qui innocentent les policiers assassins, qui emprisonnent par brassées le petit peuple des quartiers -, relayés par le cortège des brigades spéciales - qui contrôlent au faciès, fouillent, tabassent et jouent du Taser et du flash ball -, font entrer l'arbitraire dans chaque relation « ordinaire» des plus pauvres avec l'État. Jusqu'où allons nous accepter la dictature « ordinaire» de la droite extrême ?** » !

(...)

<sup>2</sup> Qui voudra se faire une idée de l'ampleur et de la barbarie de ce massacre pourra lire avec profit le livre de Jean-Luc Einaudi : *Octobre 1961 - Un massacre à Paris* (Éditions Fayard, 2001)

<sup>3</sup> Voici les dates précises : M.P. a été incarcéré le 22 octobre 1999 - **soit plus de 57 ans après le premier de ses immenses forfaits** - et a été libéré - «pour raisons de santé» - le 18 septembre 2002. Qui a vu les images de sa sortie de prison l'aura trouvé, ma foi, assez gaillard.

Journal de Victor Klemperer, 5 octobre 1935 : «Qui a le coeur en paix de nos jours n'a pas de coeur.». Voilà une phrase qui me semble rendre un son juste 75 ans plus tard (n'en aurait-il été de même à toutes les époques ?). Malgré tout, le coeur n'a-t-il pas besoin, un besoin comme vital, de connaître des instants de paix, voire de se réjouir ? Ainsi, puisque force m'est de constater que cette Chronique n'est pas précisément de nature à réjouir le coeur, permettez-moi - puisque je me les donne périodiquement à moi-même, sans, du reste, être toujours capable de les suivre - de vous proposer, parmi une foule d'autres auxquels je pense, cinq conseils :

1) Au cas où vous guetterait le découragement, où insisterait en vous le funeste « À quoi bon ? » (À quoi bon, par exemple, *continuer* à écrire ?), sachez convoquer le savoureux et indispensable « À quoi bon se décourager » que Samuel Beckett a logé dans *Malone meurt*.

2) Lisez les dix-neuf vers que comporte le poème (1933) de Brecht intitulé *An den Schwankenden*<sup>4</sup>, qui commence par :

« Tu dis :

Cela va mal pour nous.

L'obscurité grandit. Les forces déclinent.

(...)

L'ennemi paraît plus fort que jamais » (...)

et se termine sur :

« Ainsi interrogés-tu. N'attends

Aucune autre réponse que la tienne. »<sup>5</sup>

3) Pensez au proverbe chinois : « Plutôt que de déplorer les ténèbres, allume une petite lumière. »

4) Remémorez-vous, comme le faisait Nietzsche, l'aphorisme de Chamfort : « La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. »

5) Si vous avez la chance de posséder en DVD l'enregistrement des *Variations Goldberg* réalisé par Glenn Gould au printemps 1981<sup>6</sup>, écoutez et regardez.

Mons-en-Baroeul, 4-5 octobre 2010.

<sup>4</sup> Traductions possibles : *À celui qui chancelle, À celui qui vacille, À celui qui hésite, À celui qui flotte...*

<sup>5</sup> Je ne saurais trop vous recommander d'écouter Brecht lire, en 1953, ce poème. Le lien est : [www.youtube.com/watch?v=GwMrE69CcDo](http://www.youtube.com/watch?v=GwMrE69CcDo)

<sup>6</sup> G.G. est mort, à l'âge de cinquante ans, le 4 octobre 1982. Encore un anniversaire qui m'importe...



# Louise L. Lambrichs,

[a/c]

## *Mathématique et poétique*

Partir du plus clair, sinon du plus simple ; du fait que chacun, singulier, est enfant du langage auquel il est né. Rythmes, accents, intonations, inflexions, sens. Le langage comme une nébuleuse à l'intérieur de laquelle il s'agirait, un jour ou l'autre, de s'orienter par soi-même avec d'autres voire de se découvrir pour se dépasser.

Sur ce chemin, des mots qui arrêtent. *S'entendre*, par exemple, que serait-ce ? Entendre ce que l'on dit ? Y adhérer sans s'y réduire ? Se dédoubler ne fût-ce qu'un peu pour se concilier la langue, l'amadouer, la faire plier ? Ou aller à la rencontre de qui pourra vous entendre parfois mieux que vous-même ? Ou encore tout cela à la fois qui, dans la cacophonie ambiante, tracera un filet de voix ?

Les mathématiques, sans donner du sens, ne sont pas ennemies de la poésie. Une logique commune, parfois, unit ces deux langages – ce que le grand Poe savait bien. Disons qu'aujourd'hui, c'est ce que j'entends dans deux mots opposés qui animent, sous les auspices d'une arithmétique obscure, les rhétoriques contemporaines. Ces deux mots ont la particularité de sonner de la même façon et de n'avoir, pour seule différence, qu'une lettre. Celle qui gêne et fait parfois monter la fièvre d'affronter le noir pour entendre au plus vif.

La poésie ne demande pas toujours à être comprise. Elle demanderait plutôt à être lue, entendue, perçue, prise et reprise, indéfiniment explorée. Dans l'espace sensible qu'elle esquisse, il s'agirait de supporter de se perdre pour se retrouver, un peu plus loin, enrichi d'autant. L'opération, souterraine, se produirait entre les lignes, par les échos renvoyés. Le poète, à la différence du penseur peut-être, ferait confiance aux mots pour traduire quelque chose qu'il suppose sinon partagé, du moins partageable par plusieurs. Un souffle, une sensation, un désir, pourquoi pas une idée à laquelle au passage tordre le cou. Ainsi apporter son écho. Et son écot. A travers et au-delà de sa propre alchimie intime.

Je reviens aux deux mots dits. Pas tous deux maudits même si mal dire est l'écueil sur lequel, à tout instant, chacun risque d'échouer. Je ne les ai pas inventés, ils courent sur toutes les ondes. Pas moyen d'ouvrir un journal sans les lire, ou la radio sans les entendre. Ethnique et éthique. Cherchez l'erreur, ouvrez grand vos oreilles, une simple soustraction y suffit. Puis écoutez l'écho de la lettre chue.

Sur ce mode, on peut continuer à jouer en ajoutant étique. Comme une façon discrète de pointer ce qui, sur le devant de la scène, se présente parfois comme pensant. Sur la table de dissection du langage, voici trois mots qui font ménage vaudevillesque. Deux lettres s'en dégagent, H et N, qui parleront différemment à différentes oreilles. La médicale, chiffres à l'appui, y reconnaîtra un virus nouveau qui fit parler de lui et marcher les tiroirs caisses. La philosophique y entendra une forme de grippe subtile, assez sauvage dans ses formes officielles, qui a contaminé depuis vingt ans le langage contemporain. Le H, dans l'affaire, dirait le tranchant du jugement après mise au jour et déploiement des questions. Associant esprit mathématique, poétique et philosophique, l'écrivain aurait-il le pouvoir de décontaminer la langue ? de déminer le langage pour le réanimer ? C'est la question qu'aujourd'hui je me pose, non sans perplexité.

À ces trois mots pourrait s'en adjoindre un quatrième, le Gascon de l'affaire, qui jouerait le chef d'orchestre assis sur son séant puisqu'il en a la lettre. J'ai nommé la technique. Ethnique, éthique, technique, étique. Proposition pour un atelier d'écriture : écrivez un quatrain utilisant ces rimes et intitulé *hic – cela s'impose – et nunc*. Comment allez-vous vous y retrouver dans cette partie carrée, c'est votre affaire. Mais l'enfant, si puisé dans le bain commun qui nous fait parler, sera de vous puisque par vous conçu. Il y a un piège, bien entendu. Le découvrirez-vous ?

Le gros lot reviendra au poète qui parviendra, pourvu de ces rimes hoquetantes dont l'époque s'enivre, à composer un chant d'amour sans céder au topos, admirable au demeurant, suivant lequel les chants désespérés seraient toujours les plus beaux. Le deuxième prix, suivant la logique absurde qui régit la pensée littéraire en nos contrées, reviendra à celui qui réussit à déployer, à partir de ce quatuor redoutable, un roman de cap et d'épée actuel intitulé, comme il se doit, *Vingt ans après*. Après quoi, me direz-vous ? C'est toute la question. Insistante. Actuelle. Européenne.

# Michel Plon, [a/c]

## *Libres associations*

Cela s'est passé en juillet dernier et à n'en pas douter, en décembre de cette même année, l'incident sera oublié. Tout de même, en dire un mot ici, pour qu'au moins quelques traces de cet épisode plutôt triste demeurent écrites. Dernière manifestation qui s'inscrit dans le frayage de l'agitation provoquée par un ouvrage - mot excessif pour la chose en question - scandaleusement insultant à l'égard de Freud et de la psychanalyse et auquel j'avais fait une allusion discrète dans la précédente chronique (AP 201) en exprimant l'idée, freudienne et lacanienne, qu'en définitive, le silence était la réponse la plus adéquate face à tant de bassesse. Loin sans doute de partager ce point de vue, des enseignants et des psychanalystes, et non des moindres pour certains, ont jugé bon de diffuser une pétition appelant à la déprogrammation d'une série d'émissions de l'auteur dudit ouvrage, émissions destinées à diffuser encore plus largement les idées du livre, tout cela sur *France Culture* durant l'été. Je me suis questionné : comment des analystes ou supposés tels pouvaient s'être embarqués dans une telle démarche, une démarche consistant en définitive à demander que soit interdit de parole un auteur, quand bien même jugerait-on que sa parole est outrageante, fautive et dénuée de toute pertinence ? Les analystes, initiateurs de cette pétition et ceux qui les ont suivis ont là emprunté une bien mauvaise route, une sinistre voie.

Deux livres dans le champ psychanalytique, deux livres autrement stimulants que cette appel à la censure, deux livres assurés d'une publicité minimale, voire pire, le silence ! Et cela pas tant du fait d'un ostracisme délibéré à leur égard, et au-delà à l'égard de la psychanalyse, mais parce que bien normalement, leur lecture est d'un abord difficile, peu compatible avec la hâte qui caractérise notre temps : travail de recherche supposant une connaissance autre que superficielle des théories freudiennes et lacaniennes, ils ne sauraient être ce que l'on appelle des *best seller*. Raison de plus pour en dire ici quelques mots succincts.

Les livres de Pierre Bruno, *Lacan passeur de Marx* et celui d'Erik Porge, *Lettres du symptôme versions de l'identification*,

tous deux parus chez érès, témoignent de l'ampleur de l'œuvre lacanienne et de sa complexité : sous bassement théorique qui demeure à explorer, voire à entendre pour être compris, seul moyen pour que la pratique analytique soit à même de se ressourcer, pour que les analystes soient à même de faire face aux difficultés nouvelles qui surgissent dans leur pratique au quotidien, difficultés liées de multiples manières aux exigences illusoire de notre époque, celles qui loin de mettre en avant les critères qualitatifs de la pensée et de la réflexion font injonction d'une efficacité et d'une rentabilité toujours plus insistantes.

Pierre Bruno a entrepris de déplier la thèse de Lacan qui discerne dans l'œuvre de Marx les fondements de la notion de symptôme et montre comment le concept marxiste de plus value n'atteint qu'imparfaitement sa cible, celle d'une mise en cause du capitalisme, du fait même de sa réalité comptable, du fait de ses limites économistes. La mise en cause de la plus value marxiste s'est longtemps déployée autour de la notion de progrès et de ce qu'elle suppose implicitement, un mieux être sans fin qui ne prend en compte que la dimension de la jouissance, la recherche sans fin d'un *plus de jouir*. Cette mise en cause de ce capitalisme dont Marx et ses successeurs ont pour le moins sous estimé la « résilience », passe, passerait donc par la prise en compte des sujets et donc d'une subjectivité dont Pierre Bruno, s'appuyant sur la théorie lacanienne – on oublie ou l'on ignore trop facilement que Lacan lut Marx, *Le Capital* notamment, lorsqu'il avait 20 ans - montre remarquablement qu'elle ne saurait être pensée au moyen de ces notions auxquelles Louis Althusser eut recours pour tenter de briser la carcan économiste qui clôturait la démarche marxiste, celles d'agent ou de support. La subjectivité telle que Lacan en élabore la théorie tout au long de son œuvre implique une conception du sujet comme *sujet divisé* dont la division est constituante ; sujet divisé dont la « réunification » n'est que leurre mais dont le fantasme alimente la jouissance. La solution, si solution il peut ou pourrait y avoir passerait non dans un combat utopiste visant à éradiquer la jouissance - démarche que l'on retrouve plus ou moins explicitement dans la dénonciation d'un consumérisme qu'il faudrait abattre - mais dans une dévalorisation de cette jouissance dont le marché fait un usage insatiable, *plus de jouir*, mais dévalorisation qui ne perdrait pas de vue que ladite jouissance est la résultante de ce qui produit ce sujet divisé, à savoir la dimension langagière et l'organisation pulsionnelle..

Le travail d'Erik Porge apparaîtra comme moins ambitieux, du moins pour ce que l'on peut en transmettre ici et cela

vaut pour le premier des deux livres. Il n'en est pourtant pas moins essentiel, s'inscrivant comme une étape dans une lecture de Lacan qui est de l'ordre d'une restitution minutieuse de l'essence d'un enseignement, objet aujourd'hui de ce que Pierre Bruno appelle une « déflation médiatique » qui fait suite à « son pillage universitaire », le tout étant à saisir comme un symptôme qu'il faut tenter de déchiffrer. Déchiffrage c'est le terme le plus adéquat pour cerner la démarche d'Erik Porge qui est centrée dans le présent livre autour de la notion de...symptôme et plus précisément sur ce retournement rien moins qu'énigmatique, opéré par celui que l'on peut appeler le « dernier Lacan », à savoir l'énoncé d'une véritable thèse, celle d'une « identification au symptôme en fin d'analyse ». Qu'est-ce que Lacan a voulu dire par là, qu'ont fait les analystes lacaniens de cette thèse et qu'est-ce qu'il convient de saisir pour répondre à ces questions ? Rien moins que la lecture, relecture des étapes qui ont conduit Lacan à cet énoncé « renversant », définitions et remaniements des notions de symptôme et d'identification, « trouvaille », en 1972, du nœud borroméen avec ce qui en découlera. Ce n'est pas le moindre des mérites de ce livre que celui tenant en l'explication didactique de la topologie telle que Lacan en fait usage, notamment dans l'établissement de ce surprenant énoncé. Comme en chacun de ses derniers livres, les trois derniers forment une trilogie, Erik Porge marque son souci constant de mettre en relation les avancées théoriques de Lacan et leurs retombées, développement, innovations et blocages, sur le versant du fonctionnement des associations de psychanalyse, lacaniennes avant tout.

Un dernier mot pour faire plus que signaler, soutenir la lecture d'un petit livre, original en notre époque et sans doute riche d'avenir, celui tout récent au moment où j'écris, de Bertrand Leclair, *Petit éloge de la paternité*, dans lequel on peut se plonger avec délice pour la modique somme de 2 euros (c'est folio poche). Le père, la paternité, ces repoussoirs du XX<sup>e</sup> siècle, seront-ils les emblèmes du vingt et unième ? L'écriture et le ton de Bertrand Leclair donnent une vraie consistance à cette hypothèse. Un homme peut revendiquer son désir d'enfant, la chose n'était guère de mode au temps des barricades du beau mois de mai et faire porter à la seule femme le poids de donner la vie, et donc aussi la mort, ne serait-ce pas le comble de la misogynie ?

# Claude Adelen, [a/c]

## *La chronique de poésie*

BERNARD CHAMBAZ, *ETE II, Sixième Chant*

(séquence 541) : « la publication de la première moitié d'Été, m'a valu de recevoir une lettre qui nous renvoie sans rémission au livre *Bouche à la terre...* »

Dans l'impossibilité de tenir les délais pour la présente chronique (je viens tout juste d'achever la lecture de la 1001<sup>ème</sup> séquence **d'Été II** Poésie Flammarion) : « *un petit tas de feuilles mortes qui laisseront indifférents à peu près cinquante neuf millions neuf cent quatre vingt dix neuf mille personnes si nous sommes soixante millions...* », je me permets de publier ici cette lettre datée du 14 mars 2005, ne serait-ce que pour inviter nos lecteurs à rouvrir (et relire) la première partie de ce corpus que j'appellerais désormais « Un Canzoniere du deuil », de Bernard Chambaz.

Bien entendu je réserve le post-scriptum

Cher Bernard Chambaz,

Je viens de terminer la lecture de la 500<sup>ème</sup> séquence *d'Été* : « *qui douterait après ça que la poésie soit vivante, actuelle, qu'elle nous prenne à la gorge et nous rompe le cœur comme au premier clarinettiste venu* ». Je sors de ton livre, ébranlé, le cœur serré, (et paradoxalement, dans le cours de cette lecture, ma propre machine d'écriture se remettait en marche continuellement).

Comment, pour moi, ne pas être renvoyé à ces jours de 1973/74, où j'écrivais *Bouche à la Terre* et, comme toi, me raccrochais comme je pouvais, à tout ce qui ressemblait à mon deuil, à ma douleur indicible, à *ce Tombeau d'Anatole*, à *La Douleur* d'Ungaretti. Pour moi non plus, 32 ans après, la fracture ne s'est jamais ressoudée, la vie n'a plus jamais retrouvé sa force, sa pureté d'avant le deuil, le brutal vieillissement après la terrible ouverture d'abîme. Mais cela bien sûr, relève de d'une appréciation à caractère intime, de ton livre, du partage de la part la plus déchirée de ton *Été*.

Au-delà, je le ressens surtout comme une admirable, héroïque tentative pour résoudre l'insurmontable contradiction de la mort et des mots, aussi bien que celle de la vie et des mots. Bien sûr, ce que martèlent à chaque finale les trois vers : C'EST LA MORT / QUI L'A EMPORTE / SUR LES MOTS. Leit-motiv qui revient sans cesse, et contradiction qui tente par jaillissements sa résolution « *Il n'y a pas de mots pour dire l'indicible, il peut en être (des mots) pour en approcher. Sinon nous n'écririons pas (215)* » même si l'on sait que la poésie ne sera jamais que « *la tentative nécessairement vouée à l'échec d'épuiser ce qui ne s'épuise pas, le deuil, l'infâme tonneau (389)* ». Et cependant encore : « *les mots que je pose devant moi comme un sol/ où je vais pouvoir marcher.* » et l'admirable séquence qui suit (346) : « *essayer de reconnaître / le poids des mots/ le poids du*

*silence... »*. Car tu le dis aussi, avec une lucidité éblouissante, la poésie ne peut rien contre la mort, la poésie (le poème) n'est pas la vie, mais « *un déploiement risqué de mots très vifs* » par quoi peut-être on est par moment « cette vivacité ». Ainsi tu as pu amasser les mots, les notes, tourner les feuillets du terrible éphéméride, et nous donner par ton livre la chronique tout de même d'une victoire : celle du matérialisme de l'écriture sur l'idéalisme, les illusions entretenues (philosophiques ou sentimentales). La référence à Ponge est alors exemplaire (coïncidence, je l'avais relu en entier à la fin de l'année dernière). Et voilà ce qui fait qu'un tel livre nous « console », nous, mortels prématurément habités par la mort des aimés. Et je me répétais souvent, au cours de ma lecture, que la relation impitoyable de la désolation était en elle-même une consolation. Ce qui n'aurait pas été non plus possible sans l'affirmation réitérée de la modestie de cette « victoire » obtenue dans ces poèmes de « l'extrême quotidien » (je lis la poésie comme le journal) : « *fabriquer un nouvel ensemble de mots / qui tienne / et qui résiste à l'usure à l'indifférence injurieuse / ce serait déjà pas si mal* » (205). Admirable conditionnel ! Et combien j'ai aimé cette lutte au corps à corps avec toutes tes contradictions. Celle de références à laquelle, parce que poètes, nous sommes tous confrontés (et nous n'avons pas tous les mêmes, nous ne sommes pas forcément tous des poètes américains). Contradiction qui surgit lorsque tu veux croire que « *la poésie n'est pas faite / pour initiés/.../ elle s'adresse à tout le monde* (241) » (J'entends pas seulement à ceux qui font partie de la famille, américaine ou pas). La justification alors, ne se discute pas : « *et toute la bordée de noms de poètes ne sont plus des références (culturelles) mais une partie de moi-même, ma propre peau.* » (225). Contradiction encore : celle de la présence du sujet, et la séquence 399 montre s'il en était besoin que ton livre est aussi, tout entier, une « somme » de réflexions, dont la conclusion pour moi est, elle aussi, indiscutable : « *Et pour tout dire, je défie volontiers les méprisants qui décrètent le sujet hors sujet, qu'ils nient l'émotion ou la refusent, incapables de voir le sujet dans un savon ou une brouette etc...* ». De sorte que ce qui apparaît dans ton livre, c'est la figure, le visage meurtri d'un homme, bernard chambaz, figure à la fois unique et « objectale », de sorte que sa vie qui n'appartient qu'à lui (ses expériences, sa vision de l'amour et des voyages), désormais nous appartient également, parce qu'elle s'est montrée à nous dans sa tragique ambiguïté. C'est la « Vie d'un homme », la qualité humaine qui fait face à l'inhumain (la mort injuste qui l'habite) et à la barbarie humaine en général. (255). Et tout cela par la « vertu » du poème, qui « *est musique donc silence entre les mots sinon dedans moi je prétends qu'on en perçoit la vibration* » et un peu plus loin : « *la poésie n'est pas sentimentale pour autant. Mais le sujet revient par le biais de ces sensations essentielles qui n'appartiennent qu'à lui et – en même temps- ont le pouvoir d'être partagées.* » Ce qui répond à l'angoissante interrogation (48) : « *pourquoi des mots et des mots pour escorter les jours et mille fois plus de silence que de mots, et jamais rien d'intact* »

Voilà quelques réactions à chaud, mais je voulais tout de suite te dire combien je me suis senti « solidaire » de ta parole, par laquelle vraiment, la poésie est toujours là où on ne l'attend pas.

Merci pour ce beau livre, je te serre chaleureusement la main.

La suite ne vous décevra pas.

# Anne Malaprade, [a/c]

## Michel Robic

Né en 1943, Michel Robic a publié son premier ouvrage en 1964 : *Livres des pirates* a retenu l'attention des critiques et des écrivains, Mathieu Bénézet lui consacrant notamment un chapitre dans son essai *Le Roman de la langue*. Quelques textes paraissent également dans des revues comme *Tel Quel*. Suit un long silence, rompu ces temps derniers par la publication de *Roman bref* aux éditions Albertine en 2010. C'est au tour d'Al Dante de proposer aujourd'hui à la lecture un texte inclassable dont le titre, *Voyage à la page*, constitue un art poétique tout en concentration.

Puisque l'existence du voyage est toujours incertaine, comme en témoignent, entre autres, *Au cœur des ténèbres* et *Voyage au bout de la nuit*, Michel Robic choisit de cadrer son récit-reportage au sein de l'unité page, qui permet de fixer les frontières de la restitution au sein même d'un espace dévolu à la fiction. Le voyage, alors, entre en scène, chaque nouvelle page marquant une étape supplémentaire et une avancée dans une chronologie volontairement tue, de même que la destination de ce périple ne sera jamais explicitée. Les seuls indices sont fournis par les différentes sections du texte, qui indiquent une dramatisation progressive de la fiction, se dirigeant vers une insurrection générale :

1. le prologue
2. l'arrivée
3. la plantation
4. Hölderlinji
5. La sécheresse
6. les pluies d'été
7. le salon de musique
8. l'état d'urgence.

Un homme voyage dans un pays lointain, exotique et effrayant, marqué par la guerre et la colonisation, et ce voyage se dédouble en un voyage grammatical, puisque le narrateur peut recourir à des pronoms différents pour raconter cette odyssée qui n'est pas un retour, mais une avancée dans l'étrangeté, le mal, la différence plus ou moins soulignée, différence qui ne cicatrise jamais et qui tend même à s'exacerber. Voyage, enfin, dans la langue, puisque Michel Robic met au point une néo-syntaxe qui emprunte à l'oral tout en recourant parfois à des périodisations classiques. Langue déchirée et déchirante, qui raconte certains des troubles d'une parole tentant de dire l'in-



supportable : la mort, la violence, la barbarie, cette dernière étant le fait des exploités, ceux qui colonisent, asservissent et méprisent, protégés par une bonne conscience cultivant la mauvaise foi. L'écriture poétique prend en charge toute une gamme d'émotions et de sensations qui, renouvelée à chaque nouvelle page, surprend le lecteur et l'amène à saisir en quoi le voyage est une expérience existentielle qui trouve son aboutissement dans ce vaste poème en prose. Forme qui joue de la répétition, de la scansion, du rythme, de la syncope, et interroge, entre autres, ce que la note doit et à la musique et à l'écriture, au travestissement et à la production des sons : « à chaque note, l'attaque, son caractère, mais encore ce qui s'ensuit, tout ce qui arrive alors, et encore qu'est-ce qu'on entend ? la note suivante ? et s'il elle ne venait pas ? et s'il n'en venait plus du tout ? si tout se jouait sur la note présente, si tout se passait dans cette note, en grande scène, genre univers, si cette note était tout ce qui se passe hein tout ce qui passera tout ce qui se sera passé ? »

*Voyage à la page* frappe par son exigence et la beauté désespérée qui en émane : le réel du voyage est une collection de mots magnifiée par la tension entre deux pôles sensibles, la brisure et la continuité.

# Yves Boudier, [a/c]

## Revue & Revues

Petit marché de Noël, pour compléter notre panier du dernier *Salon de la Revue*, cet automne aux Blancs-Manteaux...

**Ouste.** (n° 18, juin 2010) Co-édition Féroce Marquise et Dernier Télégramme. Les Grandes Arcades, rue du Vallon. 24000 Périgueux.

Cent pages exactement, couvertures comprises, format poche et un sommaire qui réunit cependant soixante et un écrivains, poètes, graphistes, photographes... Deux, voire trois pages pour certains, par exemple Ethan Owl (*Poètes in progress. Glossaire des hommes illustres*), Lucien Suel, Kristell Loquet, Mathieu Brosseau, Julien Blaine, Jean-Luc Parant (*Lire les yeux jusqu'à écrire dans le ciel et que tout devienne bleu dans le ciel -suite et fin-*) dont les derniers mots sont : *matière sans fin* (!) ou Vincent Bécheau et Marie-Laure Bourgeois. Mais une seule page pour Vincent Courtois, Jacques Demarcq (*Quel délicat dos, variation en 7 distiques sur le poème de Nerval : Je bruis, très vertébreux ; pas neuf, un dos coïncé / me pince au bas qui s'traîne alentour jusqu'au lit*), Gwenaëlle Stubbe, Jihane El Meddeb, Alberto Vitacchio, Armand le Poète... Diverse, tonique, mêlant les styles, une revue qui dynamise le genre.

**Gare Maritime.** (juin 2010) Anthologie écrite et sonore de poésie contemporaine. Maison de la Poésie de Nantes. 2, rue des Carmes. 44000 Nantes.

C'est toujours un immense plaisir de retrouver cette belle et grande -au sens propre- revue. Vingt-huit poètes présentés, biographies et textes. Leurs voix sur le Cd glissé en 3° de couverture. Jean-Pascal Dubost, extrait de la présentation : « ... car nous sommes loin et bien loin d'avoir fait le tour de la question si toutefois il est possible de faire le tour de la question poétique puisque quand nous croyons approcher du tour de la question de nouvelles questions de poétique se posent et nous font refaire un nouveau tour et ainsi de suite et sans fin, et ne pas faire le tour de la question tout en s'activant à vouloir faire ce tour de la question, cela donne des forces, et si vous ne suivez pas, mazette, que dire, lisez de la poésie ... ». Quelques noms, parmi : Nicolas Pesquès, Florence Pazzottu, Jérôme Gontier, Auxeméry, Jean-François Bory, Frank Smith, Sarah Riggs, Eleni Sikelianos, Abdallah Zrika, Tugrul Tanyol, Joachim Sartorius. Jacques Lèbre : « mais dans quel nid de néant / s'est pelotonnée son âme ? ».

**Gruppen.** (n° 1, été 2010) Revue de création transdisciplinaire.  
131, boulevard de Grenelle. 75015 Paris.

Nouvelle venue dans le champ des revues, *Gruppen* se présente comme un support polymorphe de créations contemporaines. À la fois d'une grande originalité et inscrite dans une tradition poético-musicale, elle présente des textes inattendus et d'un intérêt manifeste. Ainsi, un entretien "anachronique" avec Aristoxène de Tarente, un vade-mecum pour ne pas s'égarer dans la relecture de textes anciens d'Alain Badiou, une réflexion documentée sur le travail de notation scénographique de Jacqueline Challet-Haas, un long texte de Serge Pey sur les formes et les enjeux de la modernité poétique orale, un article historique sur la naissance de l'écriture musicale au temps des Carolingiens. Ilan Kaddouch, Marc Sastre, Laurence Gatti (illustrations), Céline Schmitt, Sébastien Miravete, Pierre-Ulysse Barranque et Laurent Jarfer vous accueillent, au-delà d'un numéro 0, quasiment introuvable. « *Ecrire avec la bouche et sans les mains (...)* Tout acte est une écriture » Serge Pey.

**Po&sie.** (n° 131-132, 1<sup>er</sup> et 2<sup>nd</sup> trimestre 2010) Editions Belin.  
8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06.

Dans le sillage du précédent numéro, nous retrouvons Ingeborg Bachmann, cette fois à travers trois textes passionnants de Giogio Agamben, Enza Dammiano et Stéphane Moses, ce dernier travaillant sur le double motif mythologique du « festin des dieux et de la séparation radicale entre les habitants des cieux et des hommes », thèmes que l'on retrouve dans les poèmes de jeunesse de Paul Celan et d'Ingeborg Bachmann, dont il croise la lecture. (Merci aux traducteurs, M. Rueff et E. Moses). Puis suivent plusieurs poètes étrangers sous le titre « *pour Ingeborg Bachmann* », bulgare (Guéorgui Borissov), brésilien (Elisabeth Boshop), finlandais (Bo Carpelan), chinois (Li Jinjia), mêlés aux poèmes de Christine Caillon, de Claire Malroux, de Dominique Maurizi et d'Emmanuel Moses. Un numéro double, qui se poursuit avec un important ensemble de poètes chiliens, dossier composé et traduit par Claudio Gaete Briones et Gonzalo Yanez Quiroga. Quatorze poètes, couvrant les années 1990-2009, années permettant, avec le retour de la démocratie, un processus d'ouverture et de diversité des écritures. La multiplicité des langues (mapudungun, mapuche, castillan...), des partis pris esthétiques (du néo baroque latino américain à l'objectivisme état-unien, de l'anti-poésie à la poésie concrète, sonore et performative...) marque cette génération de poètes. Un exemple, Antonia Torres : « *En amont recherchant l'origine, les uns / descendent vers la mer inachevés, les autres. / Des morts passent pour nous rappeler le son bleu / des jours inutiles à la dérive / ajoutant le silence au silence / fracturant le temps horizontal et léger.* » Enfin, je salue la précision et la profondeur de l'étude que Martin Rueff offre, en fin de numéro, sous le titre *De la rectitude des noms – note sur le pétrarquisme français*. Où l'on croise certes Pétrarque, mais aussi Dante, Maurice Scève, Aimeric de Péguilhan, Robert d'Anjou, Philippe de Vitry, Pierre de Bressuire, Gui de Bourgogne, Du Bellay, Ronsard, Racine, Boileau, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Balzac, Renan, Baudelaire, Proust, Rilke, Celan, Pound, Valéry, Char, Pasolini ou... Lacan et François Truffaut. Une lecture plurielle et diachronique d'une rare intensité.

**Université Chilienne.** (n° 1, juin 2010) Textes & Créations graphiques.  
Revue éditée par les éditions Nicanor Sensini.  
10, rue Aristide Briand. 87350 Panazol.

Un titre bien étrange, car on ne trouve pas dans cette nouvelle revue de lien spécifique avec le Chili ! Mais, qu'importe, elle est fort intéressante, en particulier grâce à un dossier sur la poésie komie, une province russe située à l'est de la Carélie et d'Arkhangelsk. Les poèmes d'Alexandre Chebyrev, traduits et présentés par Sébastien Cagnoli, sont d'une sobriété et d'une beauté simple. Une vraie découverte. Par ailleurs, la revue invite Charles Pennequin, Jérôme Bertin, Sylvain Courtoux et Edith Azam, dont le poème (*Mayakaline*) ne manque ni de vigueur, ni de rythme : « *On écrit comme des cons, la chair croupie sur de la paille, la tête pareil : de la paille. On fait un feu avec, qui ne brûle que pour nous ; qui ne nous brûle que nous, et après ?* ». Se mêlent aux textes des travaux photographiques et graphiques originaux.

**Mobile.** (01 / in between / album international.)  
Welcome, 2 bis place de Lattre de Tassigny. 25000 Besançon.

Peut-être ai-je laissé passer cette revue parmi d'autres, car la seule trace datée que j'y trouve nous renvoie à l'année 2008. Toutefois, ce n'est pas important car cette revue mérite de faire parler d'elle. Bilingue en deux colonnes parallèles (français-anglais) et dotée d'un sommaire impressionnant, elle croise travaux photos, performances, créations liées aux médias les plus contemporains, textes et poèmes. On y découvre de nombreux nouveaux auteurs, à côté de Pierre Tilman, Julien Blaine, John Giorno, Patrick Beurard-Valdoye. Trois parties : *Papillonne/Alternante/Composite*. Lumineuse, colorée, rigoureuse cependant, une revue dont je souhaite découvrir les numéros suivants.

**Lgo / le grand os.** (n° 4, 2010)  
7, rue Charles Baudelaire. 31200 Toulouse.

Restituant quelques temps forts du Festival *Les Perforeilles* 2009, le Cd qui accompagne la revue entre en écho avec certains des textes publiés. Chacun peut ainsi retrouver ce plaisir ancien d'écouter-lire, qui fonda en grande partie notre désir du texte. Ainsi, Olivier Lamarque lit-il des extraits de *La poussière générale*, version occitane, lui-même et les autres auteurs présents interrompus à quatre reprises par les extraits ordonnés d'une conférence prononcée par Yves Le Pestipon : *La poésie éclate-t-elle du rire ?* Quant à la revue « papier », elle rassemble Frank Melotti, Eric Bouchéty, Ana Tot, Sébastien Lespinasse et Aurelio Diaz Ronda, chacun comme préfacé, accompagné par les superbes et étonnants dessins de Ghislaine Chortey. Une revue qui instruit avec un réel humour un lieu original dans le paysage d'aujourd'hui et qui contredira, je l'espère, le proverbe danois cité page 57 : *tout a une fin sauf le saucisson qui en a deux !*

**il particolare.** (n° 21 & 22, décembre 2009)

1, rue de Lorraine. 13008 Marseille.

Au cœur de ce numéro, un dossier de quelque 150 pages consacré à Christian Prigent, présentant différentes approches de l'œuvre : une lecture analytique de la rivalité chez C. Prigent prose/poème (Hervé Castanet), un retour sur des essais qui ont marqué la dernière décennie, en particulier *Ceux qui merdRent* (Alain Farah), une lettre d'Alain Frontier sur GMQ et la réponse de l'auteur, un texte de Jean-Pierre Bobillot pour faire entendre « *le bruit de la langue* » (...) d'une *écriture* qui ne serait pas du semblant (...) de « *donner la voiX au ça pitre* », une bibliographie complète. Mais, revenons aux premières pages de ce numéro où j'ai découvert un texte d'Eric Clément « Pour saluer Pierre Ouellet », suivi de *Trombes*, un traité du savoir-mourir : « *et les / hommes vivent en lé / gitime défense / face à leurs dieux qui tirent les / premiers jusque dans : leurs rêves et en / pleine nuit* ». Enfin, je tiens à signaler *Interview (1978)* de Denise Morin-Sinclair par Sylvie Quesemand, « interview farceur » réalisé au moment de la sortie de *Roberte*, le long métrage réalisé par Pierre Zucca à partir de l'œuvre de Pierre Klossowski. Fascinant.

**Europe.** (n° 976-977, août-septembre 2010)

4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

Pascal Quignard et Léon Tolstoï à l'affiche, une curieuse coprésence ! A qui alors attribuer ces deux citations : « *Si notre civilisation s'en allait à tous les diables, je ne la regretterais pas, mais j'aurais du regret que pour la musique* », et : « *L'été commençait bien. Il fallait espérer qu'on ne vît personne. Pas un homme, pas un enfant. Pas même les guêpes.* » ? Puis vous découvrirez dans la chronique de Charles Dobzynski une lecture précise des livres récents de Lionel Ray (*Entre nuit et soleil*), de Jean-Claude Pirotte (*Le promenoir magique*) et une relecture émue de Frank Venaille, dont il faut saluer la publication de ce poème essentiel *La Descente de l'Escaut* dans la collection *Poésie*/Gallimard. Le Cahier de création est dense lui aussi, (Jochen Winter, E.C. Belli, Jean-Paul Bota...). À noter dans les notes de lecture, l'analyse de Pierre Vilar des *Jungles plates* de Jean-Patrice Courtois et celle de Samuel Lequette du *Messenger d'Aphrodite* de Patrick Beurard-Valdoye.

**Canicula.** (n° 35, juillet 2010)

26, rue des capucins, 69001 Lyon

Delphine Joseph, le clin d'œil de l'éléphant. Photo. Et le temps du regard posé sur le pli grisé laisse monter, lentement, d'autres images, intimes, troublantes, jusqu'à la plongée dans l'angle inférieur gauche, trou sombre d'un désir contredit.

Pour clore ces lignes, je souhaite signaler la très sérieuse **Cambridge Literary Review** (vol. 1, n° 3, easter 2010. The translation issue), qui présente une belle traduction des 38 laisses du *Serment de Strasbourg* d'Henri Deluy (*The Oath of Strasbourg*, translated by Jacqueline Kari) : « *With all the words there are, / A life without end // On a filthy duvet, and also / What it is to // End together, as before.* » Et encore deux livres singuliers, l'un de Lionel Ray de nouveau, *Lettres imaginaires*, dont les échanges avec l'hétéronyme Laurent Barthélémy offrent une sage leçon de poétique contemporaine. L'autre, *À ciel ouvert*, entretiens d'Yvon le Men avec Jacques Darras. Outre la mine d'informations qu'il procure sur le travail du poète (dont nous apprenons avec plaisir qu'il vient de reprendre le témoin de C/I/R/C/É, après la disparition récente d'Arlette Albert-Birot), sur l'époque, ses réflexions sur le silence en poésie, sur sa distance critique avec le « tout oralité » sont les bienvenues dans le débat contemporain.

Enfin, relisez l'œuvre de notre ami Armand Rapoport, en particulier *Toiles d'Ypres*, ou ses merveilleux poèmes publiés par la revue **If** (n° 14, 1999) 21 *variations pour les nuages*. Il les a rejoints à la mi septembre.

# Joseph J. Guglielmi, [a/c] *Le Journal*

31 décembre 2009

Lever 17h.

Lect : Amos OZ; *corresp.* Apollinaire...

**2010**

Lever 12h. 5 janvier... Ivry...

gris, gris, silence...

24 janvier

Le lyrisme est le développement d'une exclamation. Maldoror...

Soir 1er février

8h. Film de Beneix T.V... Whisky orange.

11h. Purcell. Baroque anglaise.

Cartago delenda est ?

2 février

Céline lettres (Pléiade). Immonde génie ?

3 février

*Dérives Cantos*, titre. Puis *Détours Cantos*, new manuscrit avec collages...

1944. 5 septembre. « Berlin ensorcelé au suicide », Céline.

9h. Chez Malou, restau Ivry avec G. Aberlour, Sauternes, rognons... Very well...

4 février

Lu Céline jq 5h. Dégueu, Leçon atrabile...

13h. 10 degrés. Iki, la chatte gratte à la porte pour sortir dans le jardin...

5 février

Plongée ds Dante... Sonnets...

relu *Détours Cantos*, collages...

Photos, Hemingway, Joyce, rue de l'Odéon, Gertrud Stein... Sylvia Beach ou A. Monnier.

Femmes lourdes, un peu hommases in fabulous times...

13h30. Soleil Ivry. Journal : « La France dans les choux ».

Déménagement le 23... Mais je garde le studio rue Pihet...

5h. rue de l'Echaudé. Livre de du Bouchet et Anne Slacik... Rhumerie, balade dans le quartier...

Samedi 6 février

Pluie Ivry. « 62 % de *teufeurs* ont déjà pris de la coque »

T.V. Nab, habile embrouilleur réac. Le fils de Marcel Zanini.

I remember Marseille vers 1950. Il jouait de la claribole dans l'orchestre de Léo Missir dans une boîte rue Armény, puis au Saint James, notre quartier général, rue Venture où je dansais le « be-bop » avec Blondie et Germaine...

James Campbell, notre maître...

Dimanche 7 février

J'écris dans le magnifique carnet qu'on m'a offert. Il paraît que c'est un modèle adopté par de nombreux écrivains et artistes...

Midi. Jardin. Où restent mouillées et noires des feuilles de l'automne.

Iki broute l'herbe.

Petits bourgeons déjà dans le noisetier...

Ciel gris, léger avec nuages lumineux par instants...

Long séjour de Petrarca dans le Vaucluse. Banni de Firenze. Peut-être apercut-il Dante un jour à Carpentras ? (voir Roubaud). Et vit Laura dans une église d'Avignon ? Velutello dit que la rencontre eut lieu à Cabrières dans l'église Saint Véran ?

Correspondance Jouve-Paulhan. L'unique Jouve. À mon sens le plus grand du siècle avec Reverdy. Le plus intraitable...

3 heures. T.V. Rugby. La France bat l'Écosse à Murrayfield.

Jeudi 11 février

On se les gèle. Oui.

Lisez. Mais lisez *Identités, fragments, franchises* de Jean-Luc Nancy. Antidote aux conneries racontées par les sarkosiens !

« Mouvements tectoniques qui font trembler partout l'identité ». Oui, Jean Luc !



*Mercredi 17 février*  
6 heures. Kiss surprise !

*Jeudi 18 février*  
R.A.S. Blues...

*Jeudi 4 mars*  
1h30. Soleil Pihet. Tendinite prend fin... Bleus sur les doigts...  
Marina viennent déjeuner.  
El Pili chante flamenco... Toujours duende...  
45 tours acheté à Marseille vers 1956. Heredia guitare. Pur cante jondo...

*Seguiriya*

*L'Osteria dell Anima* où on déjeune avec Marina et Rachel, à deux pas, délicieuses pâtes fraîches que la patronne, une superbe brune, fabrique sous vos yeux !

*Dimanche 20 mars*  
10 heures, vote rue Pihet...

Hier, réunion AP à Ivry. Dîner avec Henri et Lili. Couscous merguez, whisky, bougha...

Marina va venir me chercher pour aller, chez elle à Villemomble...  
T.V. Bondage jap et film avec samourailles en V.O. Dur, dur mais sublime.  
Voix et corps...

*Lundi 21 mars*  
Jean Luc Nancy, librairie Ignazi. Où il présente *L'Adoration*.  
On évoque un souvenir commun : Berkeley campus, il y a vingt ans...  
Images, Norma Cole, Michael Palmer, achat de *Maximus Poem*... Virée à Sausalito...

*Jeudi 25 mars*  
Hier, déjeuné avec Robert Groborne au *Pied de Fouet*, rue Oberkampf...  
Chouette restau...  
Gabriel m'a rapporté un *Aberlour* d'Espagne... Vive les single malts...  
Je préfère les tourbés Laphroaig, Lagavulin...

# Liliane Giraudon / Gwenaëlle Stubbe,

[a/c]

## *Tarmac sur tarmac*

*Entretien*

Gwenaëlle Stubbe : *Ma tante Sidonie*, P.O.L, 2010

1 Ma tante Sidonie est un personnage de bande dessinée. Belge... Ton dernier livre s'inscrit dans une tradition anarcho-dadaïste où le méditatif chevauche le burlesque. Comme on peut prescrire un usage "fume c'est du belge" en quoi peut-on dire de cette tante "lis c'est du poème" ?

Oui exact, ma tante Sidonie est une personnage ridicule de BD (la plus lue en Belgique). C'est une tante longiligne, attachée à un tissu rectangle, deux jambes qui sortent en travers, une coupe de cheveux blonde mise en forme au milieu d'une guerre avec trois canards en procession comme décor.

Voilà, tu me dis Liliane, lis c'est un poème. Je m'en fous, un peu poésie ou pas, théâtre ou pas, BD ou pas, roman ou pas. Mais je tiens à quelque chose tout de même. Plus jeune, j'entourais mon cou d'une longue écharpe ramenée du Vietnam, ça faisait deux pans de part et d'autre de mon cou, et un jour, un type me dit, t'aime ce côté étranglé, toi. Du coup, je me suis dit, quoi ce côté étranglé ? et bien oui mon cou là, si quelqu'un attrape un pan et tire et bien tu vois ce que ça fait (ce que je me disais à moi-même). Le côté strangulation, serre-joint, ou le style tenu de certains individus, comme ce serveur du Mont Lozère, qui après avoir servi le café s'en retourne toujours avec sa tête, ses mains, inclinées, le tout comme placé sur une diagonale en pente, quelque chose de serré dans l'air, et chaque fois sa posture est reportée là-dedans, ce côté religieusement serré, à la queue-leu-leu pareil aux moines qui se suivent d'une capuche à l'autre, je rapproche ça de mon travail, je tranche le gras, et de l'autre côté avec Sidonie, je mets du vent dans les voiles.

2 Le livre s'ouvre sur "Activité/Kwanda/ et suivent assez vite un canard et une betterave de même longueur que le canard. Interfèrent parmi d'autres personnages 100 soldats embauchés au poids, la tante éclairieuse de métier (parmi les 20000 tondues en chemise) etc... Une foulitude de manières d'aller à la tuerie, plus que jubilatoire. C'est quoi cette guerre ?

Tu me demandes c'est quoi cette guerre et bien c'est toutes les guerres que j'ai en tête, qui sont écrasées là, l'une sur l'autre. Je me suis dis à chacun son lézard, faut un lézard dans la guerre et le lézard, c'est ma tante Sidonie. J' en ai tout bonnement marre de ce placage homme sur homme qu'on me bassine sans arrêt au journal télévisé, guerre-foot, ça manque de piment femelle dans le jeu.


Oui ça commence le livre par activité Rwanda. J'ai été au Rwanda en 94, l'année du génocide. J'y ai été parce que je voulais voir, comprendre le meurtre, j'étais attirée par le crapuleux, tout ce qui est extrême. Comprendre le dépècement, qui désarticule qui, qui crie comment, les détails du carnage, je voulais les détails du carnage parce que c'est dans le détail qu'on atteint l'invention qu'il y a dans le carnage, les Tutsis comparés à des agneaux bibliques parce qu'ils ne criaient plus, ne hurlaient pas quand l'assassin les entamait, ils se laissaient achever ne croyant plus dans l'utilité d'aucun hurlement.

Dès que j'ai posé le pied à Kigali, je ne pensais qu'à une seule chose retourner chez moi tellement je sentais partout le danger que c'était d'y être, je dormais sur une paillasse dans une bâtisse en ruine avec une hache de 1 mètre à mes côtés au cas où.

3 Avec ces morceaux de miss France en faux-filets et la belge, une Adelaïde langue bifide peut-on lire ce livre comme une autobiographie lyrique c'est à dire furtive ?

Autobiographie. J'ai sincèrement du mal avec l'autobiographie, en plus la crudité de l'autobiographie se cale sur le vécu cru, et les deux rattachés créent un aspirateur dépressif. Je n'ai de cesse de tordre tout ce qu'il y a de plus réalistement arc-bouté, un arbre sur un arbre, de tarmac sur du tarmac, pour y faire des découpes histoire d'y percer des têtes paillardes à l'allure de Sidonie.

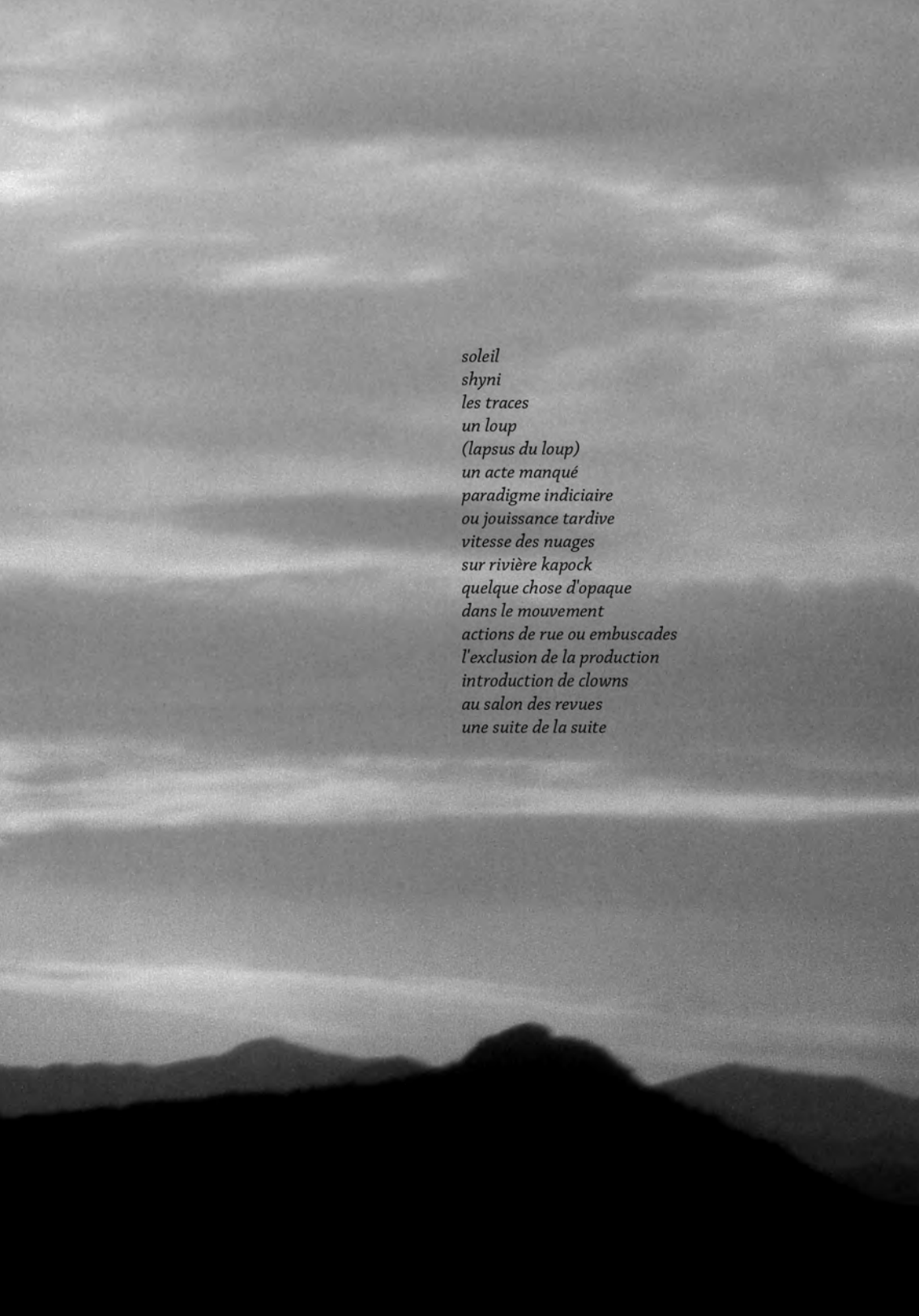
Je voulais juste terminer par ceci. Quand un pays comme celui dont je suis issue a comme monument qui le fixe dans les esprits une ridicule statuette au coin d'une rue qu'aucun belge ne retrouve facilement et se tenant dans une posture pissante (donc le Manneken-pis), on voit la différence entre ce monument et l'autre la tour Eiffel pour la France. On aurait un autre pays si la tour Eiffel était une petite effigie sur un trottoir au coin d'une rue, que personne ne trouverait facilement, et tous les touristes devraient se baisser jusqu'au talon pour pouvoir ne fût-ce que lui jeter un œil.



Liliane Giraudon, Patrick Laffont,

# Crèche pudding

épisode 9 « lupus »

A black and white photograph of a cloudy sky over a dark mountain range silhouette. The sky is filled with soft, horizontal cloud bands. The mountains in the foreground are dark and silhouetted against the lighter sky.

*soleil  
shyni  
les traces  
un loup  
(lapsus du loup)  
un acte manqué  
paradigme indiciaire  
ou jouissance tardive  
vitesse des nuages  
sur rivière kapock  
quelque chose d'opaque  
dans le mouvement  
actions de rue ou embuscades  
l'exclusion de la production  
introduction de clowns  
au salon des revues  
une suite de la suite*

## Les Géants

3 jours avec **Bernard Noël**, **Michel Deguy** et **Yves Bonnefoy**

L'art de la récitation avec **Stéphane Hessel**

Un hommage à **Pierre Schaeffer** et **Pierre Seghers**

7, 8, 9, et 14, 15, 16 janvier 2011

## Une phrase pour ma mère

De **Christian Prigent** - Mise en scène et interprétation **Jean-Marc Bourg**

Du 12 janvier au 13 février 2011

## Le Repas

De **Valère Novarina** - Mise en scène **Thomas Quillardet**

Du 19 janvier au 6 février 2011

## Figures d'humanité

Cycle de conférences organisées par la **Maison de la Poésie** et les **Amis de l'Humanité** autour de la phrase de **Jaurès** « L'humanité n'existe point encore ou elle existe à peine ». **Jacques Derrida**, presque 100 ans après commentait cette formule.

**Samedi 8 janvier, 15 h : Bernard Noël** - En février : **Elias Sanbar**

## La République des poètes

Revue parlée animée par **Marc Blanchet** sur l'actualité poétique

**Samedi 15 janvier, 17 h** : Les éditions **Cheyne** fêtent leur 30 ans avec **Jean-François Manier**, **Eric Ferrari** et **Jean-Baptiste Para**

**Samedi 12 février, 17 h** : **Zéno Bianu** pour *Le Désespoir n'existe pas*, anthologie de sa poésie aux éditions **Gallimard**

**Maison de la Poésie**, passage Molière, 157 rue Saint-Martin Paris 3<sup>e</sup>

Réservation au **01 44 54 53 00** - [www.maisondelapoesieparis.com](http://www.maisondelapoesieparis.com)



Liliane Giraudon,

*Le mot à ne pas oublier*

# *Couille*

n.f (lat.coleus, de culleus, sac de cuir). vulg. Testicule

*"car la couille est sans pourquoi (en quel honneur la rose serait plus digne et plus belle ou plus sans pourquoi encore ?)."*

*Nathalie Quintane "Tomates"*

# Lire, [Li]

- François Manciet**, *L'Enterrement à Sabres*, Poésie/Gallimard  
**Françoise Valéry**, *Portrait d'une jeune fille*, Ink  
**Françoise Valéry**, *Vaisselier en coupe*, Ink  
**Cyrille Martinez**, *Chansons de France*, Al Dante  
**Joumana Haddad**, *Miroir des passantes dans le songe*, Al Dante  
**Myriam Boisauvert**, *Les Mordicantes*, Al Dante  
**Nohad Salameh**, *Passagère de la durée*, PHI  
**Benoit Ritt**, *Nation*, Al Dante  
**Herberto Helder**, *Le poème continu*, Poésie/Gallimard  
**Bernard Chambaz**, *Été II*, Flammarion  
**Jean Portante**, *La réinvention de l'oubli*, Castor Astral  
**Lucien Suel**, *D'azur et d'acier*, La Contre Allée  
**Hubert Lucot**, *Le Noyau de toute chose*, P.O.L  
**Gwenaëlle Stubbe**, *Ma tante Sidonie*, P.O.L  
**Collectif**, *Manifeste pour la psychanalyse*, La Fabrique  
**Vannina Maestri**, *mobiles 2*, Al Dante  
**Manuel Joseph / Myr Muratet**, *La Sécurité des personnes et des biens*, P.O.L  
**Michel Robic**, *voyage à la page*, Al Dante  
**Loïc Herry**, *Crise de manque*, Dumerchez  
**Pierre Reverdy**, *Œuvres complètes*, Tome II, Flammarion  
**Christelle Alin-Liron & Yannick Liron**, *Faire part*, Ink  
**Jacques Girard**, *Marasme clos*, Mannes  
**Alain-Michel Bongiraud**, *Sang & brousailles*, Rafael de Surtis  
**Marcel Cohen**, *Faits*, III, suite et fin, Gallimard  
**Poèmes à la lune**, *illustrations Gianni De Conno*, Album Casterman  
**Yvan Mignot**, *Sonnenkraft*, Fidel Anthelme X  
**Marie-Louise Chapelle**, *Prononcé second*, Flammarion  
**Bernard Schürch**, *Czernowitz...*, Passage d'encre  
**Cole Swensen**, *L'Âge de verre*, José Corti  
**Keith Waldroop**, *Le vrai sujet*, José Corti  
**Claudia Rankine**, *Si toi aussi tu m'abandonnes*, José Corti  
**Sérgio Milliet**, *Poèmes modernistes et autres...*, La Nerthe  
**Luis Aranha**, *Cocktails*, La Nerthe  
**Marcel Migozzi**, *Cité aux entrailles sans fruits*, Gros Textes  
**Joseph Julien Guglielmi**, *Atelier de Robert Groborne*, Passage d'encre  
**Pierre Tilman**, *Questions*, Plaine page  
**Susan M. Schultgz**, *Memory Cards, Wolsak Series*, Ink  
**Pierre Courtaud/Rémy Pénard**, *Plaiseis*, La Main Courante  
**Joseph Mouton**, *Hannibal tragique-Hannibal domestique*, Les petits Matins  
**Alain Lance**, *Iran, septembre 1999...*, Passage d'encre



# Abonnement, [apoe]

**Nom** .....

**Prénom** .....

**Adresse** .....

.....

.....

|                 |                   |                    |
|-----------------|-------------------|--------------------|
|                 | <b>1 an (4n°)</b> | <b>2 ans (8n°)</b> |
| <b>France</b>   | <b>45 euros</b>   | <b>90 euros</b>    |
| <b>Étranger</b> | <b>65 euros</b>   | <b>130 euros</b>   |

la revue ne peut accepter les chèques libellés en devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de

.....

36, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine  
C.C.P 4294 55E Parisbonnement

# Action Poétique [apoe]

## **Rédaction**

36, rue Raspail  
94200 Ivry-sur-Seine  
action-poetique@orange.fr

## **Publié avec le concours du**

Centre National du Livre  
& Conseil Général du Val-de-Marne

**Rédacteur en chef** Henri Deluy

## **Comité de rédaction**

Claude Adelen, Yves Boudier, Bruno Cany, Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garron, Liliane Giraudon, Joseph Julien Guglielmi, Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss, Florence Pazzottu, Pascale Petit, Véronique Pittolo, Éric Suchère, Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton.

**Secrétariat général** Yves Boudier

**Secrétaire de rédaction** Nelly Picot

**Conception graphique** Patrick Laffont / **neutral** design

## **Diffusion**

*Les Belles Lettres*

Pour les numéros précédant le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés.

**Gérant responsable** Henri Deluy

Dépot Légal : septedécembre 2010

N° ISBN : 978-2-85463-201-9

EAN : 9782854632002

ISSN 2106-4091

Commission paritaire CPPAP : 0248 K 45328

## **Imprimerie**

CCI

9, av Paul Hérault

13015 Marseille

Label imprim'vert



Isabelle Vorle, vidéogramme tiré du film *Schwittraces*, 2005, 45mn, couleur.

# Henri Deluy,

## *Le sandre à Berlin*

9 782854 632019

### *Pour Volker Braun, pour un anniversaire*

Lui, c'est elle car dit-on, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, dans les dictionnaires, *sandre* est un nom féminin, peut-être par proximité avec le latin *sandra*, et avec son homonyme *cedre*... Le nom est entré dans notre vocabulaire au début du XIX<sup>e</sup> siècle, du néerlandais *sander*, par l'allemand *zander*. Ce poisson à nageoire dorsale épineuse, *acanthoptérygiens* (quand on est *acanthoptérygiens*, comme la majorité des espèces de poisson, on est toujours au pluriel !), ce poisson osseux passe d'un genre à l'autre. Vers 1950, donc, elle devient lui, la *sandre* devient le *sandre*.

Un poisson de rivière et de lac (Allemagne du Nord, bassin du Danube, notamment, mais aussi, dans quelques eaux courantes, en France, et ailleurs) qui aime la mer et ne dédaigne pas de s'y tremper. Dos verdâtre, à rayures, écailles très légères, et de peu d'arêtes, Il peut mesurer jusqu'à un mètre et peser jusqu'à quinze kilos..

&

Particulièrement agréable, sa chair ferme, blanche, feuilletée, se prête à de nombreuses combinaisons, on peut la trouver grillée, pochée, à la poêle (avec des pommes), en salade (avec des girolles), en timbale, au gratin, meunière, à l'aïoli (avec des betteraves), aux cardons (à l'approche des fêtes de fin d'année), aux pois gourmands (avec citronnelle), à la livournaise (au four, avec fondue de tomates), au vin (avec purée de légumes de saisons), rôtie (avec des cocos, haricots blancs frais, ail en chemise), à la sauce aux écrevisses, au beurre de moutarde...



" J'ai tiré au fusil sur des sandres en train de frayer "  
Vélimir Khelbnikov

### *Avant le Mur*

La RDA existe, Berlin-Est existe, Brecht vient de mourir. Toujours curieux de ce qui se passe en France, et heureux de parler notre langue, le poète Stephan Hermlin, croisé au hasard de l'une de ces insipides rencontres officielles, en marge d'un Congrès de l'Union des Écrivains, me propose un dîner de bavardages, avec quelques amis (dont le poète cubain Roberto Fernandez Retamar, qui, glabre, fait sensation en s'affublant d'une superbe barbe, à la Fidel, alors à la mode, et qui n'arrête pas de se décoller..). Nous nous retrouvons dans un restaurant pas trop vaste, pas trop bruyant, derrière la Karl Marx Allee, et refaisons le monde.

Pas de charcuterie, demande Stephan, d'accord ?

D'accord. *Zander* ? *Zander*, c'est quoi ? Explications.

D'accord, *Zander*...

Donc ce *Sandre* à la sauce moutarde. Pour moi, inoubliable découverte. Stephan demande la recette. À la fin du repas, un énorme cuisinier nous l'apporte (écrite en français, en marge d'un menu en russe).

&

Pour six personnes, lever les filets d'un gros sandre frais (deux kilos, ou plus). Dans un plat, les arroser d'un large jus de citron ; marinade une quinzaine de minutes. Un bon kilo de pommes de terre cuites dans leur peau. Laisser refroidir, enlever la peau ; couper ne rondelles pas trop fines.

Dans une poêle, laisser colorer rapidement au beurre les filets de sandre sortis de la marinade et mis à sécher sur du papier gaufré.

Dans un plat beurré, poser les rondelles de pommes de terre, puis, par dessus, les filets de *sandre* ; une poignée d'échalote hachée (c'était « oignon » sur le papier, mais l'échalote va mieux !) ; Ajouter du beurre, passer le plat au four chaud quelques minutes. Au sortir du four, napper d'une sauce beurre/moutarde

(quatre cuillerées de moutarde incorporées lentement, sur un feu très doux, dans cent grammes de beurre, pour une crème onctueuse et homogène).

Avec un vin blanc sec, mais un peu relevé, un Alsace, par exemple

